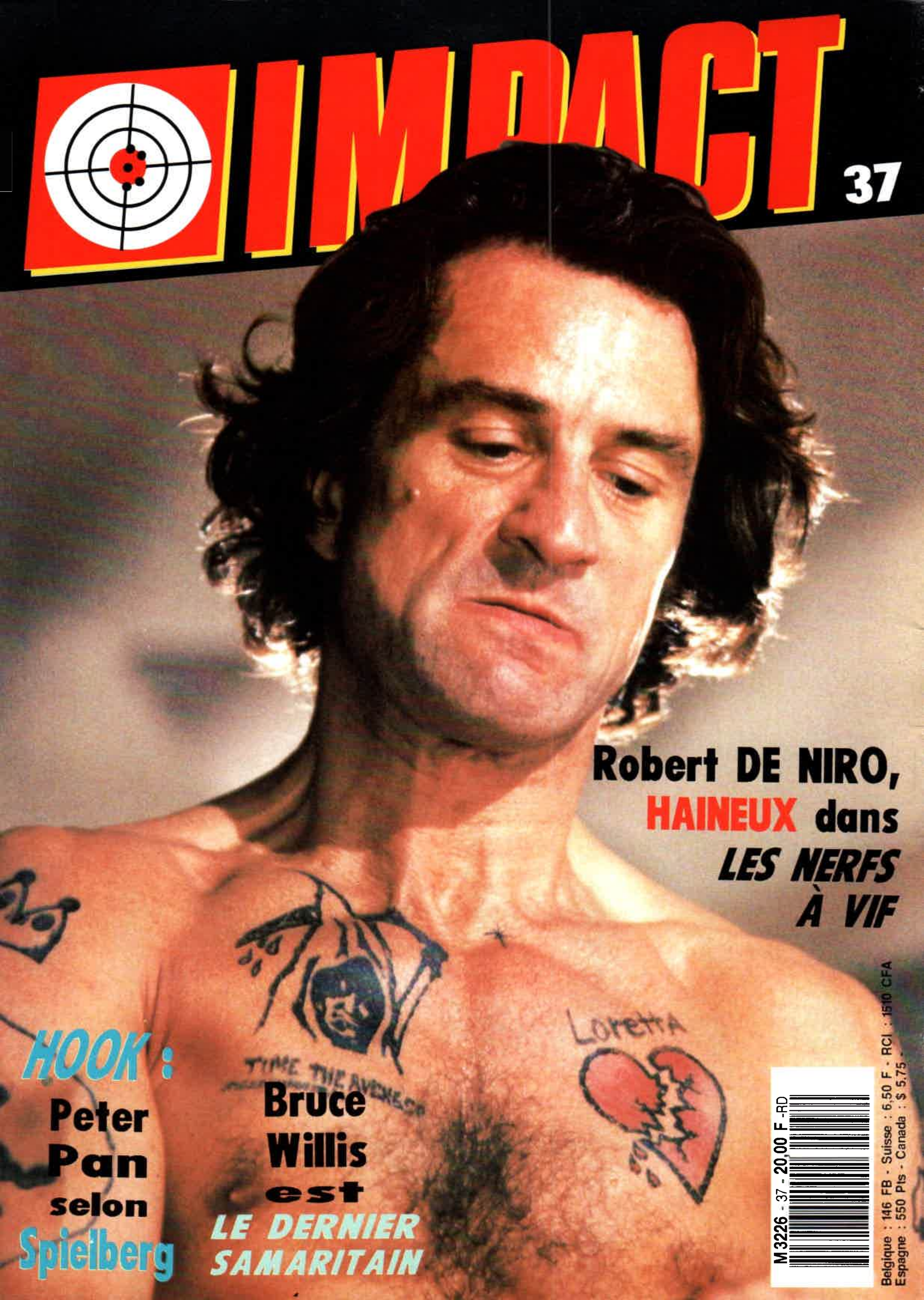

76
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
HOOK
entretiens
Steven Spielberg
Dustin Hoffman
Robin Williams
LE FESTIN NU
Peter Weller voit des monstres partout
CRONENBERG s'explique
M 2016 - 76 - 20,00 F -RD
Belgique: 146 FB - Suisse: 6,50 F -
Espagne: 550 Pts - Canada: $ 5,75


IMPACT
37
Robert DE NIRO,
HAINEUX dans
LES NERFS
À VIF
HOOK :
Peter
Pan
selon
Spielberg
Bruce
Willis
est
LE DERNIER
SAMARITAIN
M 3226 - 37 - 20,00 F -RD
Belgique : 146 FB - Suisse : 6,50 F - RCI : 1510 CFA
Espagne : 550 Pts - Canada : $ 5,75

Rédaction, Administration: 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Editeur/ Dir. de la publication: Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 76. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction:** Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Eric Godeau, Cyrille Giraud, Guy Giraud, Kafka, Michel Ménoré, Danièle Parra, Jack Tewksbury. **Correspondants** : Mark Shapiro (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements : Accatone, Nicolas Boukrief, Everett Burrell, Yvette Calmette-Rougerie, Cat's, Bruno Châtelain, Clarisse Coufourier, Molly Crafts, Florence Farel, Mathilde Incerti, Joey Kamazawa, Anne Lara, Pascal Launay, Fanny Louie, Gilles Polinien, Jean-Pierre Vincent, John Vulich.

Photocomposition/ Montage : Atari Men VS. the Dark Sleep. **Photogravure** : AXES. **Impression** : Jean Didier. **Distribution** : N.M.P.P. **Tirage** : 90.000 exemplaires. **Dépôt légal** : Mars 92. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire**: 59956. **ISSN**: 0338 - 6791.

Ciné Fantastique **MAD MOVIES**

SOMMAIRE

ACTUALITES

PREVIEW

ENTRETIENS

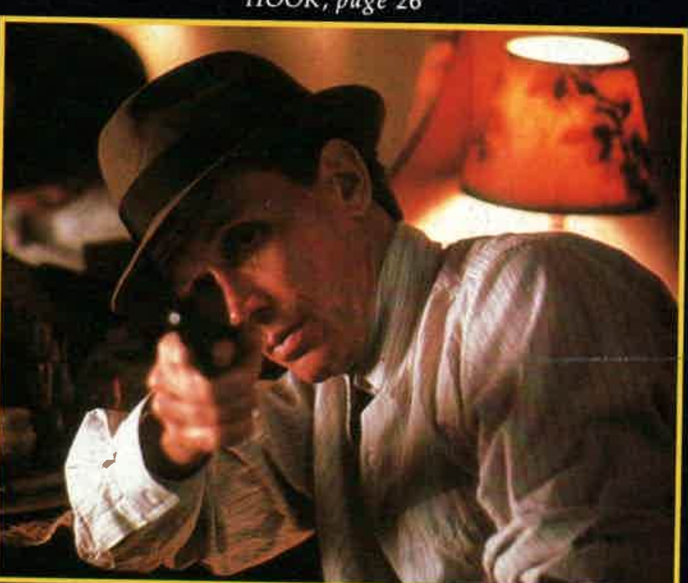
ACTUALITES VIDEO

RUBRIQUES

Médaillon couverture : Peter Weller dans ***Le Festin Nu*** *(photo Sygma)*



HOOK, page 26



LE FESTIN NU, page 14



LA FAMILLE ADDAMS, page 34

NOTULES LUNAIRES

■ Le vaisseau Enterprise a failli faire une bizarre rencontre dans une de ses prochaines aventures. Le créateur de la série ***Star Trek***, Gene Roddenberry, étant décédé récemment, la *Paramount* envisagea un moment de placer ses cendres en orbite en utilisant un satellite soviétique devant quitter la Terre en décembre dernier. Le coût avait été estimé à 187.000 dollars, mais les responsables de la compagnie ont reculé au dernier moment en pensant que c'était peut-être un peu "Too Much". Vous imaginez la rencontre de Spock et de l'urne funéraire qu'il ouvre délicatement avant de s'écrier : "Papa!".

■ **The Unnamable Returns** nous prévient J.P. Oullette, qui s'inspire là d'une nouvelle de Lovecraft, *The Statement of Randolph Carter*. Le premier du nom nous offrait un monstre fort réussi.

■ Une nouvelle version de la Lampe d'Aladin. La dernière en date - on le rappelle pour ceux qui auraient eu la chance de ne pas la voir - mettait en scène le génie enturbanné Bud Spencer. Celle-ci n'inspire guère plus confiance. En grattant bien fort le bec du divin objet, l'adolescente en fleur fait apparaître un bellâtre qui devra exaucer tous ses vœux et dénouer un imbroglio amoureux. Cette belle aventure fantastique se titre **Teen Angel** et le réalisateur, Boaz Davidson, s'est déjà porté coupable du **Tombeur, Le Frimeur et L'Emmerdeuse** et autre **Salsa : The Motion Picture**.

■ Encore des tueurs dingues à l'affiche. Dans le genre, **Psycho Rage** de Jay Gongalez brasse les clichés. Ainsi, le Norman Bates de service, Steves Adams écope d'un père adoptif cruel, lequel tue sa mère et son amant. Vingt ans plus tard, Steve Adams rêve à des meurtres sanguinolents. Evidemment, il culpabilise... Avec le has-been Troy Donahue.



■ Quand le bâtiment va, tout va, affirme le dicton. C'est vite dit. Encore faut-il soigner les fondations et éviter de construire sur le site d'un ancien cimetière si l'on souhaite éviter des ennuis d'outre-tombe. Ne parlez surtout pas aux scénaristes de ce téléfilm intitulé **The Black Hope Horror**, de truc comme **Poltergeist**, **Simetierre** ou **Shining** : ils sont persuadés d'avoir pondu une idée originale. Au générique on retrouve Patty Duke, David Selby et David Soul.



Editorial

Spécial : Pas un mot sur Albertvil...

(Damned, trop tard !)

Dur bimestre pour les téléspectateurs, balottés entre les malheurs de *La 5* et les célèbres jeux de Robertville (ah non, je l'ai pas dit, hein !). Heureusement pour ces derniers ça s'arrange sûrement, puisqu'en tout cas c'est fini.
Reste *La 5*, donc, dont on ne sait pas quoi faire (un parking, peut-être ?). A un tel point que Berlusconi se permet aujourd'hui de jouer les maîtres chanteurs : *"Ce sera moi et mon plan, voire, à la rigueur, mon plan et moi , ou alors rien du tout : the black hole, pire, la lucarne vide"*. Et tout ça pour nous rebalancer de toutes façons ***Super Copter, K 2000, L'Inspecteur Derrick*** (un mec qui cherche du pétrole, je crois...), ***La petite Marie dans la prison*** (ah non, ça c'est *M6*. Vous avez remarqué ? Quand ils arrivent au dernier épisode, ils reprennent tout depuis le début. Fascinant...), ***Voisin Voisine*** (lorsque vous vous levez la nuit pour boire un coup, matez-en cinq minutes et vous vous rendormez du sommeil du juste), ***Kojak*** et autres séries policières qu'il nous suffirait d'enregistrer une bonne fois pour alimenter nos propres programmes dans les vingt ans à venir. Plus quelques jeux bien niais pour que le Français de base s'aperçoive qu'il est finalement moins béotien qu'il ne craignait puisqu'il arrive à comprendre toutes les réponses, et parfois même certaines questions. Et n'oublions pas les variétés présentées par les mêmes gugusses hilares en nœud pap'. Parce que la façon dont on se moque du public se mesure maintenant à la largeur du nœud pap' (hein, Berlusconœud ?). Autrefois ça faisait distingué, aujourd'hui ça fait pute, allez comprendre...
Ce qui n'empêche pas les brillants esprits de venir en aide à la pauvre 5 agonisante. Les idées débordent, les trouvailles abondent, même les autres chaînes se fendent de précieux conseils dont on se demande ce qu'elles attendent pour les mettre en pratique sur leur propre grille.
Mais en fait, le seul vrai problème reste absent des analyses diverses prodiguées au téléspectateur impuissant. A savoir qu'il n'y a pas une chaîne de trop dans l'éventail télévisuel français, mais seulement une chaîne de trop à diffuser les mêmes programmes aux mêmes heures, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Considérons un moment le très dangereux carrefour de 20h 30 (qui devient doucement celui de 21 heures...), où tant de téléimmobilistes succombent jusqu'à parfois opter pour un bon livre, une cassette enregistrée ou la fuite pure et simple. Zappez dans tous les sens et vous aurez toujours les infos, les pubs, la météo ou les annonces diverses dans un synchronisme stupéfiant. Et quand les images divergent, c'est tout aussi navrant. Quelqu'un connaît-il quelque chose de plus gerbique que la tête d'Omar Sharif annonçant les courses du lendemain, ou les footballeurs donnant (?) leur sentiment sur le Loto Sportif ? Si ce n'est bien sûr le duo d'imbéciles tentant de scénariser humoristiquement (ah bon ?) le sinistre *Tapis Vert*. J'arrête, y'en a qui vont vomir !
En fait, les chaînes ne cherchent pas à se diversifier, mais à se concurrencer. Sauf *Canal +*, et heureusement pour elle, qui s'adresse à une élite payante, et peut donc tout se permettre.
A force d'imiter ses copines, on a fini par s'apercevoir un beau jour que *La 5* ne servait plus à rien. Quand tout s'uniformise, le spectateur ne choisit plus, il se partage. Le pauvre, faut le comprendre.
Dans ces conditions, faut-il défendre *La 5* de la faillite, ou contre la poudre à laver et les sitcoms amerlocks ? Cruel dilemme.
Alors la télé va mal, la presse va mal, en fait tout va mal sauf un seul truc : *Mad Movies* ! Nous ça va bien, qu'est-ce que vous voulez. Excusez-nous, hein ? On vient de dépasser les 4000 abonnés, on a atteint les 100.000 exemplaires lors de notre précédent numéro, on attaque la neuvième année sans augmentation de prix et, comme si ça ne suffisait pas, Madame le Premier Ministre nous envoie ses encouragements par voie postale. Euh, coco, tu nous passes le carton, s'il te plaît ?

> Avec vous, je souhaite que nous passions de l'ambition à la réalité. Je fais confiance pour cela à votre dynamisme et à votre ténacité.
>
> Je forme le voeu que cette année 1992 vous apporte, à vous-même et à votre entreprise, succès et prospérité et vous prie de croire à l'assurance de ma considération distinguée.
>
> Edith CRESSON
>
> *Edith Cresson*

Non, non, y'a pas de trucage, c'est bien à moi qu'elle écrit. Evidemment, vous allez me dire, elle aurait pu s'abonner du même coup. Mais c'est sûrement une grande timide et on ne peut pas tout lui demander la première fois.
Chère Madame, je ne trouve qu'une réponse à votre lettre : moi aussi !

Jean-Pierre PUTTERS



L'espagnol Juan Piquer Simon est un mauvais cinéaste qui ne manque pas d'ambition. Il adapte Jules Verne (**Le Continent Fantastique**), refait **Superman** avec des silhouettes de carton (**Supersonic Man**), verse dans le psycho-killer dément (**Le Sadique à la Tronçonneuse**), dans le gore baveux à base de limaces homicides (**Slugs**, en vidéo : **Mutations**) et, tout dernièrement, tourne son **Abyss** à lui sur le mode des séries B des années 50 (**L'Abîme**). Dernière victime en date du réalisateur, l'écrivain H.P. Lovecraft. De plusieurs de ses nouvelles, Juan Piquer Simon extirpe donc **Cthulhu Mansion**. Son héros : Chandu, un magicien œuvrant dans un parc d'attractions. Malgré lui, il conduit des malfrats jusqu'à son inquiétante demeure. L'un d'eux essaie de violer Lisa, sa fille. Furibard, Chandu invoque les forces du Mal, notamment le Dieu Cthulhu. Alors que la maison semble prendre vie, les intrus disparaissent les uns après les autres dans des circonstances atroces...

Depuis le temps que l'on annonce son retour, la Créature va enfin quitter son Lac Noir originel. C'est finalement John Carpenter qui va se charger du remake du film de Jack Arnold tourné en relief en 1954. Il y a quelques années, c'est John Landis qui devait s'y coller. Espérons que cette fois le projet ne tombera pas... dans le lac !

La date de la Saint Valentin est idéale pour offrir son cœur certes, mais que penser de ce démon du passé qui choisit ce jour pour arracher celui des jeunes femmes ? Un rien brutal, non ? Heureusement, une gentille sorcière va y mettre bon ordre... dans le **Witchcraft IV** (non, c'est pas un cheval, c'est un film !) de James Merendino, avec Julien Strain et Clive Pearson.

Le monde du dessinateur Philippe Druillet, en animation et relief, verra le jour dans **Kazhann**, une histoire intergalactique d'un héros luttant contre les forces de l'Empire. Vous avez dit **Guerre des Etoiles** ?

TOUS AUX MANIFS !

Le 8ème Festival International du Cinéma non professionnel se tiendra du 10 au 12 avril au Centre Socio-culturel Georges Brassens de Mesnil-Le-Roi. Pour obtenir des renseignements ou pour s'inscrire : tél.: 39-62-85-89 ou 39-62-67-12.

4ème Festival du Fantastique pour la ville de Raon L'Etape. Au programme, une demi-douzaine de longs métrages, du 18 au 23 mars, plus une sélection de courts pour laquelle il est encore temps de s'inscrire. Rens.: 29-41-80-10.

Festival du super 8 et 16mm le samedi 23 mai, de 11h à 19h, à Espira de L'Agly (66). Tous renseignements auprès de Gamarini Production, 10, rue Pierre Lefranc, 66600 Espira de L'Agly.

Beware Magazine annonce une "Nuit Troma", au Max Linder, pour le 13 mars, à partir de minuit. Au programme trois films inédits en VO non sous-titrée, **The Toxic Avenger III**, **Class of Nuke'Em High Part II** et **Chopper Chicks in Zombiethon**. Prix des places : 60 F.



Le 10ème Festival du Film Fantastique de Bruxelles aura lieu du 6 au 21 mars, avec notamment une rétrospective de la production néo-zélandaise et un hommage à la firme *Troma*. Plus de soixante films au programme avec, en ouverture, **Cape Fear**, de Scorsese. Parmi les invités, sous réserves, Clive Donner, Freddie Francis, Nicholas Meyer, Theresa Russell, Anthony Perkins, Nicolas Roeg et Shinya Tsukamoto (**Tetsuo I** et **II**). Renseignements: 32 (2) 241 50 95.

Des séquelles encore et toujours. Alors que *New Line* annonce un **Hidden 2**, Frank Henenlotter présente un **Basket Case 3**. Cette fois, le bon et coléreux Bélial borde une douzaine de bébés-monstres à son image. Il met parfois à leur disposition des nurses sorties des pages centrales de *Play Boy*. Jamais en reste, les dingues de *Troma* sortent un **Class of Nuke'Em High III**. Dans nos contrées, le premier se titre **Atomic College**. Voisin de palier de *Troma* au niveau des ambitions, la *Full Moon* de Charles Band balance un inévitable **Trancers III** dont il est aussi le réalisateur. Le privé Jack Deth, transporté en 2083, doit empêcher la destruction de l'humanité perpétrée par les Trancers, des soldats surpuissants manipulés par un scientifique du nom de Daddy Muthuh.
Menahem Golan et sa boîte *21st Century* proposent **Les Monstres de la Mer 2**. Tony Randell (**Hellraiser II**) investit la bicoque hantée de **Amityville 5** avec cette vieille fripouille de Dick Miller. Plus glorieux, **The Rocky Horror Picture Show** connaît également une séquelle actuellement en tournage, **Revenge of the Old Queen**. Au niveau des inutilités, il y a aura aussi un **Warlock II**. Ouf !



Producteur plus opportuniste que Roger Corman, c'est dur à trouver. La dernière fois, nous annoncions son **Dracula Rising** suivant à la trace le **Dracula** de Coppola. Voici maintenant **The Princess of Pluton**. On sait que John Mc Tiernan doit bientôt mettre en scène un certain **Princess of Mars**, mais le coup de la coïncidence pourrait bien encore marcher ! Réalisé par Thierry Noltz, ce drame de SF verra un ermite, vivant sur une île après un désastre apocalyptique, obligé de sortir de sa coquille lorsqu'il reçoit la visite d'un visiteur extraterrestre. Le rôle du reclus sera tenu par Julian Sands, et pour E.T., on verrait bien Jean-Claude Bourret (A force d'arroser les nouvelles souscriptions en faveur de la 5, ça devait arriver !).

THE DWELLING

La grande nouveauté de la série Z américaine : **The Dwelling**, avec tout ce que cela implique de scènes gore timides, de poitrines féminines généreusement offertes. Un jeune plouc, en provenance d'un patelin de province, déboule dans une grande ville, s'installe dans un immeuble dont les locataires sont en priorité des pin-up. Une à une, les donzelles disparaissent et des bruits étranges éveillent les soupçons du nouvel arrivant. Il convole avec une comédienne débutante, laquelle est promise pour être sacrifiée sur l'autel de Satan. Le Diable en personne devrait même se réincarner en elle à la suite d'une messe noire folklorique... Des scénarios comme celui de **The Dwelling** ne forcent pas l'intellect, mais on s'habitue.



Michelle Bauer dans THE DWELLING. A s'en lécher les canines...



CANNIBAL CAR LOT. Tout le monde à table, c'est prêt !

■ Sacrée Monique Gabrielle. L'ex-Emmanuelle, égérie nouvelle de la série B californienne, n'est vraiment pas le type de comédienne que l'on engage pour son tempérament artistique. Son dernier film en date : **Cannibal Car Lot**, une comédie anthropophage (un genre finalement pas assez exploité !) où la donzelle se fait grignoter les fesses par des affamés pressés de passer à table. On les comprend...

■ Les visions prémonitoires n'en finissent plus d'alimenter les scénaristes depuis **Les Yeux de Laura Mars**. En voici un exemple supplémentaire, **Illusions** de Victor Kuller, dont l'héroïne suit les forfaits d'un psychopathe grâce à des pouvoirs extra-sensoriels. Avec Robert "Frère de David" Carradine et Heather Locklear, vedette de soaps baveux, partenaire du super-héros végétal de **The Return of Swamp Thing**. Consolation : Mlle Locklear a de très beaux poumons.



■ Certains se souviendront peut-être de la chanson "Tu te laisses aller", où Aznavour conseillait à son épouse de redevenir la petite fille d'autrefois. Le téléfilm de Phillip Saville, **The Cloning of Joanna May** c'est un peu ça. Joanna y découvre que son époux a pris part à une expérience génétique qui lui permet de produire des clones d'elle... plus jeunes ! Et de donner ainsi naissance à trois clonesses : Jane, Alice et Gina. Que penser de la différence d'âge dans le couple ? Euh, dans ce sens-là, que du bien !

■ **Scanners 3 : The Takeover** vient de sortir (aux USA !), réalisé par Christian Duguet, avec Liliana Komorowska et Daniel Pilon. Helena, bon scanner, se transforme en furie lorsqu'elle prend des drogues non testées pour lutter contre des migraines. Devenue folle, elle se débarrasse de tous ceux qui voudraient l'empêcher de prendre le contrôle de l'empire pharmaceutique paternel. Elle crée une bande de scanners renégats afin de dominer le monde car elle a découvert que ses pouvoirs se transmettaient par la télévision. Le monde est-il perdu ? (*oui, dis vite, que j'annule tous mes rendez-vous !*). Non, car elle a un frangin réfugié dans un monastère bouddhiste qui accepte de lutter contre elle. Une suite plus qu'honorable, bien que fantaisiste, du premier épisode.

■ Un remake de **Faux Semblants** ? Il semble qu'Alan Rudolph s'y attèle actuellement avec **Equinox**. Des jumeaux (Matthew Modine) se retrouvent après une séparation remontant à l'enfance. Evidemment, les retrouvailles tournent au drame.

■ **Watchers** était une série B sympathique, **Watchers II** une suite inutile, alors qu'attendre de **Watchers III** que réalise un certain Louis Morneau pour *Concorde* ? La même firme annonce dans la foulée la séquelle de **Body Chemistry**, repompage culotté de **Liaison Fatale**, un certain **Dance With Death** dont le scénario rappelle beaucoup celui de **Stripped to Kill** : une journaliste joue les strip-teaseuses afin de démasquer un sérial killer. Enfin, **Wizard Quest**, une fantaisie moyenâgeuse de Jeremy Stanford qui sera tournée en Bulgarie.

■ Le **Spiderman** de Cameron commence à prendre forme. Contre un chèque de trois millions de dollars, Michael Biehn se glissera dans les collants de l'homme-araignée. En manque de Joker, Jack Nicholson demande 7, 5 millions de dollars pour incarner le Bouffon Vert. Arnold Schwarzenegger ne serait pas exclu pour camper l'impressionnant et très destructeur Docteur Octopus. Niveau gros biftons, la note se monterait entre 35 et 40 millions de dollars, ce qui parait peu comparé à l'ampleur du projet et aux miracles que devront accomplir les types des effets spéciaux. Ce **Spiderman** sera une co-production *Carolco* (**T2**) et *21st Century*, la compagnie de ce branquignol de Menahem Golan, détenteur des droits de la BD. Stan Lee, lui aussi, participe à l'entreprise.

■ Après trois ans d'absence, le réalisateur du **Blob** et de **Freddy 3**, Chuck Russell, refait surface avec **The Bad Place**, d'après un roman de Dean R. Koontz. Une femme détective et son mari déjouent les plans de deux frères psychopathes également doués de pouvoirs paranormaux.

■ Eric Weston avait fait forte impression avec **Messe Noire**. C'était en 1982. Depuis, rien que trois polars sans envergure à son actif. Aujourd'hui, il s'attaque à un sujet très très vicieux dans son **To Protect and Serve**. Un tueur psychopathe zigouille les flics gradés de Los Angeles. Est-ce un nouveau **Maniac Cop** ? En tête d'affiche, C. Thomas Howell déjà victime de l'auto-stoppeur psychopathe de **Hitcher**.

■ En mal de **Superman**, Christopher Reeve se recycle dans le thriller d'épouvante par l'intermédiaire de **Death Dreams**, un film pour le câble. Le grand Chris incarne un homme d'affaires qui a tout pour être heureux. Tout bascule lorsque sa fille meurt noyée. Inconsolable, sa mère décide de lui causer par l'intermédiaire d'une médium. Jennie, la petite fille, envoie un message à sa maman, désignant son père comme le meurtrier. Superman infanticide ? Une reconversion vraiment réussie !



C. Reeve dans DEATH DREAMS

CHILD'S PLAY 3

Les Chucky se suivent et se ressemblent. Ce petit dernier, malgré un certain succès aux States, ne sortira pas en salles en France. "*Le précédent, c'était déjà limite, mais là, vraiment, on ne peut pas*" dixit le distributeur, lucide. Chucky continue donc de traquer le jeune Andy pour se réincarner en lui. Désormais pensionnaire d'une académie militaire, le gamin, cible privilégiée du petit monstre, se voit délaissé au profit d'un autre cadet, Tyler. Pour arriver à ses fins, Chucky mettra à contribution l'armement de l'école...
Rien à signaler, sinon que le travail de Kevin Yagher au niveau des effets spéciaux sur Chucky est de plus en plus élaboré.



CHILD'S PLAY 3. Chucky, toujours présent.

LES IMPRODUCTIFS

D'une durée de dix-huit minutes, de nationalité française, en scope pour faire chicos, **Les Improductifs** visite une société future où les flemmards, les tire-au-flanc, sont impitoyablement éliminés par une brigade de molosses. Ces "improductifs" ne rapportant rien à la société, sont ainsi "vaporisés" dans des cuves spécialement aménagées. Recherché par la milice, un dangereux feignant fournit du matériel à un savant fou pour que celui-ci construise une machine à détourner les "récréations" des honnêtes et laborieux citoyens...



Avec peu de moyens (mais cela ne se voit pas), beaucoup d'imagination, le jeunot Pierre Isoard se permet cette petite chose qui ne renie jamais ses influences, les bandes dessinées de Enki Bilal et l'incontournable **Brazil**.

■ Jörg Buttgereit est un drôle de teuton. Projectionniste dans un cinéma respectable, il tourne les films les plus gerbants de la Terre. Dans **Nekromantik**, en 1987, il mettait en scène une amoureuse un peu trop tentée par la viande morte. Aujourd'hui, il remet ça dans **Nekromantik 2** où l'héroïne nettoie un cadavre putréfié avant de se livrer en sa molle compagnie à des ébats chauds et froids. Beurk... Doué d'un certain sens des affaires, Jörg Buttgereit met sur le marché une BD et un tee-shirt **Nekromantik**.

■ Tsui Hark, le réalisateur-producteur le plus actif de Hong Kong, s'attache à un très gros morceau en voulant adapter en live le roman cataclysmique de Hideyuki Hikuchi, "The Wicked City". Récemment, ce bouquin hallucinant a donné lieu à une très brillante adaptation en dessin animé, **La Cité Interdite**. Aussi virtuose que **Akira**, cruel et sombre, il suivait les aventures d'un détective confronté à des créatures monstrueuses, les Amoeboids en provenance d'une dimension parallèle. Parmi les monstres : une femme fatale se métamorphosant en hybride de la mante religieuse et du crustacé, après une chaude séquence érotique. Cela fait très très peur...



Dessin préparatif pour THE WICKED CITY.

Le cinéaste du toujours inédit **Zu Warriors from the Magic Mountain** et producteur de **Histoires de Fantômes Chinois** prévoit un casting international, un tournage au Japon et à Hong Kong et la mise à contribution maximale de *Cinefex Workshop*, sa propre boîte d'effets spéciaux. Vraiment de quoi saliver.

■ **Dead Boyz Can't Fly** fera plaisir à nos copains les crêtes vertes et rouges, à nos troués du tarin, les punks, s'il en reste encore quelques uns. A l'aube de l'an 2000, l'Amérique compte environ 24.000 meurtres par an. Pour entraver les agissements de trois cinglés en virée sanglante, les autorités font appel aux services de Goose, un punk psychopathe mais gentil, le seul à pouvoir arrêter le trio destructeur.

■ **Visions** de Steven Miller, avec la playmate Sondra Greenberg, illustre un scénario au goût de déjà vu. Dan Townsend assiste en direct aux meurtres d'un psychopathe que la police surnomme "La folle". A force de zèle, il en vient à être lui même soupçonné des méfaits... Y-aurait-il un fêlé pour frapper les scribouillards en panne d'inspiration ?

■ Cyborg story. **Man Plus**, de Deran Serafian, évoque la tragédie de la transformation d'un homme en cyborg (encore que pour le tennis, ça peut devenir un avantage ! (*évidemment, c'est plus drôle qu'avec six Mc Enroe...*). Plus rigolo sera le **Nemesis** d'Albert Pyun, avec Olivier Gruner, dont l'histoire se déroule en 2020. Des agents secrets doivent arrêter des cyborgs remplaçant nos chefs d'état ! Mitterrand pourrait attaquer son dixième septennat !

■ Pas triste le timbré de **Nightslave** de John Parr. Brimé par une épouse autoritaire, un quinquagénaire amateur de vieux films d'horreur, Jarvis, se réfugie dans un personnage fictif, un châtelain immortel se livrant à des supplices pas possibles dans une chambre des tortures. Les plombs pètent et Jarvis passe à l'acte en séquestrant de jolies dames...

■ Dans le futur, un groupe de scientifiques vit en communauté protégé par un globe d'un monde post-apocalyptique. Leur mission (s'ils l'acceptent...) : restaurer notre planète ruinée. Il s'agit de **Dome/ The Phoenix Project**, un téléfilm écrit par Phil Penningroth pour *C.B.S.* C'est beau comme du ***Mission Impossible***, non ?

■ Le cinéma fantastique japonais réserve de temps à autre d'excellentes surprises. A Avoriaz, **Tetsuo** et **Tetsuo 2** en ont secoué plus d'un. **Mr. Moonlight** de Kazuki Ohmori se montre nettement moins bruyant, plus discret. Sur l'intrigue classique du samouraï conservé dans les glaces, **Mr. Moonlight** met en scène Koyata, jeune guerrier revenant à la vie 300 ans après sa "mort". Une jeune professeur de biologie croise son chemin, ne croit pas un mot de ce qu'il dit. Puis, accepte de l'initier à cette vie de fin du vingtième siècle. Confrontation poétique du Japon médiéval et du Japon moderne, **Mr. Moonlight** est mignon tout plein.

PRINCE OF THE SUN

A Hong Kong, on ne perd jamais une occasion de "remaker" un film américain. Ainsi, **Prince of the Sun** reprend l'histoire de **Golden Child, L'Enfant du Tibet**. Le réalisateur Welson Chin remplace Eddie Murphy par la blonde élastique Cynthia Rothrock. Un grand prêtre tibétain se réincarne dans le corps d'un gamin. Un bon disciple prend le parti de protéger le gosse tandis que le mauvais disciple entreprend de le zigouiller. L'Américaine Bencheuk (!), adepte du bouddhisme, se range du côté des gentils moines contre les moines félons. Evidemment, ça castagne un max. Pour corser ce **Prince of the Sun**, la production dévoile finalement le look du méchant (tout comme nous...). Soulevé dans les airs, il expose un pelage qui ne serait qu'une descente de lit hativement agrafée et une tronche de démon digne du plus ringue des *Craignos Monsters*. Bref, gageons que ce **Prince of the Sun** est promis à une très grande, carrière.





NIGHTSLAVE

■ **Cybereden**, de Mario Orfini (**Fair Game**) s'intitule aussi **Forever Young**, **Tilt**, ou **Special Class** ! Le chanteur Adriano Celentano est entouré de Christopher Lee, Kate Vernon et sept enfants super-doués. Il y est question de la recherche d'un sérum de jeunesse éternelle... que nous ne saurions trop recommander à notre cher Tonton Mad. (*arrête, il retombe déjà en enfance... Plus, il faudrait chercher une mère porteuse !*)

San HELVING

TRULY, MADLY, DEEPLY

Il est rarement bon de parler d'un film en le comparant à d'autres mais on voit mal, justement, comment ne pas comparer ce **Truly, Madly, Deeply** à ses deux prédécesseurs américain, **Always** et **Ghost**, tant celui-ci apparaît comme un aboutissement du thème qu'exploitent ses trois films, l'histoire d'amour post-mortem.

Aboutissement parce que, pour la première fois, l'histoire racontée a pour unique centre la relation amoureuse entre le fantôme et la personne vivante. **Always** évoquait aussi l'héroïsme des pompiers du ciel et se perdait un peu dans les magnifiques séquences d'incendie de forêt. Les auteurs de **Ghost** se sont crus obligés d'ajouter une histoire policière et un personnage comique comme s'ils avaient eu peur que le romantisme ne fasse pas le poids. **Truly, Madly, Deeply** n'a pas besoin d'apparat. Ses atouts majeurs sont la sobriété et la simplicité des sentiments.

Nina aimait Jamie. Jamie est mort. Nina ne peut vivre sans lui. Alors, Jamie revient de parmi les morts pour l'aimer encore un peu, et pour, en guise de preuve d'amour ultime, l'aider à oublier sa disparition.

Dans **Ghost** et **Always**, près de la moitié du film montre le couple avant la mort du mari. Un truc de scénariste, de dramarturge : en décrivant le couple dans son cocon amoureux, la mort de l'un devient un événement terrible. L'auteur de **Truly, Madly, Deeply** prend le risque de croire que le public est assez intelligent pour arriver à croire au grand amour du couple Juliet Stevenson/Alan Rickman sans qu'il les ait vus vivants tous les deux. Quand le film commence, Jamie est déjà mort et c'est la détresse de Nina qui est là pour nous montrer à quel point leur amour était intense.

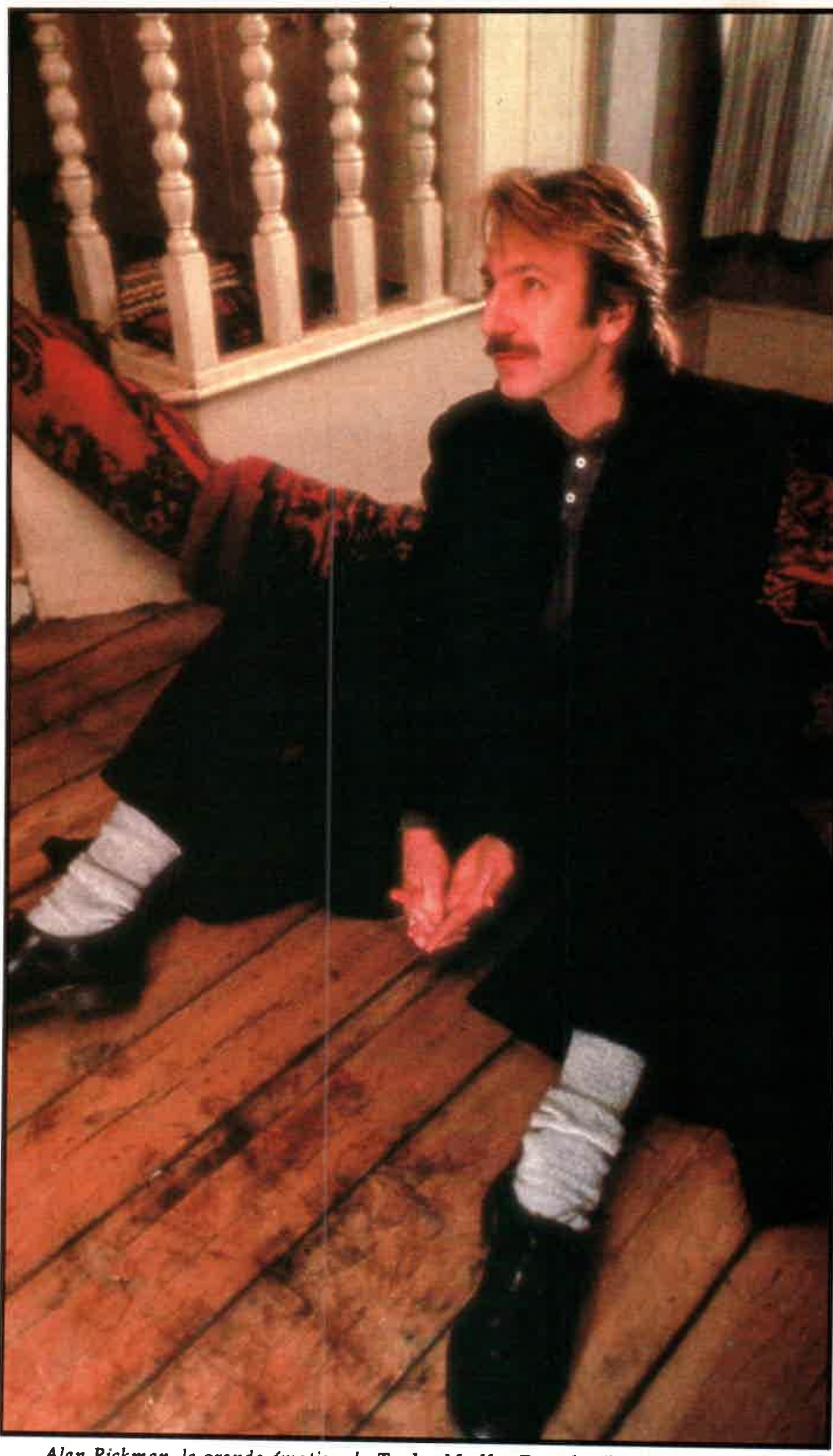
Anthony Minghella a choisi d'imposer le contexte fantastique de l'histoire sans se la jouer hypocrite ou prudent. Dans **Always** et **Ghost**, l'histoire était racontée du point de vue du fantôme qui passait au moins la moitié du film à observer sa femme et ne se décidait à rentrer en contact avec elle que parce qu'il y avait extrême urgence, danger de mort dans les deux cas. Dans **Truly, Madly, Deeply**, tout est raconté du point de Nina, et Jamie ne tergiverse pas dix mille ans avant de se faire signaler. L'acceptation du retour de son mari est facile pour Nina. En quelque sorte, elle l'attendait.

Cette affirmation du caractère fantastique du film permet de ne pas recourir à des astuces de scénario pour évoquer le contact charnel entre la femme et le fantôme. Dans **Always**, quand Holly Hunter danse avec son défunt amant, un plan éloigné nous montre qu'elle danse en fait toute seule et que jamais ils ne se touchent, excepté quand Richard Dreyfuss sauve sa femme de la noyade. Dans **Ghost**, pour prendre Demi Moore dans ses bras, Patrick Swayze est obligé de posséder le corps de la voyante. Résultat, dans l'esprit, Swayze et Moore dansent ensemble, mais à l'écran, devant nos yeux, c'est le couple Demi Moore/Whoopi Goldbergh qui s'enlace. Pas très romantique.

Dans **Truly, Madly, Deeply**, quand Juliet Stevenson et Alan Rickman font l'amour, pas besoin de chichis ni de justification. Ils font l'amour. Point. Soit vous acceptez l'idée qu'une femme et un fantôme peuvent s'aimer, jouer de la musique ensemble, regarder la télé dans les bras l'un de l'autre, faire le point sur leur relation, se disputer ou encore faire l'amour, soit vous décrochez. Minghella n'en a que faire. Il est sûr de lui. Il sait que son histoire tient debout, que ses acteurs sont merveilleux et que l'émotion que transmet **Truly, Madly, Deeply** n'a besoin d'aucun artifice.

Didier ALLOUCH

Grande-Bretagne. 1991. Réal. et scén.: Anthony Minghella. Dir. Phot.: Rémi Adefarasin. Mus.: Barrington Pheloung. Prod.: Robert Cooper et Mark Shivas. Int.: Juliet Stevenson, Alan Rickman, Bill Paterson, Michael Maloney... Dur.: 1 h 45. Dist.: CTV. Sortie courant avril.



*Alan Rickman, la grande émotion de **Truly, Madly, Deeply**.* *(lire entretien p. 38)*

KAFKA



Prague, 1910. Kafka n'aurait pas concocté ses histoires tordues dans sa tête mais aurait puisé son inspiration dans la réalité. Oui, mais dans une réalité de fiction, celle imaginée dans le film de Steven Soderbergh. Pas une biographie mais une spéculation sur ce qui aurait suggéré ses écrits.
Kafka, employé de bureau le jour, écrivain la nuit, cherche à élucider la mort mystérieuse d'un ami. L'enquête tourne au cauchemar (kafkaïen), le suspense en farce angoissante (kafkaïenne) et le dénouement en parabole (kafkaïenne) sur la condition humaine. Fidélité : voilà sûrement le problème du réalisateur qui fait office d'élève studieux feuilletant le manuel du kafkaïen appliqué. Le jeu de piste est plaisant mais sans surprises. Autre vision fantasmatique d'un écrivain face à la création littéraire : **Le festin Nu**. Mais là où Cronenberg accomplit la fusion entre son propre univers et celui de Burroughs, Soderbergh se cantonne au rôle d'illustrateur, brillant mais trop sagement respectueux. A 29 ans, il a le culot de ne pas suivre la ligne droite tracée par le succès de son premier film (**Sexe, Mensonges et Vidéo**) et de s'embarquer dans ce projet ambitieux. Il s'en sort assez bien mais il aurait dû pousser l'audace jusqu'à s'approprier le monde de l'écrivain.
Bizarre ce film, parce qu'on reste partagé entre ce léger agacement et une fascination de l'image. Noir et blanc sublime marqué par l'expressionnisme allemand, passage à la couleur quand l'histoire bascule en pénétrant dans le Château : la photographie et les décors installent un climat étrange oppressant et magique. Et il y a Jeremy Irons, impressionnant avec son allure fantômatique, son visage émacié et son regard ébahi. Son jeu tourmenté enflamme ce personnage traqué, en butte à l'absurdité et à l'horreur quotidienne.
Qui s'en plaindrait ? Ni nous, ni Kafka.

Danièle PARRA

USA/France. 1991. Réal.: Steven Soderbergh. Scén.: Lem Dobbs. Dir. Phot. : Walt Lloyd. Mus.: Cliff Martinez. Prod.: Stuart Cornfeld, Harry Benn, Paul Rassam, Mak Johnson. Int.: Jeremy Irons, Theresa Russel, Ian Holm, Joel Grey, Jeroen Krabbe, Alec Guiness, Armin Mueller Stahl... Dur.: 1 h 38. Dist.: AMLF. Sortie nationale le 25 mars 1992.



AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.
D.A.: Didier Allouch. M.B.: Marcel Burel. V.G. : Vincent Guignebert.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec.

	DA	MB	VG	JPP	MT
La Famille Addams	2	3	2	4	4
Le Festin Nu	3		4		6
La Fin de Freddy	3		0	2	2
Hook			0		1
Kafka				3	4
Le Sous-sol de la Peur	1	3	4	3	4
Truly, Madly, Deeply	5	4			5

ABONNEMENT

COLLECTION CAUCHEMAR









Avec UGC VIDEO et MAD MOVIES, vivez vos cauchemars à domicile et gagner une cassette vidéo tout en vous abonnant à votre magazine préféré.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100F pour une année complète (six numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120F. Envoi par avion : 200F. Tout règlement : par mandat international exclusivement.

GRATUIT

Mad Movies et *UGC Vidéo* sont heureux d'offrir aux 150 premiers lecteurs à envoyer leur abonnement une K7 de la collection "Cauchemar" à choisir dans la liste ci-dessous :
Bad Taste - Phantasm - Demons I - Demons II - Sanctuaire (M. Soavi) - Aux Frontières de L'Aube - Le Beau-Père - Freddy 5, L'Enfant du Cauchemar.
Pour tous les suivants, à condition de le spécifier sur le bon de commande, nous offrons au choix : l'un des deux pin's *Mad Movies*, le pin's **Killer Clowns**, le poster de **Terminator 2** ou celui de notre spécial Avoriaz (*Impact* 36. Voir le visuel en page 66).
Ces cadeaux vous parviendront avec votre premier numéro.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ______________ PRENOM ______________

ADRESSE ______________________________

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement joint, par chèque ou mandat lettre.

ZE CRAIGNOS MONSTERS

enfin en vente
par correspondance

216 pages sur les monstres les plus incroyables de l'histoire du cinéma. Les ratages, les super-nanars, les films-culte, les chefs-d'œuvre et la filmographie de leurs principaux auteurs.



800 photos, 1500 films, et les 50 plus belles affiches d'époque en plein format. Brochage cartonné, tout en couleurs.

Bon de commande
à découper, recopier ou photocopier, et à renvoyer à
Mad Movies, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

PRENOM ______________ NOM ______________

ADRESSE ______________________________

____

Je commande Ze Craignos Monsters *au prix de 250F (port compris, envoi par paquet protégé). Réglement ci-joint par chèque ou mandat-lettre.*

POUR VIVRE INTENSEMENT LA B.D. US
SCARCE
Trimestriel
34 n° parus



Abonnement 1 an/ 4 numéros: 120F (H.S. non compris) - (N°30 spécial De New Mutants à X-Force - Interview Denys Cowan - Claude Plumail - Twilight - 92 pages, par correspondance: 60 F port compris) - Association Saga, 68, rue Jacques prévert, Bat. G, appt. 141, 95320 St Leu - la - Forêt.

BOX-OFFICE

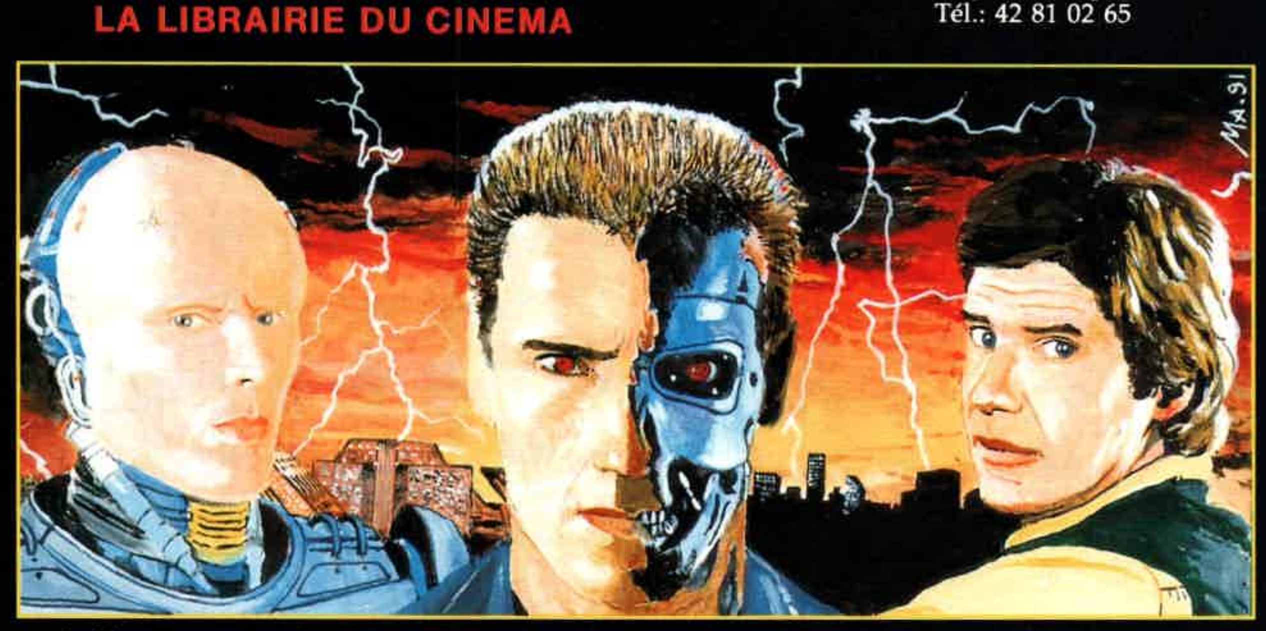
Avoriaz ne paie plus et les distributeurs le savent pour avoir écopé de quelques bides spectaculaires des années durant. Ainsi, les sorties d'après le festival se comptent sur une main amputée de trois doigts. Deux films en tout et pour tout, les autres attendant des dates plus propices au succès. **Le Sous-Sol de la Peur** ne s'en tire pas trop mal avec un peu plus de 54.000 captifs hirsutes. Un score honnête, même si on tient compte de l'absence de concurrence. Dans un registre plus pointu, **Double Vue** assiste au rétrécissement de son champ de vision ; seulement 20.000 grands myopes ont frémi l'idée de perdre la vue. Médiocre et incompréhensible vu les qualités du film. Pendant ce temps, Freddy Krueger caracole en tête du box-office fantastique du bimestre. Bien que **Freddy 5, L'Enfant du Cauchemar** ait été un bide estival, **La Fin de Freddy** provoque tout de même 135.000 migraines pour cause de mauvais relief. Très bien. Faut croire que sans être présent à Avoriaz, le croque-mitaine d'Elm Street ait bénéficié des restes de l'aura du festival. Malin !

Les Dinosaures, quant à eux, auraient dû ne pas quitter leur préhistoire natale. Tout juste 10.000 enfants de cro-magnons s'y sont repus d'un humour à base de fayots. Il est par ailleurs incroyable qu'un distributeur réputé sérieux ait pu croire qu'un tel nanar aux normes des sous-produits de la vidéo puisse marcher, ou même amortir ses frais de lancement. Un mystère. Pendant ce temps, en fin de carrière, **Les Aventures de Rocketeer** plafonne à tout juste 150.000 justiciers volants. Malgré une sortie judicieuse durant les fêtes de fin d'année, ce *Walt Disney* new wave ne recueille pas les bonnes grâces du jeune public. Ses fusées manquent singulièrement de carburant.



Valeurs boursières: le cours du "Freddy" remonte...







T'ES ALLÉ VOIR J.F.K ?

LE FILM D'O.S. ?

CINOCHE

OLIVER STON

JFK

J.F. KAFKA

L'écaillée du cinéma

On a lu, et entendu, une multitude de conneries à propos de *J.F.K.*, le film-événement d'Oliver Stone. En voici, bien que je ne l'espère pas, quelques autres...

Pour commencer, ce à quoi, apparemment, personne n'a pensé. Entre Les **Doors** et **J.F.K.**, il s'est écoulé huit mois. Huit mois pour livrer clés en main un film de trois heures, dont le sujet n'est rien moins que l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, retraçant une enquête menée sur plusieurs années, avec une vingtaine de personnages capitaux, une rafale ininterrompue de dialogues, une quantité phénoménale de plans en tous genres et un montage qui aurait très bien pu figurer parmis les 12 travaux d'Hercule. Enquêter, écrire, repérer, caster, tourner, monter. En huit mois. Prendre conscience de la somme de boulot accompli sur **J.F.K.**, en si peu de temps, c'est se retrouver en plein cœur de l'Egypte ancienne face à la pyramide de Kheops. C'est ver-ti-gi-neux ! Bon, ceci dit, on ne mesure pas la réussite d'un film aux efforts dépensés ou à la vitesse d'exécution, et **J.F.K.** peut heureusement se passer de cette remarque gratuite.

En intitulant leur critique de **J.F.K.** "Le cas K.", *Les Cahiers du Cinéma* font d'une pierre deux coups : table rase sur toute l'Histoire du jeu de mot (on repart à zéro, version scato) et aussi sur leur ligne de conduite, à savoir les rapports élastiques entre la réalité et la fiction cinématographique. Pour résumer la ligne directrice, et sauf erreur, *Les Cahiers* défendent autant les auteurs français, adeptes du minimalisme, déroulant la réalité de leurs films sur un mince tapis fictionnel, que les auteurs et faiseurs hollywoodiens érigeant leurs fictions sur de fragiles fondations réelles. Le reproche majeur fait par l'auteur du papier, Camille Nevers, au film d'Oliver Stone est celui-ci : utiliser des documents d'époque pour servir la fiction du film, ou encore falsifier ces documents en les retournant à des fins "*propagandistes*". Et de comparer les images d'archives du meurtre de l'assassin présumé du président, Harvey Lee Oswald, où la caméra, affolée, ne saisit finalement rien de l'action, à la reconstitution de Stone, pratiquement storyboardée, montée comme dans n'importe quel thriller. En inventant ce que l'Histoire n'a pu saisir, Stone ferait donc acte, je cite, "*d'abus de confiance*". Ah bon.

Une accusation étonnante de la part des *Cahiers* qui d'ordinaire font preuve d'une intelligence imbattable quant à la morale cinématographique. Ce qu'on reproche apparemment à Oliver Stone, c'est d'avoir d'abord déballé ce qu'il savait, ce que tout le monde sait, sur l'affaire Kennedy, pour ensuite, comme dans le livre du procureur Jim Garrison, aligner une série de "Et si... ?". Vous vous en doutez, quand on écrit un scénario ou un roman, il arrive toujours un moment, c'est inexorable, ou l'on se pose cette question : "Et si... ?". La fiction passe par ce recours au conditionnel, elle n'existe que pour et par lui. Camille Nevers le sait et souligne donc le côté remarquable de la scène entre Jim Garrison et Monsieur X (Donald Sutherland) où ce dernier, en ne citant aucun nom, raconte "*enfin une vraie histoire de cinéma*". Donc, quand Stone, sans doute contraint et forcé, ne peut fonder sa fiction sur des noms réels, il fait du cinéma. Etrange. Vous allez rire, cette scène, que *Les Cahiers* repêchent dans le film, c'est la même que Toullec (Marc, le nôtre) attaque ouvertement dans *Impact* 37, prétextant qu'elle désamorce dans sa neutralité la bombe **J.F.K.**. Faudrait peut-être se mettre d'accord !

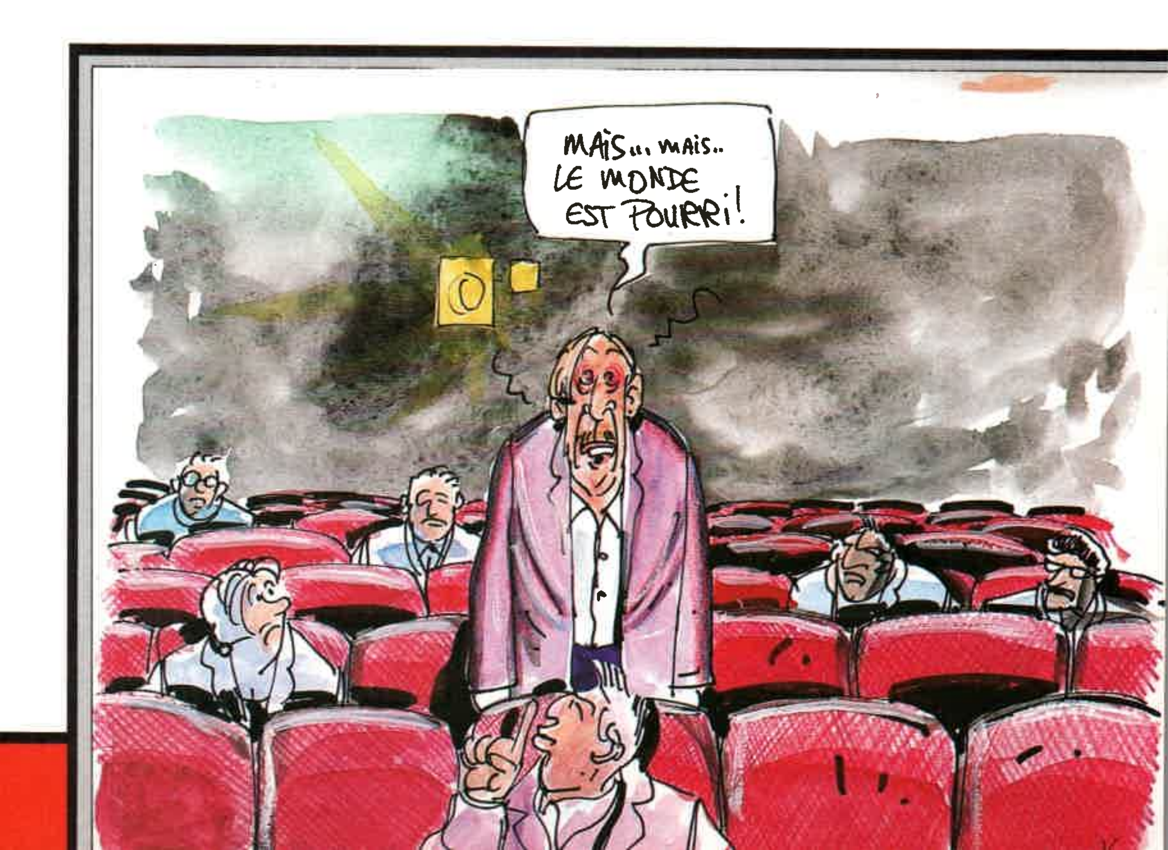
L'exemple est assez rare pour être souligné : une très très grande majorité de journalistes, et la même dose de public, satisfait ou mécontent, est allé voir **J.F.K.** pour connaître la vérité sur l'affaire Kennedy. Marc Toullec serait presque prêt à croire Oliver Stone s'il ne laissait pas des vides incomblés. Quant à Camille Nevers, elle pose carrément la question : "*Mais qui croit-il* (Stone) *convaincre ?*". Convaincre qui ? Toi, lecteur ? Moi ? La planète ? Convaincre de quoi ? Qu'une enquête poussée sur l'affaire Kennedy POURRAIT (j'insiste sur le conditionnel) déboucher sur un complot international ? N'êtes-vous convaincu, après vision du film, que le rapport Warren étant erroné, qu'il y ait des POSSIBILITES pour que ce que raconte Stone soit, sinon la vérité, un verdict s'en approchant ? La voici, sans doute, la vraie question : Toullec, Nevers, et beaucoup d'autres, sont-ils allés au cinéma, ou se sont-ils assis dans un quelconque amphithéâtre pour suivre le cours magistral de Oliver Stone ? A les en croire, je penche pour la deuxième solution. Et non seulement ils ont suivi consciencieusement le cours, mais, en plus, ils ne sont pas convaincus. Elle est très bonne ! Parce que les historiens ne sont pas convaincus, eux non plus, mais aucun n'a pu démonter l'hypothèse selon laquelle ce que raconte Oliver Stone est PROBABLE. Alors, dans le même genre, va-t-on mettre en doute la parole de George Romero lorsqu'il enseigne l'art de survivre au sein d'un monde dominé par les morts-vivants ? Si vous répondez "Oui", je ne vous parle plus...

En signant **J.F.K.**, Oliver Stone part donc de faits réels qu'il prolonge au conditionnel pour terminer dans une totale fiction qu'on est libre d'apprécier ou non dans la salle, et qu'on est libre ensuite de croire ou non chez soi. Ce qui paraît la manière la plus saine d'appréhender un film, quel qu'il soit. Ainsi, dans les pages de *7 à Paris*, Son Eminence Christophe Gans (on doit le respect aux brillants critiques) démolit **J.F.K.** sous un angle purement cinématographique. Il a à la fois raison et tort. Raison d'aborder **J.F.K.** en ces seuls termes cinématographiques. Tort de ne pas défendre le film (mais c'est un autre problème, qui se règlera au bras de fer). Car il faut avoir des œillères, ou faire partie d'une écurie de chevaux de trait, c'est idem, pour ne pas s'apercevoir que **J.F.K.** dépasse amplement l'affaire Kennedy pour s'ériger de façon universelle contre le mensonge gouvernemental. Après tout, Oliver Stone, en livrant sa propre version des faits, ne fait qu'infirmer un peu plus les conclusions du rapport Warren qui, qu'on le veuille ou non, a voulu délibérément taire la vérité sur le meurtre de John Fitzgerald Kennedy. Un rapport qui encourage forcément les crises de parano comme celle, peut-être fondée, peut-être pas, de Jim Garrison.

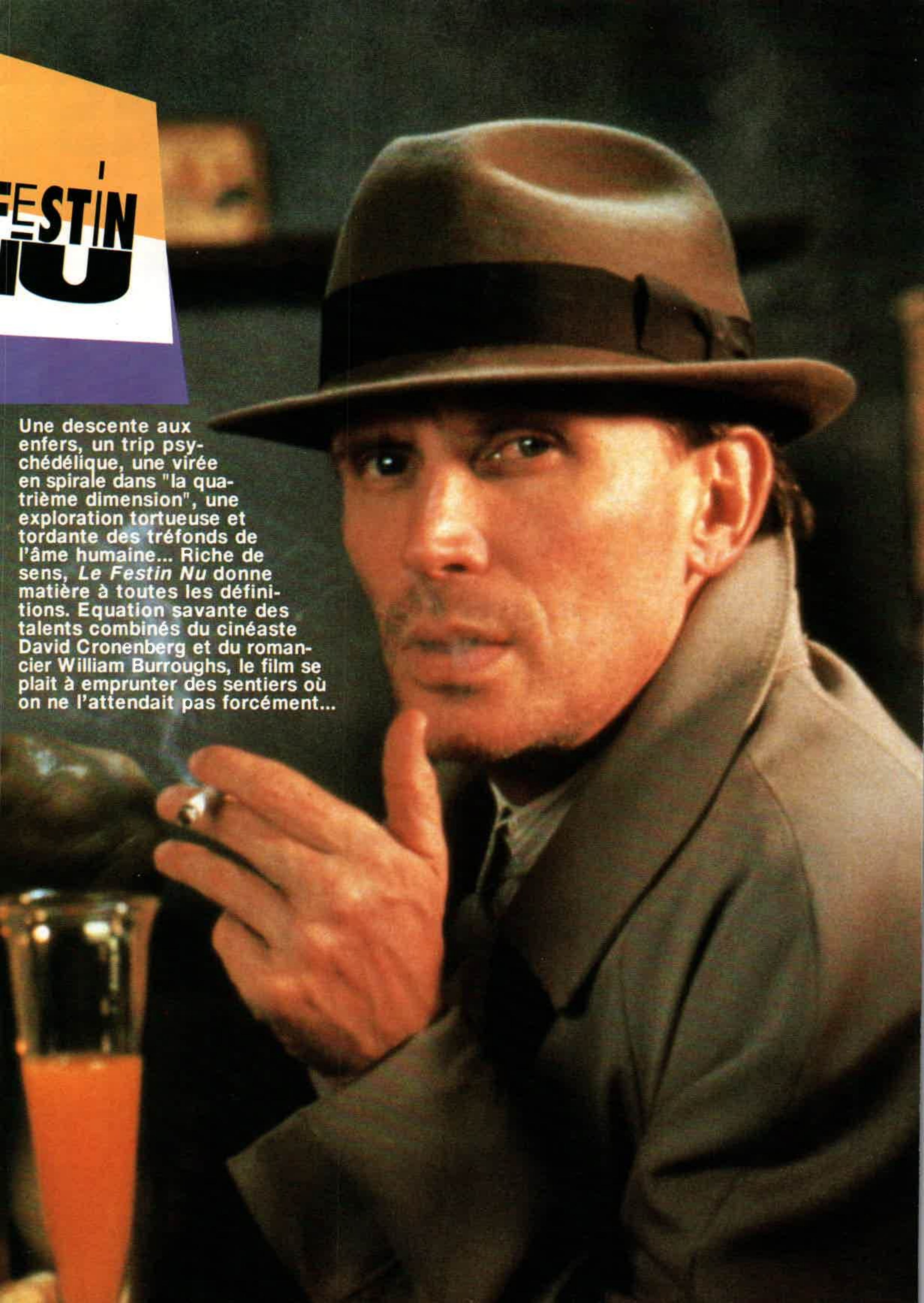
Parano Oliver Stone ? Dans **J.F.K.**, le réalisateur, via la bouche du procureur, pousse le bouchon très loin. Et va jusqu'à sous-entendre que les Etats-Unis sont, depuis la mort de Kennedy, sous la coupole d'une armée fasciste de politiciens. De tels propos ravissent au sein de la fiction **J.F.K.** pour une simple raison dramatique : Jim Garrison, le personnage, atteint là le point de non retour. Mais lorsqu'au terme de sa plaidoirie le procureur évoque un avenir politique incertain et, dans un dernier mouvement, se tourne vers le spectateur pour l'interroger du regard, **J.F.K.** rejoint là plus que jamais l'Histoire. Pas l'Histoire passée, que Stone a interprétée à sa façon pour les besoins d'un film de fiction, mais l'Histoire qui se construit en ce moment même. Qui peut jurer aujourd'hui qu'il ne connaîtra pas dans sa vie un gouvernement fasciste ? Le condamné à mort ? Le septuagénaire à l'agonie ? Le sidaïque au stade terminal ? Oliver Stone et **J.F.K.** s'inquiètent dans un même élan salutaire. Ce n'est pas tant la véracité des faits présentés qui les préoccupe que la simplicité avec laquelle on peut étouffer une affaire.

Morale : ouvrons l'œil, restons lucides. Le passé est riche d'enseignements, et dans le cas Kennedy, faisons en sorte qu'il ne se renouvelle pas. Stone et son film n'ont pas plus résolu l'affaire J.F.K. que Jim Garrison et son enquête. Les générations futures, Oliver Stone a envie de les voir grandir dans un monde qui n'affiche pas le mensonge comme fin politique. Qu'il adresse son film à la jeunesse, à vous, à nous, et la dédicace dépasse instantanément le procédé lacrymal. C'est à une lutte d'idées, à un combat d'intelligences, à une tentative d'anticipation des événements qu'il nous invite sincèrement. Que l'affaire Kennedy se soit déroulée ou non comme montrée dans le film, **J.F.K.** remet en mémoire ce qu'un gouvernement fasciste peut manipuler comme opinions, comme individus. Ce fascisme, indissociable de la fiction **J.F.K.**, qui ne semble pas tracasser les détracteurs du film, frappe pourtant à nos portes. Les scores de Le Pen à Nice et de Buchanan, principal adversaire de Bush, à la Nouvelle-Orléans, en témoignent. Alors, Stone, parano ?

Vincent "Yoda" GUIGNEBERT







LE FESTIN NU

Une descente aux enfers, un trip psychédélique, une virée en spirale dans "la quatrième dimension", une exploration tortueuse et tordante des tréfonds de l'âme humaine... Riche de sens, *Le Festin Nu* donne matière à toutes les définitions. Equation savante des talents combinés du cinéaste David Cronenberg et du romancier William Burroughs, le film se plait à emprunter des sentiers où on ne l'attendait pas forcément...



LE BAL DES JUNKIES

critique

David Cronenberg n'apprécie pas la bonne chair. La chair, il l'aime grangrénée, viciée, malodorante, souillée par les virus les plus retors. La chair, il la voit comme une entité changeante, vivant indépendamment des stimulations intellectuelles du cerveau. Le cerveau, cet autre morceau de carne, gris, mou, gélatineux. Le cerveau, un organe qui, dans sa mort physique, entraîne la mort de la pensée, l'anéantissement de l'âme même. Raison de plus pour David Cronenberg de croire inconditionnellement dans la chair comme matière périssable, interdite de réincarnation post mortem. De **Frissons** à **Faux Semblants**, le cinéaste canadien puise son inspiration dans les viscères, dans les ventres, les corps qu'il autopsie avec sa caméra-bistouri. Mutation génétique, dérèglement organique, David Cronenberg ne respecte jamais l'intégrité physique de ses héros. Voir la main-révolver et l'abdomen ouvert de James Woods dans **Videodrome**, la métamorphose pathétique de Jeff Goldblum dans **La Mouche**, les liens plus organiques que psychologiques des jumeaux de **Faux Semblants**... Les films, les sujets changent au fil des années, David Cronenberg, quant à lui, ne dévie jamais de sa trajectoire. Confiez-lui un spot publicitaire pour *Nike* et il retombe sur ses pieds, filmant un cocon moisi prêt à mettre bas.
1992, "Le Festin Nu" et l'écrivain William Burroughs transportent David Cronenberg dans un univers parallèle au sien. L'Interzone, versant cauchemardesque et vénéneux du Pays des Merveilles de Lewis Carroll. Mais ici, Alice a la personnalité déjantée de William Lee, impuissant devant la feuille blanche, impuissant à coucher sur le papier son monde intérieur. Un peu de Mugwumps Jissom, une drogue confectionnée à partir d'insectes, l'y aidera.

Incapable de créer, d'écrire, William Lee occupe ses journées à occire cancrelats, cafards et blattes dans les quartiers les plus nauséeux de New York. Il s'acquitte très consciencieusement de cette tâche, ne laissant jamais la vie sauve à un seul invertébré. Mais tout exterminateur qu'il est, William Lee aspire à une grande œuvre littéraire dont il ne possède en lui que l'embryon. Convaincu par une épouse oisive, il goûte à cette poudre qui lui sert aussi à nettoyer le monde des insectes. Dès lors, William Lee cède à toutes les avances de la drogue. Il joue à Guillaume Tell avec Madame mais, faute de flèche traversant une pomme, lui loge une balle dans la tête. Chez les flics, il rencontre un scarabée énorme, l'exhortant à devenir l'agent secret d'une mystérieuse organisation. Chez le Docteur Benway, il essaie une drogue à base de centipèdes brésiliens... Contraint de quitter le pays, William Lee s'installe dans l'Interzone de Tanger, un lieu unique, hors du temps, habité par des artistes, des trafiquants de Viande Noire, une subtance aux effets dévastateurs sur les neurones... Espion hypothétique à la solde de la puissance extraterrestre, William Lee cherche l'inspiration. Et la trouve dans la déchéance...

On ne crée pas sans souffrir, sans endurer, sans se remettre en cause. Vous êtes heureux de vivre, vous pétez la forme, vous respirez la joie... De quoi allez-vous donc nous parler ? Des fleurs bleus, des apollons papillonnant autour de nymphettes graciles... C'est écœurant. Par contre, vous morflez, vous picolez, vous êtes atteint de la Grande Interrogation "D'où viens-je ? Que fais-je là ?"... Vous roulez dans le caniveau, vous dégueulez avant de tomber dans un coma éthylique, la dope déforme votre perception du monde extérieur. Du tout bon pour créer, pour mettre à vif les sens, pour réveiller le génie. C'est tout William Lee, ça. Tant qu'il mène une vie cool, minable et rassurante, il flirte avec le médiocre. Mais dès qu'il assiste aux ébats de sa femme en compagnie de ses deux meilleurs amis, dès qu'il la liquide, dès que les démons de la défonce l'envahissent, William Lee devient l'écrivain qu'il a toujours voulu être. Inspiration artistique, souffrances physiques et épreuves psychologiques sont ici indissociables. Une larme de paranoïa, de la schyzophrénie à en revendre, un rien de sexe illicite en compagnie d'un jeune éphèbe aux couleurs locales...
Avant, William Lee se torturait les méninges pour aboutir au néant. Maintenant, William Lee, fort d'un curriculum-vitae déviant et riche d'infractions à tous les interdits, secoue les muses au fond de la bouteille et au bout de l'aiguille de la seringue. Il peut alors écrire "Le Festin Nu", son premier chef-d'œuvre. Ce processus sado-maso est aussi celui de William Burroughs, son inspiré inspirateur.

Riche dans le fond, **Le Festin Nu** l'est tout autant dans la forme. Sur les fondations de l'œuvre, creusées par William Burroughs, David Cronenberg apporte son immense talent de cinéaste et de visionnaire. Un talent qui lui permet d'abord d'adapter un roman réputé inadaptable. *"Il est impossible de faire une transposition littérale du "Festin Nu". Cela demanderait 400 millions de dollars, et le film serait interdit dans le monde entier"*. Avec la bénédiction de William Burroughs, Cronenberg enrichit le matériau originel de ses propres fantasmes, de sa propre interprétation des déambulations somnambuliques de



Extrait de l'imagination de William Lee, le Mugwumps est confronté au syndrome de la feuille blanche.

William Lee. Aux mots flamboyants et lyriques de Burroughs, le réalisateur substitue l'étrange quiétude d'une mise en scène se jouant de la normalité. Car, dans **Le Festin Nu**, le film, l'imaginaire est perçu par le biais du vécu quotidien, sans le moindre recours aux artifices du genre fantastique. David Cronenberg filme avec douceur, comme engourdi dans un cocon de velours. Une créature monstrueuse, échappée d'une mauvaise série B, s'installe au comptoir d'un bar aux côtés de William Lee. Le dialogue s'instaure naturellement à l'image d'une discussion entre deux consommateurs du Café du Commerce. Lorsque la machine à écrire de l'écrivain frustré s'anime et devient un insecte bavard, la caméra du cinéaste ne scille pas. David Cronenberg rationalise les coups de délire d'un personnage comme pétrifié par les fruits d'un intellect sous l'emprise de la drogue. Blasé de spectaculaire, d'effets spéciaux et de gore, David Cronenberg ne peut désormais plus penser un "monstre" comme le commun des réalisateurs. Il le filme sans mystifier, en dédramatisant ses apparitions, avec l'ironie constante, spontanée, issue du décalage. Car **Le Festin Nu** est aussi un film d'une irrésistible drôlerie, d'un humour froid continuellement présent. Un humour qui illustre parfaitement la maxime "politesse du désespoir". Désespoir de William Lee, prisonnier des sirènes de la drogue. Désespoir aussi des autres écrivains du film captifs de leur condition, de leur sexualité.

Puzzle cauchemardesque, kaléïdoscope onirique rythmé par un jazz psychédélique, **Le Festin Nu** n'en finit jamais d'hypnotiser. Cette vénéneuse séduction s'opère tranquillement dans une ambiance à la fois douillette, confortable et putride. Comme le corps de William Lee s'emplissant de la moiteur des drogues, comme les chairs se réchauffant au contact des substances, comme le sang soudain pâteux, le temps finit par ne plus exister dans ce film délibérément statique, immobilisé par une mise en scène en apesanteur. David Cronenberg scelle littéralement ses protagonistes entre les murs livides de cette quatrième dimension des narcotiques nommée Interzone. D'où une impression de torpeur permanente, d'isolement. Car **Le Festin Nu** est aussi un grand film claustrophobique dont l'étouffement ramène à un William Lee rebondissant sans cesse contre les parois des limites intellectuelles qu'il ne peut encore transgresser.

Dans cet Interzone, le temps s'annihile de lui-même, s'interrompt. Toute notion temporelle s'évapore dans **Le Festin Nu**. David Cronenberg jette les pendules aux orties et, au terme de cette initiation à la créativité, part pour un autre Interzone, brièvement situé au poste frontière d'un ubuesque Pays de l'Est encore sous le joug d'une doctrine Stalinienne. Probablement déprimante, privée de nombreux plaisirs et soumise à des mesures draconiennes, cette contrée ne pourra que développer encore l'imaginaire aujourd'hui effervescent de William Lee.

William Lee (Peter Weller) face à ses démons intérieurs.

Marc TOULLEC



Les cerveaux du *Festin Nu* : David Cronenberg (le cinéaste), William Burroughs (le romancier) et Peter Weller (le comédien).

The Naked Lunch. *USA. 1991. Réal.: David Cronenberg. Scén.: David Cronenberg d'après le roman de William Burroughs. Dir. Phot.: Peter Suschitzky. Mus.: Howard Shore. Effets spéciaux : Chris Walas & Jim Isaac. Prod.: Jeremy Thomas et Gabriella Martinelli. Int.: Peter Weller, Judy Davis, Ian Holm, Julian Sands, Roy Scheider, Monique Mercure, Nicholas Campbell, Michael Zelniker... Dur.: 1 h 50. Dist.: AAA. Sortie nationale prévue le 11 mars.*



LA CHAIR EST FORTE

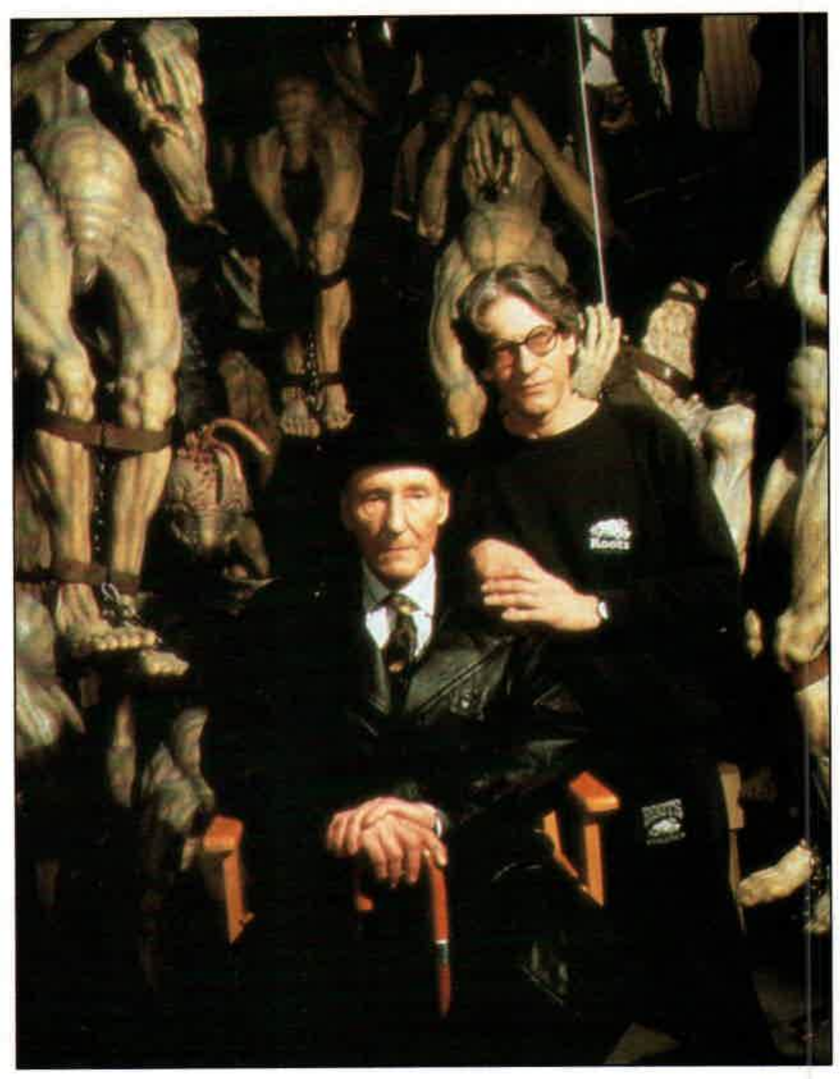
d a v i d cronenberg

De film en film, David Cronenberg construit un univers unique, personnel, où l'homme se subit lui-même à travers un large panel de métamorphoses. Chez Cronenberg, l'esprit, comme le corps, est une denrée périssable. Seule possibilité de survivre à l'anéantissement total : créer, écrire, peindre, sculpter... Et filmer.

Vous ressemblez un peu à votre personnage du *Festin Nu*, William Lee. Mêmes lunettes, même calme, même diction très pondérée...
Je suis très intéressé par ce genre de personnalités, par les personnes très introverties. J'aime les gens qui articulent bien les mots, qui pèsent tout ce qu'ils disent. Je pense qu'il existe certaines similarités entre William Lee et moi. Mais William Lee n'est pas David Cronenberg pour autant. Il y a une part de moi dans chaque personnage du **Festin Nu**, dans le méchant dandy Yves Cloquet même. Peut-être un côté insecte...

Les insectes justement. Ils sont très présents dans *Le Festin Nu*...
Tout à fait. Dans le roman, William Burroughs, lorsqu'il utilise l'imagerie propre aux insectes, le fait avec des intentions négatives pour eux. Il décrit, par exemple, quelqu'un avec *"des yeux froids d'insecte"*. J'aime davantage les insectes que lui. Ils me fascinent. Actuellement, les gens se passionnent pour les possibles formes de vie extraterrestre, mais, sur Terre, nous avons une forme de vie bien plus intéressante dans l'immédiat, celle des insectes. Ils possèdent une intelligence totalement différente de la nôtre. Je trouve enthousiasmant d'observer une manière d'être qui ne soit pas humaine. Les insectes passent par un tas de transformations et de métamorphoses. Est-ce que le papillon se souvient du temps où il n'était qu'un ver à soie ? Est-ce une seule et même créature ou deux créatures différentes reliées par le même corps ? Ces questions me fascinent.

William Lee se débat durant tout le film contre les insectes, notamment contre sa machine à écrire/ scarabée...
En montrant William Lee dialoguant avec le scarabée, je voulais montrer l'expérience de l'écriture vécue de l'intérieur. Dans la plupart des films mettant en scène des romanciers, des journalistes, on voit simplement l'écrivain devant sa machine, fumant cigarette sur cigarette, buvant des litres de café. En fait, écrire, ce n'est pas du tout ça. Ecrire est une lutte continuelle, un débat constant contre vous-même pour trouver et imposer des idées. Ainsi, dans **Le Festin Nu**, je visualise le processus de la création. Pour cette raison, la machine parle et tente d'imposer des phrases à William Lee. Au début du film, celui-ci est un exterminateur d'insectes. Les insectes représentent les pensées sombres de l'inconscient. Elles sortent des recoins les plus obscurs. Vous essayez de les repousser et elles reviennent encore plus fortes, plus grosses en annonçant : "Maintenant, tu vas m'écouter". Ces pensées se comportent comme les cafards, revenant, grimpant sans cesse sous l'effet de l'insecticide. La machine à écrire est ainsi l'esprit inconscient, celui dont on a peur.



William Burroughs et David Cronenberg dans l'antichambre des effets spéciaux.



Les monstres, les insectes du *Festin Nu* adoptent un comportement très rationnel, très quotidien, très banal...
Dans un endroit comme l'Interzone où rien n'est vrai, où tout est permis, vous vous attendez à voir des

choses surprenantes. Dans un sens, c'est William Lee qui crée les monstres, comme la machine à écrire/insecte. Donc, lorsqu'il les a devant lui, il les reconnaît. Il n'est pas choqué dans la mesure où les monstres sortent de son propre imaginaire. Ces créatures agissent ainsi comme des êtres humains. Elles sont tantôt antipathiques, tantôt sympathiques.

Avez-vous traité les effets spéciaux correspondants de manière particulière ?
Non. Je déteste toucher aux effets spéciaux. C'est mortellement ennuyeux car les prises de vues prennent un temps fou. Un tournage avec des effets spéciaux, ce n'est vraiment pas mon truc. Je préfère de loin travailler avec deux comédiens dans une pièce.

A la française ?
Quand même pas ! Hitchcock décrivait les comédiens comme des têtes parlantes. Selon moi, l'essence du cinéma tient essentiellement dans le visage humain. C'est pour cette raison que j'aime les écrans carrés, style format télé ; il s'agit du cadre qui correspond le mieux à la forme du visage. L'écran large, le scope, ne vaut rien pour les visages. D'ailleurs, je ne tourne jamais dans ce format. Selon moi, à l'écran, il n'y a rien de plus beau qu'un joli visage disant de belles choses.



L'écrivain face à la cage du monstre insectoïde, à la base un dandy français.

William Lee dans un Tanger artificiel, recréé en studio à Toronto.

William Lee souffre beaucoup. Il semble que souffrir soit nécessaire, voire indispensable, pour créer...
Tout le monde souffre. Pas seulement les écrivains. Une personne très ordinaire souffre suffisamment pour devenir artiste. Evidemment, il faut que cette personne possède le talent et le désir nécessaires. Je ne pense pas qu'il faille connaître un destin très cruel pour écrire, peindre ou filmer. On peut être né au sein d'une famille très heureuse, comme moi, et parvenir à créer. La compréhension de la vie, par la suite, vous amènera de toute manière à souffrir. La création artistique n'est pas synonyme de douleur. La vie en elle-même fournit tout le matériel nécessaire, pas seulement la peine et le chagrin. William Burroughs a souffert de la dépendance de la drogue, une dépendance qu'il s'est imposée. Sa vie manquait de souffrances. Il était curieux de connaître ce qui lui arriverait. Et il a inversé le processus voulant que les gens qui souffrent se droguent pour atténuer leurs souffrances.
Je ne me drogue pas. Pour moi, faire des films, c'est souffrir. Les rapports entre l'art et la douleur ne sont pas si évidents. Je pense qu'il existe assez de raisons de créer sans avoir besoin de souffrir. Ai-je assez morflé pour tourner **Le Festin Nu** ? La question n'est pas là. De toute façon, on souffre toujours de trop.

Quel est alors le thème du *Festin Nu* ? La drogue, les mécanismes de la création ?
Le Festin Nu touche à beaucoup de choses. Le livre de William Burroughs ne traite pas de la drogue, du moins de la façon dont les gens la conçoi-



david cronenberg

vent aujourd'hui. En fait, le roman touche plus au thème de la dépendance qu'à celui de la drogue. Dépendance par la manipulation, par le pouvoir. Ces sujets se retrouvent dans le film. Le besoin de créer est aussi une dépendance ; l'écriture permet à William Lee de recréer le monde. Ce dernier point n'est pas dans le livre, du moins pas dans "Le Festin Nu". Cela provient d'autres ouvrages de William Burroughs, "Queer" notamment, surtout de sa préface. Le thème de la recréation est également extrait de ma propre perception du monde en tant que cinéaste. Ainsi, lorsque je finis un film, je découvre toujours pourquoi je l'ai mené à bien. Au début, je ne savais pas exactement pour quelle raison j'avais envie d'adapter "Le Festin Nu". Lorsque j'ai commencé à écrire le scénario, j'ai découvert avec surprise que je rédigeais un film sur l'écriture. Je n'avais pas du tout prémédité cela. Maintenant, quand je revois **Le Festin Nu**, je comprends mon attirance pour le livre de William Burroughs. Tout découle de la manière dont il décrit son besoin de créer et le but de sa création. C'est le centre de sa vie.

Une vie marquée par la mort de sa femme...

William Burroughs a réellement tué sa femme d'une balle dans la tête. Durant une réception, il lui a proposé de jouer à Guillaume Tell avec un verre sur la tête et un flingue. Aujourd'hui, William Burroughs annonce volontiers que cet acte a fait de lui un écrivain. Cette séquence ne figure pas dans le livre. Elle est cependant capitale dans le film. Dès lors, William Lee doit devenir écrivain pour comprendre son geste, le sens de sa vie, ce que signifie la mort de sa conjointe. Mais **Le Festin Nu** n'est pas un film biographique pour autant. La scène est étrange dans la mesure où Joan Lee sait qu'elle doit être tuée. William Lee tue-t-il alors la partie féminine de lui, ou la part hétérosexuelle ? Cela reste très ambigü.

Cette séquence est très paradoxale chez vous dans la mesure où Joan Lee survit à travers une autre personne. Généralement, dans vos films, la mort physique équivaut à la mort spirituelle...

Et s'il en était réellement ainsi ? On aurait vraiment peur de cette vérité. On nait avec le désir de survivre, avec la volonté de se battre pour vivre. Il est difficile d'admettre que la mort physique signifie l'arrêt brusque de tout. Je crois en cette théorie. Je ne trouve pas cela pessimiste. En acceptant ce fait, on essaie de vivre totalement dans la vérité, de manière positive. L'éducation, les religions comptent beaucoup dans ce débat. Si on vous enseigne qu'il existe une vie après la mort, l'idée de la non survie de l'âme s'avère terrifiante. Par contre, si vous êtes élevé selon une philosophie contraire dans laquelle on vous apprend que vous avez seulement un certain laps de temps à passer sur Terre, vous tirez le meilleur de la vie. Ainsi, vous pouvez comprendre l'arrêt total de l'existence dès la mort. Je ne dis pas que je suis parvenu à me faire à cette idée, que je l'accepte. A travers mes films, je recherche cette acceptation, cette résignation. Je pense qu'il s'agit là de la vérité. Je dois donc vivre avec elle.

Est-ce pour cette raison que l'ensemble de vos films, *Le Festin Nu* y compris, gravite autour d'un thème unique : la chair ?

Mais qui n'est pas fasciné par la chair ? La chair, c'est ce dont on est fait, l'essence même de toute existence humaine. Selon moi donc, la vie humaine est très physique, totalement dévouée au corps. Le corps et l'esprit sont inexorablemet liés. L'un ne va pas sans l'autre. Les grandes religions disent que le corps et l'esprit peuvent se séparer, que l'esprit ou l'âme, comme vous voulez, survit à la mort. Je ne crois pas à cela. Vous pouvez donc comprendre que lorsque je filme la condition humaine, je suis obsédé par le corps. Il *faut* que je le sois. J'admets toutefois que l'esprit et le corps sont différents, mais ils sont si étroitement liés qu'un changement chez l'un

William Lee joue les contortionnistes devant sa machine à écrire. Le manque d'inspiration a frappé.

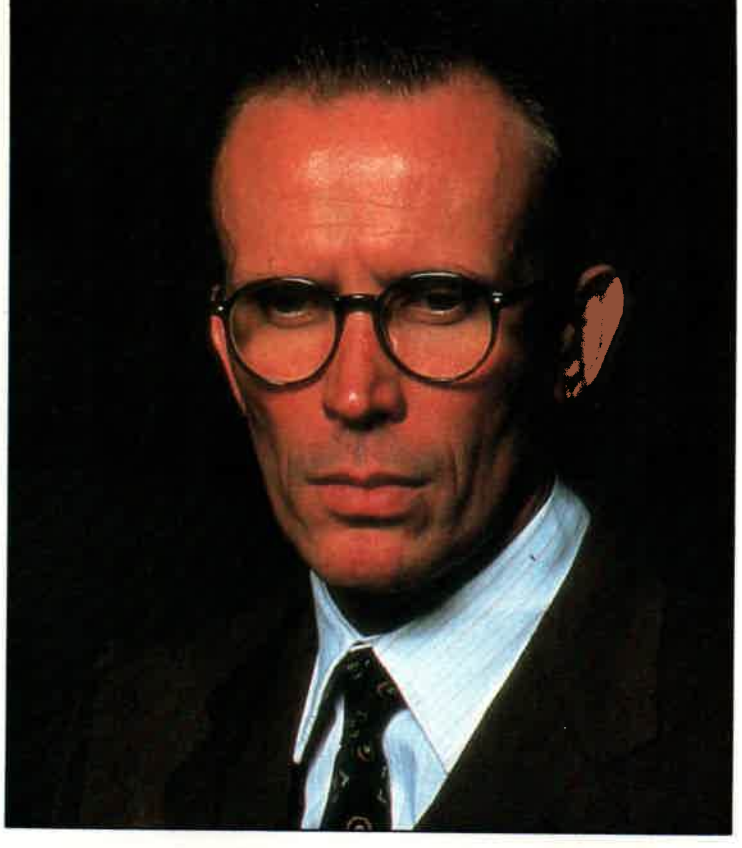
provoque une réaction chez l'autre. Vous êtes heureux, vous le traduisez par des sourires... La majorité des films, même involontairement, touche au thème de la chair, de l'être humain. Pourquoi ? Parce qu'ils sont réalisés par des êtres humains. Si des insectes tournaient des films, ils feraient des films sur les insectes, sur leur propre sang. Il est tout à fait naturel que je revienne à l'image du corps. C'est pour cette raison aussi que je m'intéresse à la transformation physique et, par conséquent, aux insectes qui ne cessent de muter.

Mutation, chair... Tout ça se retrouve aussi dans *Videodrome*. Il semble d'ailleurs que les points communs entre *Le Festin Nu* et *Videodrome* soient nombreux...

C'est vrai. **Le Festin Nu** et **Videodrome** décrivent tout deux la façon dont on crée notre propre monde, notre propre réalité. La réalité n'a rien d'absolue. Au début de la vie, notre culture nous enseigne une vérité toute faite. Plus vous prenez de l'âge, plus vous réalisez qu'il ne s'agit là que d'une possibilité parmi tant d'autres. Il existe en fait des tas de réalités et plusieurs moyens pour la modifier, comme la drogue ou l'art. **Vidéodrome** et **Le Festin Nu** sont deux versions cinématographiques de ce concept. Lorsque la réalité des personnages change, les personnages changent aussi. Cette similarité entre les deux films est majeure. Dans les deux cas, les effets spéciaux interviennent pour créer une nouvelle réalité.

La perception de cette nouvelle réalité dans *Le Festin Nu* passe par un environnement artificiel. Un tournage dans le vrai Tanger, comme il en était question au départ, aurait-il débouché sur un film différent ?

Réalisé à Tanger, **Le Festin Nu** aurait été très différent. En fait, nous avons eu de la chance de ne pas avoir pu tourner le film là-bas à cause de la Guerre du Golfe. J'aime dans **Le Festin Nu** tout ce que nous avons dû inventer suite à l'impossibilité de nous déplacer en Tunisie. Tanger nous a séduits d'abord par les descriptions de William Burroughs qui y a écrit une grande partie du livre. Naturellement, nous avons pensé qu'un tournage là-bas serait obligatoire. Erreur. En fait, l'Interzone de Tanger n'existe pas vraiment ; elle se trouve d'abord dans l'imagination de William Lee. L'Interzone est un état d'esprit, et non un endroit où l'on peut aller. En tournant à Tanger, nous aurions mis en scène un lieu réel censé représenter une hallucination. Le film se serait alors perdu dans une totale confusion. En recréant Tanger en studio, il me semble clair que William Lee ne quitte peut-être pas New York, ou même son appartement. Il bâtit l'Interzone autour de lui. Parfois, à travers les fenêtres, vous voyez Tanger, parfois New York. Sur la route qui mène à Tanger, il y a une station de métro new-yorkaise. Vous ne l'avez pas remarquée ? Les spectateurs new-yorkais, eux, l'ont remarquée. Tous ces éléments suggèrent donc que William Lee ne quitte jamais les Etats-Unis. Un tournage à l'étranger aurait atténué l'intensité du film, son aspect claustrophique. Une scène est particulièrement révélatrice à ce niveau, celle où



Peter Weller est William Lee, le prototype même de l'écrivain des années 50.

William Lee conduit ses deux amis au terminus de Tanger. A l'origine, je devais tourner la séquence sur les lieux exacts de l'action. Vous auriez donc vu à l'écran la Méditerranée, le soleil, les bateaux... L'atmosphère aurait été très différente.

En fait, vous avez sérieusement bousculé le livre de William Burroughs, un ouvrage réputé inadaptable. Plusieurs s'y sont cassés les dents...

Le livre de William Burroughs s'avère très fragmenté et hallucinatoire. Il n'y a pas vraiment d'intrigue linéaire ou de personnages. William Lee n'est pas réellement un protagoniste ; Burroughs le décrit comme une espèce de conscience à travers laquelle tout est filtré. J'avais besoin de lui donner un corps, une profession. Au moment où je me suis mis à écrire le scénario, j'avais déjà résolu tous ces problèmes. Après cinq ans de réflexion, il m'a été facile de rédiger le script du film. Le scénario du **Festin Nu** a, sous doute, été le scénario le plus facile à écrire pour moi. J'étais inquiet avant de m'y atteler mais, dès que je m'y suis mis, tout est venu naturellement. J'ai toujours peur d'adapter un livre car, selon moi, la littérature est inadaptable à l'écran. En écrivant **Dead Zone** d'après Stephen King, je me suis aperçu qu'il est illusoire de penser qu'il est possible d'inclure la totalité d'un roman dans un scénario de cinéma. Cinéma et littérature sont deux moyens de communication si différents. En tournant un film, vous ne faîtes que rappeler aux lecteurs le livre qu'ils connaissent. Concernant **Le Festin Nu**, je n'étais pas très inquiet car je me sentais libre d'écrire quelque chose de personnel.

Quel est le territoire commun entre votre univers et celui de William Burroughs ?

Il est facile pour moi de définir l'univers de William Burroughs, mais je ne peux agir de même concernant le mien. Je suis en plein dedans. C'est à vous, journalistes, de me le dire. Je ne vois pas toujours tous les aspects, toutes les implications de mon travail. Je ne m'analyse pas, je me contente d'inventer, d'imaginer.



La structure du film rappelle celle du livre par certains côtés, la structure "puzzle" par exemple...

La vie aussi est une espèce de puzzle. Si j'ai ainsi construit **Le Festin Nu**, c'est sans doute parce que je n'ai aucune réponse aux interrogations essentielles de l'existence. Dans mes films, je ne peux pas vous guider dans la façon de mener votre vie. La vie est donc un puzzle pour moi aussi. Dans le film, je montre les pièces éparpillées du puzzle, mais jamais le puzzle en entier. Burroughs fait pareil dans le livre.



Du livre au film, certains détails changent. Le nom des drogues par exemple, plus exotiques chez vous, moins liées à des substances précises.

La Viande Noire, le Sperme de Mugwump sont dans le roman. La "Bug Powder" est, par contre, de mon invention. William Burroughs utilise énormément de drogues fictives, de science-fiction, dans ses écrits. Lorsqu'il a rédigé "Le Festin Nu", l'héroïne semblait être une substance en provenance d'une autre planète. Personne ne la connaissait. Dans les années 50, l'information sur les drogues existait à peine, les enfants ne prenaient pas encore de cocaïne. Aujourd'hui, les drogues sont banalisées, communes, et je ne voulais pas que le public s'y réfère. Je ne tenais pas à ce qu'on face le rapprochement avec les problèmes de notre société moderne liés à la drogue. C'est pourquoi le film se déroule en 1953, que les drogues sont fictives. **Le Festin Nu** devait éviter la parenté avec la question de la drogue en 1992 pour situer le problème sur un plan général.

Drogues, souffrance, déchéance et mort sont au menu du *Festin Nu*. Et pourtant, on n'arrête pas de rire !

Je suis heureux que vous ayez ri au **Festin Nu**. Lors de la première projection destinée aux journalistes, j'ai demandé à l'attaché de presse si les gens avaient ri. Il m'a répondu "oh que non !". J'ai pensé "Ah, voilà les problèmes qui rappliquent". Si vous comprenez vraiment le film, vous ne pouvez que le considérer comme drôle. Le livre aussi utilise l'humour, mais de manière très différente. L'humour du roman, très marginal dans les années 50, s'est popularisé grâce à des émissions télé comme le ***Saturday Night Live***. Burroughs pastiche la série noire, le western, la science-fiction... Il a été en avance sur tout ce que la culture nord-américaine allait devenir. Il reste encore beaucoup de son humour dans le film, mêlé au mien qui est plus sec, plus ironique.

William Burroughs a-t-il vu *Le Festin Nu* ?

Oui et il aime ! Il ne s'est jamais inquiété de ce que son roman allait devenir entre mes mains. Confiant dans mes possibilités, il s'est montré très généreux, encourageant, bon conseiller. Il ne s'est jamais offusqué du fait que mon adaptation serait une combinaison de sa personnalité et de la mienne. Au contraire, il en est très heureux.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)



L'HALLUCINÉ

peter weller

Super-héros impassible dans *Buckaroo Banzai*, homme de fer dans les *RoboCop*, Rambo de la dératisation dans *Terreur à Domicile*, Peter Weller rêve depuis vingt ans d'incarner l'écrivain allumé du chef-d'œuvre de William Burroughs. Une lettre de motivation, un timbre poste... Il n'en fallait pas plus pour que le rêve devienne réalité.

"Peter Weller possède à l'écran une présence authentiquement "burroughsienne". Il a la même silhouette longiligne, un regard hanté, des yeux perçants". David Cronenberg ne pense pourtant pas au comédien popularisé par **RoboCop** dès l'écriture du **Festin Nu**. Par contre, Peter Weller, inconditionnel du livre de William Burroughs, prend l'initiative de contacter le cinéaste. *"Depuis l'université, en 1968, je ne cesse de lire le roman. Au début, j'ai pensé qu'il serait impossible de l'adapter au cinéma. J'ai entendu parler du projet de David Cronenberg pour la première fois sur le tournage de* ***RoboCop 2****. C'est Mark Irwin, le directeur de la photographie de* ***La Mouche*** *et* ***Faux Semblants*** *qui m'a mis au courant. J'ai envoyé aussitôt une lettre à Cronenberg. Je voulais qu'il me réserve le rôle principal. Huit mois plus tard, il m'a répondu. Nous nous sommes rencontrés, j'ai lu le scénario, qui m'a enthousiasmé, et mon rêve est devenu réalité".* Culottée, la démarche de Peter Weller, mais la rencontre avec le personnage de William Lee exigeait cette attitude comparable à celle de Jodie Foster contactant, via le courrier, Jonathan Demme pour **Le Silence des Agneaux**. *"En fait, malgré les difficultés, David Cronenberg a changé peu de choses au livre. Il s'est contenté d'atténuer les passages concernant l'homosexualité de William Lee pour recentrer l'action sur ses remords suite au décès de sa femme. William Lee est la conscience même du livre, bien qu'il n'y soit pas toujours présent. Il en est de même dans le film, mais sa présence physique y est bien plus importante. Le travail de David Cronenberg ne se limite pas uniquement au livre. Dans le film, il intègre également des détails appartenant à d'autres récits de William Burroughs, "Exterminator !" et "Queer".*

"A plusieurs reprises, j'ai longuement discuté avec William Burroughs. C'est un homme drôle, cynique, un peu acerbe, ironique. Après nous être croisés, par hasard, lors d'une exposition dans une galerie d'art en Californie, nous avons passé deux soirées à parler. Par la suite, nous avons continué à correspondre par courrier. Contrairement à ce que vous pouvez penser, ***Le Festin Nu*** *n'est nullement le récit autobiographique de la vie de William Burroughs, même si beaucoup d'éléments s'en inspirent. Par exemple, William Burroughs est devenu écrivain après avoir tué sa femme. Tout le processus de création artistique, littéraire, naît du ressentiment, de la tristesse. Ce meurtre est l'acte le plus important de sa vie, le plus déterminant. C'est pourquoi David Cronenberg choisit de baser tout* ***Le Festin Nu*** *sur cet événement. Par contre, dans le livre, cette mort tient une place moins importante".* En effet, la disparition tragique de Joan Lee permet au réalisateur de trouver l'armature même sur laquelle tient en équilibre toute son histoire. Histoire de drogue et d'homosexualité ? Peter Weller refuse de créditer ces apparences. *"****Le Festin Nu*** *nous parle avant tout de création. Il met en scène William Lee, un homme qui fait le tour de lui-même en tapis volant, qui emprunte une descente vertigineuse vers son âme en roller-coaster. Ce périple le transforme en écrivain".* La gestation du livre "Le Festin Nu" s'effectue dans la douleur, convulsivement. William Lee marche en permanence sur le fil du rasoir, se met en situation de danger. *"Généralement, un auteur se détraque lorsqu'il entreprend d'écrire. La motivation la plus importante vient souvent du mal de vivre. Pour créer, souffrir n'est pas forcément une règle, une obligation".* Pourtant, à l'instar de Beaudelaire, Rimbaud et autres grands écrivains hallucinés par l'alcool, la drogue, William Lee ne peut fonctionner que dans l'épreuve, la déchéance. Après le ruisseau, le nirvana de l'inspiration !

En abordant **Le Festin Nu**, Peter Weller se heurte à une histoire qui ne correspond vraiment pas aux normes d'un scénario classique. Il tombe sur un puzzle, sur un assemblage de scènes dont le fil conducteur n'est pas lisible au premier coup d'œil. *"Personnellement, je n'ai pas eu l'impression d'incarner un personnage de puzzle. Le puzzle, c'est le film. Seule la trajectoire du personnage m'intéressait, sa manière de se comporter par rapport aux événements. J'ai joué chaque séquence pour elle-même. David Cronenberg s'est ensuite chargé de remettre tout ça dans un ordre logique".* Tout habitué qu'il est aux effets spéciaux, le comédien doit ici relever un nouveau défi, parler avec une machine à écrire se métamorphosant en scarabée. *"C'était vraiment facile. La machine, l'insecte, c'est en fait William Lee. Nous nous parlons intérieurement sans cesse. David Cronenberg visualise simplement un monologue, William Lee discutant avec sa conscience. Comme j'ai beaucoup travaillé sur des films à effets spéciaux,*



William Lee (Peter Weller) trait la crête du Mugwumps pour obtenir sa dose de drogue.

cela n'a pas été si complexe. Pour ***Le Festin Nu****, tout se déroulait en direct sur le plateau, à l'opposé des* ***RoboCop*** *où les effets sont souvent rajoutés ensuite en studio. Pendant le tournage, un ami de David Cronenberg prêtait sa voix à la machine. Après coup, en post-production, un autre comédien est venu le remplacer. Les monstres du* ***Festin Nu*** *se comportent très normalement, comme vous et moi. Ils contrôlent les hommes en les dominant. Ils symbolisent le pouvoir, la puissance autoritaire".*

En plus du challenge que pouvaient représenter ces longs dialogues avec des morceaux de caoutchouc incarnant la conscience de William Lee, Peter Weller est contraint de se mouvoir dans un univers artificiel, au milieu d'une casba de carton-pâte. "*A l'origine, nous devions tourner à Tanger. Puis la Guerre du Golfe a modifié les plans de la production et de David Cronenberg. Ils ont alors décidé de reconstruire le décor bien réel de la ville tunisienne en studio à Toronto. L'Espagne a aussi été envisagée comme solution de remplacement. Moi-même et les autres comédiens souhaitions vraiment voyager, aller au soleil. Mais, en définitive, David Cronenberg a fait le bon choix. En construisant une réplique de Tanger à l'autre bout du monde, il a donné au film une dimension plus fantastique. De plus, ce côté fabriqué correspond bien à l'état d'esprit de William Lee, à l'image qu'il se fait du monde. Dès lors, le décor de Tanger est devenu plus claustrophobique, un endroit vraiment étrange*". Dénominatif de ce lieu : Interzone, une contrée cosmopolite imaginée par William Burroughs. "*En fait, l'Interzone est la combinaison de International Zone, la ville de Tanger aussi appelée Free Zone car aucun impôt n'y avait cours. William Burroughs y a longtemps vécu, notamment durant l'écriture du "Festin Nu*".

Regard hanté, fiévreux, visage émacié : le "héros" burroughsien par excellence.



William Lee (Peter Weller) et Joan Lee (Judy Davis), sa défunte épouse qui deviendra Joan Frost dans l'Interzone.

Figure hantée errant dans les ruelles étroites de Tanger, harcelé par des monstres cocasses, poursuivi par un dandy français, William Lee semble aujourd'hui indissociable du regard, "*lointain et attentif*" de Peter Weller, de cette silhouette tout droit sortie d'un film noir des années 40. Intellectuelle, la démarche commune du comédien et de David Cronenberg ? "*Non,* ***Le Festin Nu*** *n'a rien d'un film intellectuel ou même cérébral. Je le définirai plutôt comme une oeuvre purement viscérale*" conclut un Peter Weller désireux de "*ne pas jouer éternellement les robots policiers*". Bientôt, il sera de nouveau à l'affiche dans **Fifty Fifty**, "*un film d'action très drôle. J'y incarne un mercenaire. C'est vraiment autre chose que* ***Le Festin Nu***". Coiffé d'un béret rouge, la mitraillette au poing, Peter Weller s'y décrispe les mâchoires entre deux salves de plomb. Une récréation en quelque sorte dans une filmographie qui restera à jamais marquée par le fantômatique et émacié William Lee.

Marc TOULLEC



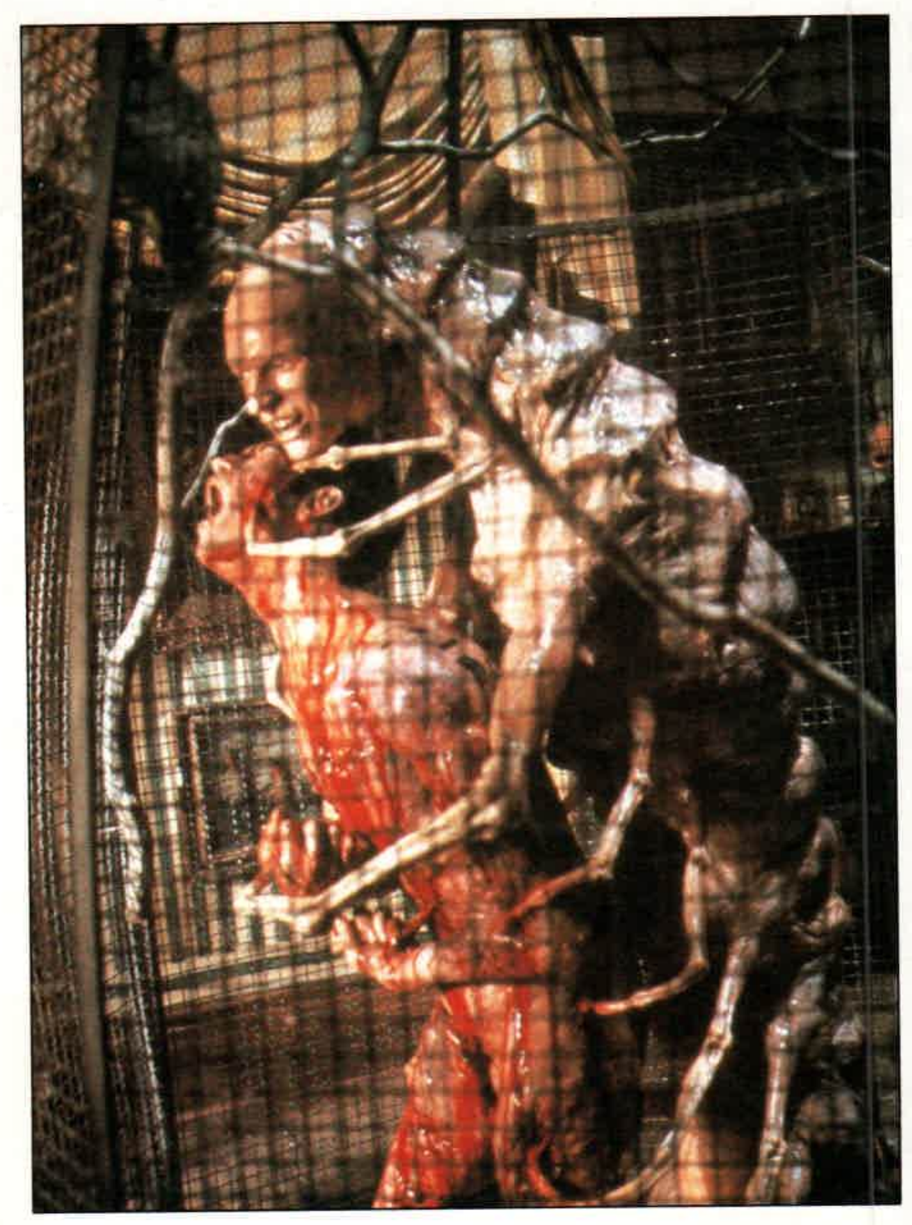
LES MONSTRES SONT HUMAINS

maquillages

Le Festin Nu, film à effets spéciaux ? Oui et non. En faisant appel au staff de Chris Walas pour créer les créatures du film, Cronenberg a dans l'idée d'employer de véritables personnages plutôt que des masses de latex. Pari gagné.

Au tout début de la mise en marche du **Festin Nu**, David Cronenberg s'était promis de ne pas intégrer les effets spéciaux à l'adaptation du livre de William Burroughs. Après une absence totale de monstres et de gore dans **Faux Semblants**, la seule séquence à effets spéciaux ayant été coupée au montage, le cinéaste canadien part pour tourner un film très soft. *"J'ai annoncé à Jeremy Thomas, le producteur, que je ne désirais pas particulièrement faire du Festin Nu un film à effets spéciaux. Il a été surpris de me voir réagir ainsi car sa vision impliquait des trucages. Mais Jeremy m'a simplement dit d'agir à ma guise"* témoigne David Cronenberg. Pourtant, devant la feuille blanche, après relecture du livre de William Burroughs, les effets spéciaux s'imposent d'eux-mêmes. *"Je ne pouvais plus lutter contre leur présence. Ils étaient désormais inévitables. Aujourd'hui, dans de nombreuses scènes, effets spéciaux et comédiens se partagent la vedette. Le latex s'attribue même des pages et des pages de dialogues"*.

Après avoir envisagé le maquilleur de **Total Recall** et de **Legend**, Rob Bottin, David Cronenberg choisit son complice de **La Mouche**, Chris Walas, assisté de Stephen Dupuis et Jim Isaac, les deux ténors de son atelier. Première étape dans l'élaboration des effets spéciaux du **Festin Nu** : des longues discussions entre David Cronenberg, Chris Walas et Stephen Dupuis. A ce moment-là, les trois hommes débroussaillent le terrain, définissent le look général des créatures. Les maquilleurs s'en tirent avec des dizaines de pages de notes. *"D'après ces documents, nous avons dessiné les monstres. Avec nos croquis, nous nous sommes installés dans une chambre d'hôtel à Toronto. Là, David Cronenberg nous a annoncé "j'aime ça" ou "non, changez ceci"* continue Jim Isaac. Avec la bénédiction de Chris Walas occupé à la réalisation de son deuxième film, **The Vagrant**, Jim Isaac prend donc en charge la fabrication des monstres et travaille dès lors en étroite intelligence avec David Cronenberg, dans des conditions quasi idéales. Vu le temps que prend le financement du projet, l'atelier de Chris Walas bénéficie de délais particulièrement souples. *"Sur mes précédents films, je n'ai pas eu le bonheur de pouvoir ainsi tout essayer, tout tester avant le tournage. Les gens des effets spéciaux filmaient d'abord les créatures à l'aide d'une caméra vidéo. Se trouvant à San Rafaël en Californie, ils m'expédiaient les cassettes à Toronto. Le lendemain, je leur téléphonais pour leur dire "ce mouvement des pattes est parfait" ou "cette patte ne bouge pas de manière naturelle". Il m'est même arrivé de leur rendre visite"* rajoute David Cronenberg, satisfait de n'avoir pas à souffrir d'un cruel manque de temps généralement indissociable de la mise en œuvre des effets spéciaux.



Le mutant Yves Cloquet pénètre sauvagement l'éphèbe Kiki dans la cage aux oiseaux. Deux marionnettes grandeur nature sont ici manipulées à distance.

"Les créatures du ***Festin Nu*** *sont réellement des personnages. Elles y tiennent vraiment des rôles importants. La machine à écrire de marque Clark Nova utilisée par William Lee se*

transforme ainsi en scarabée. Nous lui avons collé la bouche en plein milieu de l'abdomen. Avec ce monstre parlant à Peter Weller, lui donnant des conseils, devenant en quelque sorte son partenaire, nous étions tenus de ne pas modifier les mouvements d'un plan sur l'autre. Il fallait une vraie constance dans le battement des ailes, des mandibules. Il fallait que tout bouge naturellement, que les mouvements ne soient pas simplement la reproduction plus ou moins réussie de vrais mouvements". Jim Isaac doit faire face à des difficultés inédites pour un maquilleur : éviter que les effets spéciaux effacent le personnage qu'ils sont censés représenter.

Plus complexe encore que la Clark Nova insectoïde, le Mugwump devait impérativement avoir l'aspect d'un consommateur de bistro tout à fait ordinaire lors de sa première apparition. "*Pour nous aider, nous avions sur le plateau un acteur récitant le texte de la créature avec un micro. Les opérateurs au bout des câbles nécessaires à la manipulation pouvaient donc entendre les dialogues, moduler les mouvements suivant le timbre de voix. Avec des écouteurs sur les oreilles, je disais de plus aux marionnettistes ce qu'il fallait exactement faire. Au bout de cinq ou six essais, généralement, ils y parvenaient. Nous ne voulions surtout pas que David Cronenberg soit contraint, au montage, d'effectuer des coupes, des changements de plans, pour masquer notre manque de coordination*". Opération réussie car, à l'écran, la mise en scène parvient miraculeusement à mettre monstres et comédiens sur un pied d'égalité. "*De surcroit, Peter Weller nous a considérablement facilité la tâche. Il jouait face au Mugwump et à la Clark Nova comme s'ils étaient des interlocuteurs de chair et d'os. Généralement, lorsqu'il s'agit d'effets spéciaux, les plans sont tournés à part. Cela nuit au jeu des comédiens. Sur le plateau du* **Festin Nu**, *le monstre était réellement en face de l'acteur. Et, suivant les mouvements, les attitudes, nous pouvions opérer un changement de marionnette en seulement dix minutes*". Une performance technique et, somme toute, humaine. D'ailleurs, sur le tournage, David Cronenberg et sa clique désignent Mugwump et Clark Nova par des prénoms personnels, au lieu des "bidules" et "trucs" d'usage. "*Si les acteurs ne considèrent pas les effets spéciaux comme des personnages, ces derniers ne sont alors que des morceaux de caoutchouc*" ajoute David Cronenberg. Et le film perdrait aussitôt de sa troublante véracité.





Une transformation spectaculaire à base de prothèses et de latex : la comédienne Monique Mercure dissimule en fait Roy Scheider !

En eux-mêmes, les effets spéciaux du **Festin Nu** ne sont pas révolutionnaires. Bien agencés, bien ordonnés, scrupuleusement mis en scène dans une optique toute particulière, ils sont issus de techniques usuelles. "*La Clark Nova comprend neuf mouvements des pattes. Il en existe deux modèles principaux, tout deux mécaniques, le premier ayant plus de mobilité que le second. En ce qui concerne la bouche dans l'abdomen, nous utilisions la main d'un opérateur qui, de l'intérieur, la manipulait à la manière de moufles. Les autres Clark Nova occupaient des postes bien spécifiques, l'une saute de la table, l'autre court sur le plancher, la troisième se heurte à la porte*" décrit avec précision Jim Isaac. Même simplicité dans les effets spéciaux lorsque Fadela s'ouvre le torse pour laisser apparaître le Docteur Benway (Roy Scheider). "*Roy Scheider était intégralement recouvert de prothèses, de latex. L'habiller ainsi nous prenait environ deux heures. Roy Scheider ne voyait absolument rien. Totalement aveugle, il devait se rendre sur le plateau, dans une position très rigide, sans dire un mot, sous peine de déchirer la combinaison et, du coup, anéantir une demi-journée de travail non stop. Par sécurité, nous avons tourné trois prises de la métamorphose. Mais, dès la première, Roy a été parfait*".



Le mugwump : look extraterrestre, soit, mais comportement humain.

La réussite des effets spéciaux du **Festin Nu** découle également de l'attitude de David Cronenberg dont le calme olympien est une bénédiction pour des techniciens généralement confronté à des réalisateurs coléreux et impatients. "*David Cronenberg est tout le contraire, très patient avec l'équipe. Il ne fait jamais pression. Avant chaque scène, il me demandait mon avis et accordait toujours une grande importance à mon opinion. David sait réellement mettre en valeur les créatures, il sait les filmer, il connaît leurs limites, il écoute attentivement les conseils*". Non, Jim Isaac ne passe pas la pommade à David Cronenberg ; il montre seulement à quel point le réalisateur canadien se met toujours à l'écoute de ses collaborateurs et met à profit tous les talents présents sur le plateau pour aboutir à une œuvre personnelle.

Marc TOULLEC



Dustin Hoffman incarne le Capitaine Crochet.

HOOK OU LA REVANCHE DU CAPITAINE CROCHET

Spielberg livre sa version de *Peter Pan*. Avec un héros quadragénaire et amnésique, des décors dont la laideur n'a d'égale que la surdimension, et une façon d'aborder l'imaginaire qui n'encourage pas la sympathie, *Hook*, dont on n'attendait pas grand chose, réussit quand même à décevoir. Un exploit authentique !

Lorsque Spielberg achève **Empire du Soleil**, son film le plus ambitieux, le plus personnel, le sommet d'une œuvre, il fête ses quarante printemps. Quarante ans, beaucoup vous diront que c'est l'âge intermédiaire d'une vie, la dernière ligne droite avant le grand virage vers la vieillesse. Sans doute difficile à admettre, mais inévitable. Depuis, donc, l'ex-Wonder Boy confesse une attirance de plus en plus marquée pour la vie de famille, confortable, fertile, pantouflarde. 1988, **Indiana Jones et la Dernière Croisade** clôt paresseusement la trilogie la plus mouvementée du cinéma d'aventure. 1990, **Always** révèle un Spielberg tantôt inspiré, déboulant sans crier gare au milieu d'une intrigue parfumée à l'eau de rose, tantôt fatigué, abandonnant les scènes d'effets spéciaux au réalisateur de seconde équipe, Joe Johnston, futur réalisateur de **Chérie, j'Ai Rétréci les Gosses**. On le sait, Spielberg a maintenant tendance à trainer la patte derrière la caméra. Normal, il a tellement donné au cinéma... A la limite, on ne peut que le remercier. Et compatir. L'excusera-t-on pour autant d'avoir commis **Hook**, c'est la question !

LE NAUFRAGE

L'époque veut, allez savoir pourquoi, que l'approche des figures littéraires ou cinématographiques emprunte les chemins les plus tortueux. Le héros ayant du mal à assumer son statut, il faut lui botter violemment le cul pour qu'il se décide enfin à bouger. Il est atteint de flemmingite aigue (le Danny Glover des **Arme Fatale**), il tombe dans des délires séniles (le Baron de Munchausen dans le film de Terry Gilliam), ou il est, lâchons le mot, amnésique. Oui, AMNESIQUE ! Le Peter Banning père de famille rondouillard et avocat d'affaires incarné par Robin Williams découvre sa véritable identité, Peter Pan c'est lui, après cent (100 !) minutes de palabres ininterrompues : *"C'est Peter Pan !"* - *"Tu en es sûr ?"* - *"Mais non, vous voyez bien que c'est pas Peter Pan"* - *"Ah bon ?"* - *"Si, si, c'est lui"* - *"Vous êtes Peter Pan, hein ?"* - *"Non, je m'appelle Banning, Peter Banning"*. Passionnant !

Hook ne remake donc absolument pas le splendide dessin animé de Hamilton Luke. **Hook** ne raconte pas vraiment la nouvelle aventure d'un Peter Pan quadragénaire. **Hook**,



Après le galion, la mer ? Non, la toile blanche du studio !



Les lost boys s'amusent avec la nourriture : les cours de peinture à la maternelle se terminaient de la même façon.



Peter Pan (Robin Williams) et le chef des lost boys, au naturel.

en fait, visite le royaume imaginaire de Neverland par l'intermédiaire d'un homme ordinaire, Peter Banning, à la recherche de ses deux enfants enlevés par un hypothétique Capitaine Crochet, l'homme ordinaire se souvenant in-extremis qu'il est Peter Pan. Voir dans cette histoire des similitudes avec l'état d'esprit actuel de Spielberg serait d'une logique imparable. Et d'un pathétique absolu. Explications. Le but de Peter Banning, pour qui le travail compte plus que la famille, c'est d'extirper ses enfants du crochet du Capitaine. Pour ce faire, il doit, avec l'aide de la fée Clochette et de la bande de lost boys, se souvenir de l'enfant qu'il était. Et Peter Banning de se transformer en Peter Pan au terme d'une introspection temporelle. Le message de Spielberg est clair : réveillez l'enfant qui sommeille en vous, occupez-vous de votre famille, mettez la pédale douce sur le boulot. Un joli message reçu cinq sur cinq par un Peter Banning rayonnant de bonheur entouré de ses enfants, vainqueur du Capitaine Crochet, et sur qui le film se referme (je me permets de vous le dévoiler, c'est acquis dès le début). Mais un message qui risque de désespérer le fan pur et dur de Spielberg. Car Banning/Spielberg, même combat. Spielberg a lui aussi réveillé l'enfant qui était en lui. Résultat, **Hook** est puéril, voire un peu simplet, voire carrément gâteux. Il s'occupe, on l'a vu, apparemment bien de sa famille. Et il a mis, ça c'est sûr, la pédale douce sur le boulot. Sur un plan humain, on est content pour sa famille, à Spielberg. Côté cinéma, par contre, ça tourne au supplice. Car **Hook** ne se contente pas d'emprunter le sentier du gros film à message, impuissant lorsqu'il s'agit de raconter une histoire, et se risque franchement sur le terrain miné du four artistique total. Grave...

ETAT DES LIEUX

Spielberg, fort d'un budget avoisinant les 70 millions de dollars, crie sur tous les toits qu'il a ressuscité un certain art de filmer. Car **Hook** a été entièrement tourné en studios, excepté une courte scène d'extérieurs pour les besoins d'un match de base-ball, sur les plateaux mêmes ayant servi par exemple au **Magicien d'Oz** de Victor Fleming, un classique du genre, malgré des décors de classe de maternelle. Le Neverland de Spielberg renait dans **Hook** sur trois plateaux : le village infesté de bandits en tous genres, le galion du Capitaine Crochet à quai, et le repère des lost boys dans lequel échoue Peter Banning. Tourner en studios pose toujours le même problème : comment, lorsqu'on filme en plan large, faire exploser les limites du plateau ? Ridley Scott se joue des éclairages et agrandit, hors champ, à l'infini, la forêt de **Legend**. Les derniers exemples en date, **Batman**, **Dick Tracy** et **Total Recall**, prolongent avec plus ou moins de réussites leurs décors par des peintures sur verre et autres transparences. Disons que ces procédés relèvent aujourd'hui du B.A. BA cinématographique. Spielberg résoud très simplement le problème dans **Hook**. Il filme le galion du Capitaine Crochet devant une immense toile blanche, lumineuse. Pas de ciel, ni de nuages. Un soupçon de bleu pâle, en bas, suggère une mer plate. A noter, lors d'un plan assez bref, que la toile a dû se casser la gueule et que la mer fait un angle de 45 degrés avec la ligne de flottaison du bateau. On coule ! L'émotion, teintée de fierté, avec laquelle Spielberg investit ses plateaux, n'empêche donc pas **Hook** de ressembler à un spectacle de Robert Hossein en trois actes et trois tableaux. Lorsqu'on change de décor, on s'étonne d'ailleurs de ne pas voir le rideau rouge balayer l'écran de cinéma dans un tonnerre d'applaudissements. **Hook**, le film de Spielberg, tel qu'il est ou presque, pourrait facilement s'adapter au format Broadway, avec figurants costumés, faibles mouvements de foule, poursuite d'un bout à l'autre de la scène, effets spéciaux mécaniques et chansonnette poussée par la fifille à son papa. Avec **Hook**, la reconversion post-cinéma de Spielberg semble assurée.

BLASPHEME

Récapitulons : Spielberg retombe en enfance (ou vieillit mal, c'est pareil) et sa mise ne scène ne suffit plus à gommer les faiblesses d'un script guimauve (remember **E.T.**). **Hook** est donc un film passablement ennuyeux, mal écrit, très peu filmé et interprété avec un minimum de conviction (voir la pauvre Julia Roberts dans le rôle de la Fée Clochette, superposée au film de manière tout à fait superficielle). S'il n'était que "ça", **Hook** conserverait le charme des ratages complets qui foutent les pieds dans le plat jusqu'au mollet. Mais Spielberg, dieu sait ce qu'il lui a pris, tombe tête la première dans le mauvais goût. Le décor du repère des lost boys renvoie autant à **L'Aventure des Ewoks** qu'à *L'Ile aux Enfants* qu'à *Jeux sans Frontière* : du carton-pâte camouflé sous une végétation plastique aux couleurs fluos. Une poésie de bazard se dégage de l'endroit où les gamins font du skate-board (!), s'envoient des poignées de nourriture gouachées à la figure (!!) et entament brièvement une danse hip hop (!!!), pendant que le chef des lost boys, punk à crête rouge, dévale les ponts suspendus sur l'ancêtre de la planche à voile. Soyons honnête, la scène ferait une bonne pub pour une quelconque attraction d'EuroDisney, surtout que les gamins de la bande subissent de façon caricaturale la loi du métissage racial. Peter Pan quittant Neverland, il passe le relais à l'enfant le plus méritant : il est petit, moche, gros, et Noir. La conscience est sauve. Coluche doit se retourner dans sa tombe !

Le "must", si l'on peut dire, reste quand même l'organisation d'un match de base ball à Neverland. Les pirates du Capitaine Crochet jouant au base ball, c'est comme si Jean Marais et Josette Day avaient tapé le carton dans **La Belle et la Bête**, c'est, avec toute l'ouverture d'esprit possible et imaginable, passible de prison. Nourri dès sa tendre enfance aux films de pirates, respectueux du genre, Spielberg s'autorise pourtant la scène, sans l'ombre d'un regard réprobateur.

On pourrait s'étendre encore longtemps sur les dérapages de **Hook**, des sirènes pulpeuses et multicolores sauvant Banning de la noyade à la photo dégoulinante de Dean Cundey (un bon pourtant) en passant par le plan final (vous verrez bien, malheureusement), mais récupérer le sport pour étoffer une histoire au potentiel imaginaire énorme ne laisse pas de douter sur le Spielberg actuel. Car si un génie de la caméra est en train de s'éteindre, c'est peut-être pour mieux céder sa place à un movie-maker à l'intelligence court-circuitée. Hook sort le 1er avril. On a connu meilleur poisson.

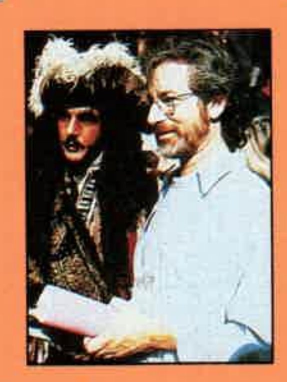
Vincent GUIGNEBERT

USA. 1991. Réal.: Steven Spielberg. Scén.: Jim Hart, Malia Scotch Marmo, Carrie Fisher et Nick Castle d'après la pièce de James Barrie. Dir. Phot.: Dean Cundey. Mus.: John Williams. Prod.: Franck Marshall et Kathleen Kennedy pour Amblin. Int.: Dustin Hoffman, Robin Williams, Julia Roberts, Bob Hoskins, Maggie Smith, Caroline Goodall, Phil Collins... Dur.: 2 h 20. Dist.: Columbia/ Tri-Star. Sortie nationale le 1er avril 1992.

L'abordage des lost boys du galion de Crochet.

Entretien avec

Steven Spielberg



Que l'on aime ou pas son *Hook*, Steven Spielberg demeure l'un des cinéastes les plus importants de son temps, celui qui aura influencé toute une génération de réalisateurs. Aujourd'hui, Spielberg décide, comme Peter Pan, de mettre un frein à sa quarantaine...

Cela faisait très longtemps que des rumeurs concernant un *Peter Pan* par Steven Spielberg circulaient...

A l'origine, voici 16 ans maintenant, je voulais tourner un remake du dessin animé de Walt Disney, mais en plus respectueux de la pièce de James Barrie. Pourquoi ? Parce qu'il s'agit de l'histoire d'un enfant qui ne veut pas grandir. On est tous ainsi, mais, en même temps, on ne peut pas ne pas grandir. Et il y a tant d'adultes qui sont demeurés des gosses. J'ai abordé ce thème dans la plupart de mes films, trouver l'enfant à l'intérieur de l'adulte. **E.T.** était déjà une illustration de ce sujet, et on peut le considérer comme mon premier **Peter Pan**.

Il doit y avoir vraiment beaucoup de Peter Pan en vous pour que le projet vous ait passionné pendant si longtemps.

Je crois qu'il y a surtout beaucoup de Peter Banning en moi. Beaucoup d'amis de mon père, et mon père lui-même, ressemblaient à Peter Banning. Ils se sentaient obligés de travailler tout le temps, y compris le week-end, pour subvenir aux besoins de leur famille. Jamais ou presque ils n'intervenaient dans la vie de leurs enfants. Après la Seconde Guerre Mondiale, il existait aux Etats-Unis une espèce d'éthique du travail. Mon père fait partie de cette génération qui considérait comme obligatoires des dizaines d'heures supplémentaires tous les mois. Les femmes s'occupaient de la maison et les hommes mettaient de la nourriture dans les assiettes. Aujourd'hui, femmes et hommes travaillent. Les mentalités ont changé. J'ai donc pu imaginer Peter Banning en me souvenant de mon propre père. Toutefois, je ne ressemble pas tant à Peter Banning, bien que je rentre souvent très tard à la maison, que je passe trop de temps dans la salle de montage. Mais Peter Banning n'est pas qu'un homme qui travaille trop. C'est un type qui a oublié comment s'amuser, qui a perdu toute son imagination. Toute l'histoire de **Hook** s'articule autour de la perte d'un imaginaire très fort à 12/13 ans. Du coup, il est transformé en type très quelconque, ne pouvant se rappeler de la date d'anniversaire de ses enfants, de sa femme.

Cependant, Peter Banning, "le type ordinaire", devient Peter Pan, "le héros"...



Le parchemin par qui l'aventure arrive. Hook y somme Peter Banning de partir pour Neverland délivrer ses enfants.



Au départ, Peter Banning est un lâche qui n'a pas le courage de prendre la main de ses enfants. Le final le décrit comme un héros pouvant voler, se battre, diriger un équipage. Cet homme retrouve l'essence même de l'enfance ; il apprend à s'engager pour retrouver le plaisir de l'aventure. Pour étoffer le scénario, le rendre un peu plus complexe, Peter Banning devenu Peter Pan enrichit son côté enfant par son expérience d'adulte. Il devient en quelque sorte un adulte responsable, capable de commander les autres gosses dans les limites du raisonnable.

Peter Pan est bien sûr le héros de *Hook*, mais c'est le Capitaine Crochet qui intéresse surtout le public...

Le Capitaine Crochet, impérial, et son fidèle Lieutenant (Bob Hoskins).

Le capitaine Crochet rend le Mal presque séduisant. Il mène contre Peter Pan une guerre ultime. Il promet à ses hommes que cette bataille sera la dernière. Sa haine de Peter Pan survit au temps et à la légende. On sait qu'il a perdu sa main en combattant Peter Pan, et il crie vengeance. Mais le Capitaine Crochet ne veut pas vraiment la mort de Peter. Après l'avoir attiré à Neverland en kidnappant ses gosses, il refuse de le tuer. Pour lui, Peter Banning n'est qu'un lâche qui ne parvient pas à sauver ses enfants par peur du vide. Crochet ne tient pas non plus à être perçu comme un méchant. Durant tout le film, il ne fait que montrer aux enfants ce que sont réellement leurs parents. Il symbolise la mauvaise conscience de Peter Banning.
D'une certaine manière, d'une manière étrange d'ailleurs, Crochet et moi formons un vieux couple. Par l'intermédiaire du récit, nous nous disputons pour créer quelque chose, pour détruire Peter Pan en l'occurrence. On dit souvent que derrière chaque homme célèbre, il y a une grande femme. De même, derrière chaque plan machiavélique de Crochet, il existe un comploteur, le véritable instigateur, moi. Je compare cette liaison aux rapports du couple Albert Finney/Tom Courtney dans **L'Habilleur**. On s'est demandé si Crochet avait un père. En définitive, il en possède "un". Moi.
Je désire Dustin Hoffman dans le rôle de Crochet depuis 1985. Nous sommes devenus très proches lorsque je travaillais encore à la mise en scène de **Rain Man**. J'ai ensuite passé la main à Barry Levinson mais j'ai promis à Dustin que mon prochain film, après **Always**, serait fait avec lui.

Les rapports entre Peter Pan et la Fée Clochette sont, de même, assez complexes, presque adultes...

Clochette est amoureuse de Peter Pan, jalouse de toutes les femmes qui l'approchent, des sirènes, de sa propre épouse bien sûr. Clochette aime Peter Pan d'un amour impossible, triste. Elle est minuscule, il est de taille normale. Paradoxalement, elle veut aider Peter à retrouver son passé. Elle le désire de façon égoïste. Elle tient à s'amuser avec lui à tout jamais dans Neverland, elle veut qu'il demeure un enfant. Le personnage de la Fée Clochette a toujours été égoïste, mais peut-être moins dans mon film que dans le dessin animé de Walt Disney.

En réalisant Hook, vous vous êtes rapproché le plus de quoi ? Du dessin animé, de la comédie musicale, du roman original de James Barrie ?

Bien que je suive le film depuis 1985, j'ai longtemps hésité à le faire. On n'arrêtait pas de me dire qu'il y avait du **Peter Pan** dans **Rencontres du Troisième Type**, **E.T.**, **Empire du Soleil**. Et puis, j'ai arrêté d'intellectualiser tout ça. En intellectualisant trop, on tue le feeling.
Je me suis davantage servi du roman que de la pièce de théâtre qui a beaucoup inspiré le dessin animé et la comédie musicale. Pendant toute ma période **Hook**, le livre de James Barrie a été ma bible. Il fait vraiment appel à la psychologie des personnages. On y décèle même une certaine noirceur. Les meilleures répliques de **Hook** viennent du roman de James Barrie. Son esprit est très présent dans le film. **Hook** n'est pas un film musical, mais une aventure fantastique. Vous y trouverez deux ou trois morceaux musicaux, justifiés par ailleurs. Dans **Hook**, les comédiens ne s'arrêtent pas de jouer pour chanter et, ensuite, revenir aux dialogues classiques.

Travailler dans les décors de Neverland devait vous donner le sentiment de retourner en enfance, non ?

C'est un peu ça, mais le tournage de **Hook** implique quand même davantage de travail que de plaisir. J'avais sous la main 32 "lost boys" formidables, mais ceux-ci ont leur façon de voir les choses et de les faire. Ils ont leurs propres horaires ; c'est à peine s'ils ont tenu compte des miens. L'un d'entre eux m'a dit : "Je suis naze. Fais dire ces répliques par quelqu'un d'autre". Je lui ai répondu : "Tommy, tu es un professionnel, tu dois le faire". Il m'a alors envoyé : "Non, je ne suis qu'un gosse". Que répondre ? A vrai dire, Neverland est un endroit formidable où les enfants voudraient rester pour toujours, parce qu'ils ne sont pas contraints de se laver tous les jours. Et qu'ils n'ont pas leurs parents sur le dos toute la journée !

Propos recueillis par **Neal BRUDER**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)



La Fée Clochette (Julia Roberts), réfugiée dans une maison de poupées.

Entretien avec

Dustin Hoffman



Dustin Hoffman aime se déguiser. En femme dans *Tootsie*, en malfrat zozotant dans *Dick Tracy*, en gangster psychotique dans *Billy Bathgate*, en vieux pirate dans *Hook*. Lauréat de l'Oscar pour *Rain Man*, Dustin Hoffman plaide ici la cause perdue du vieux briscard des mers.

Quelle est exactement la situation du Capitaine Crochet à la fin de l'histoire que l'on connaissait déjà, celle du dessin animé ?

Le Capitaine Crochet ne s'est pas encore remis de sa défaite. Je ne peux pas l'en blâmer car, en l'interprétant, je deviens en quelque sorte son avocat. Dans cette précédente aventure, il a laissé sa main. Mais ce n'est pas la première fois que Crochet projette d'enlever les enfants de Peter Banning. Comme celui-ci n'arrête pas d'annuler ses voyages à Londres à cause de son travail, il ne peut mettre son plan à exécution. Ce n'est pas si dur de comprendre les motivations de Crochet. Il doit livrer bataille contre Peter Pan avant d'être atteint par la limite d'âge. Je ne tiens pas à orienter **Hook** vers la politique mais ce retour du vieux pirate est, en quelque sorte, son Vietnam, sa revanche. Il est vital pour Crochet de gagner une guerre.

Qu'est-ce qui va donc clocher dans le plan pourtant bien préparé de Crochet ?

Crochet a quelque chose de formidable. Il pourrait tuer Peter Banning, comme ça, d'un coup d'épée, sur le bateau. Il est parti pour le faire lorsque Clochette lui demande trois jours de sursis. Crochet agit toujours dans les formes. Vicieux et fatal pour tous ceux qui entravent sa marche, il peut aussi se montrer généreux. Ainsi, la première fois qu'il voit Peter Banning, il ne veut pas le tuer car, en lui, il n'y a personne à combattre. Peter Banning n'est pas le symbole de l'innocence escompté, ce n'est plus l'enfant qui lui a coupé la main. Désormais, Peter Pan est un avocat de Wall Street, un homme qui détruit son environnement familial, qui délaisse les siens, qui ne vibre d'aucune flamme intérieure. Bref, Peter Banning s'est vendu au dieu dollar. Il est logique que Crochet refuse un combat par trop inégal. Crochet ne tue pas pour tuer. A ce niveau, il possède une certaine dignité. Doté d'une autre mentalité, il aurait pu massacrer Peter Banning et ses enfants.
Je n'ai jamais vu dans le Capitaine Crochet le méchant ultime. D'ailleurs, je ne porte jamais de jugement sur les personnages que j'incarne. Mon travail consiste à défendre ce vieux boucanier. Je me dois d'être à l'intérieur de lui, ne pas aligner mes propres sentiments sur les avis que portent les gens à son sujet. Je n'ai jamais rencontré de personnes qui se considèrent comme des malfaisants, des idiots et, pourtant, je connais des malfaisants, des idiots. Pas une seule fois, le Capitaine Crochet ne dit : "Je suis votre président". Il annonce simplement la couleur : "Je suis un pirate". Il ne désire pas tuer Peter Banning ; il veut seulement éliminer Peter Pan.

Le Capitaine Crochet n'en est pas moins une sacrée fripouille. Avec son épée, il embroche même un adolescent !

En fait, le héros du film est Robin Williams. Il s'agit là de son voyage, de son périple. Sa métamorphose, ou celle de Peter Banning, émeut. Quant à Crochet, selon James Barrie, c'est un homme cultivé, sachant parler. Du temps de sa jeunesse, il a fréquenté une des plus prestigieuses universités anglaises, Eaton. En étudiant le personnage, je me suis posé cette question : "Comment un type aussi distingué a-t-il bien pu finir pirate ?". Et si, en partant en croisière sur un Queen Mary quelconque, ce gosse de riches avait été enlevé par les corsaires ? Malin, il serait alors devenu leur comptable... J'ai donc inventé un passé au pirate.
Sur le plateau de **Marathon Man**, Laurence Oliver m'a confié que le meilleur moyen de jouer Shakespeare aujourd'hui équivaut à le mettre en accord avec notre société, sans le dénaturer bien sûr, en le rendant plus accessible aux spectateurs contemporains. J'ai procédé ainsi pour **Hook**. Le Capitaine Crochet se comporte également comme un politicien, à la manière des grands acteurs toujours sou-

cieux de leur image. Mais pour lui, les médias, ce sont les hommes de son équipage. Je devais voir mon personnage d'un point de vue actuel. En l'abordant comme une relique, en tant que comédien, je me serai ennuyé. Toutefois, je ne suis pas l'unique personne de **Hook** concernée par Crochet. En travaillant sur les costumes, les maquillages, le scénario, la mise en scène, tous lui ont apporté quelque chose en se basant sur des conceptions différentes. Convergeant dans le même sens, ces détails ont construit le personnage. Sur le tournage de **Batman**, Jack Nicholson répondait à Michael Keaton qui lui faisait part de son inquiétude d'incarner un tel mythe: *"Contente-toi de jouer le costume"*. J'ai aussi réagi dans ce sens.

Si Crochet demeure le même d'un bout à l'autre du film, Peter Banning se métamorphose. Selon vous, ce changement est-il réellement bénéfique à un homme de 40 ans ?

Peter Banning redevient Peter Pan. Il a perdu quelques kilos. Métaphoriquement, il a appris à voler, à se débarrasser du fardeau du temps qui passe. En effet, les gosses ne pensent jamais à l'écoulement du temps. Voler est synonyme de liberté. Et quelle est la plus grande liberté ? Ne plus songer à la mort, que toutes les cellules de votre cerveau soient délivrées de cette pensée. Nous recherchons tous l'oubli de la mort. Certains se droguent pour parvenir à cet état d'esprit. Voler, c'est donc la liberté, une mise en images de l'infini, de l'immortalité. Innocents, les enfants ne connaissent pas le sens du mot "mort". Et il arrive une période de votre vie où vous prenez conscience de votre mortalité. A Neverland, le pays imaginaire de **Hook**, vous ne grandissez pas ; vous ne pouvez donc pas mourir. Actuellement, ma petite fille n'arrête pas de parler de mort car une de ses copines est atteinte d'un cancer. Cette expérience lui montre qu'un jour, elle aussi, va disparaître.

Le symbolisme, les métaphores, tiennent donc une place capitale dans Hook...

Clochette promet de remettre Peter Banning en forme dans les trois jours. En fait, la question fondamentale est : "Qu'est-il arrivé à ce type ?", et à une plus grande échelle, "Qu'est-il advenu de notre côté enfant ?". Telle est la vraie question du film, du livre, de la pièce de théâtre. En tournant **Tootsie**, j'ai appris que femmes et hommes menaient des vies radicalement différentes. **Hook** m'a enseigné que les enfants ne vivaient pas sur la même planète que les adultes. En grandissant, nous avons sauté d'un monde à l'autre. Mais, dans l'existence, les événements sont parfois si forts que nous perdons contact avec l'enfance. Nous sommes tous des Peter Banning. Lorsqu'on est père, on se doit de se connecter avec le gamin, de rentrer dans son monde. C'est ce que fait le Capitaine Crochet ; il conserve presque la flamme de ses jeunes années. Il comprend les gosses délaissés de Peter Banning, il vit de l'intérieur leur douleur. Il devient du même coup très dangereux pour eux.



Le Capitaine Crochet et son fils adoptif, Peter Banning Jr.

Comment s'est déroulée votre rencontre avec Steven Spielberg. Vos personnalités semblent si différentes...

Pour apprendre à se connaître, pour définir le personnage, le film, nous avons marché sur la plage des semaines durant. Je ne connaissais ni le livre, ni la pièce, ni le dessin animé avant tout ça. J'ai donc rattrapé mon retard. Steven Spielberg et moi nous sommes rencontrés pour la première fois sur un documentaire consacré à la peinture ; il réalisait et je faisais le commentaire en voix off. J'étais vraiment curieux de le connaître. J'ai été surpris de constater à quel point Steven accordait de l'importance au travail de groupe. **Hook** a été une expérience émotionnelle. Toute l'équipe s'est impliquée à un point maximal dans le film, même ceux qui se sont fait engueuler au départ. Je n'avais jamais recontré quelqu'un comme Steven Spielberg. Il ne fait pas ce qu'il pense que les enfants aimeraient voir. Il fait ce que ferait un enfant s'il était metteur en scène.



Crochet menacé par Peter Pan : le Pavillon Noir presque en berne...

Propos recueillis par **Neil BRUDER**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)

Peter Pan, portant toujours les lunettes de Peter Banning, s'initie au maniement de l'épée.

Entretien avec

Robin Williams



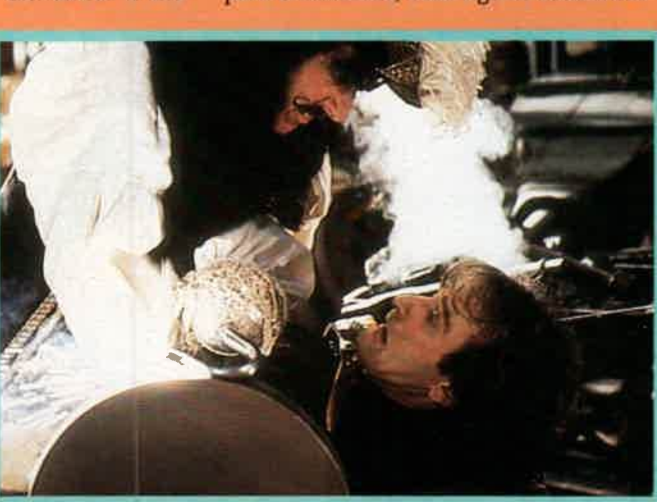
Mangeur d'épinards dans *Popeye*, animateur radio de choc dans *Good Morning Vietnam*, pédagogue visionnaire dans *Le Cercle des Poètes Disparus*, clodo mystique dans *Fisher King*... Robin Williams adopte tous les visages, s'adapte à tous les rôles. Dans *Hook*, à la fois Peter Banning, l'adulte, et Peter Pan, l'éternel enfant, il relève un nouveau défi.

Comment avez-vous réagi lorsque Steven Spielberg vous a proposé le rôle de Peter Pan ?

Steven Spielberg m'a envoyé le scénario il y a deux ans maintenant. Mais ce n'était pas vraiment une offre, c'était plutôt du genre "qu'en penses-tu ? On va peut-être le faire". L'idée m'intéressait mais le concept demandait à être encore travaillé. Le milieu de l'histoire comprenait des faiblesses, des baisses de rythme. J'ai proposé à Steven Spielberg de rectifier ces erreurs. Il était d'accord et m'a dit de garder le rôle à l'esprit. Un an après, il est revenu pour m'annoncer que le Capitaine Crochet serait joué par Dustin Hoffman. J'ai alors eu peur que le personnage de Peter Pan ne fasse pas le poids. Mais vu la façon dont le scénariste le décrivait, l'aspect adulte de Peter Pan m'a tenu en éveil. Bob Hoskins m'a convaincu. Il m'a montré que j'avais là l'opportunité d'incarner un Peter Pan humain pour la première fois, de lui donner une véritable sensibilité. J'ai donné mon accord à Steven Spielberg. Après quoi, l'entreprise a pris son envol.

Comment définiriez-vous Peter Banning ? Il est assez antipathique au début du film...

C'est un avocat spécialisé dans la haute finance. Diplômé d'une grande école, il ne croit en rien. C'est le yuppie ultime. Peter Banning se tourne essentiellement vers le succès, il se montre très adroit dans ses relations professionnelles. Toute son imagination se met au service du business. Toutes les aptitudes du vrai Peter Pan sont détournées vers un but financier. Peter Banning, c'est donc un peu le cadre perdu. Son passé représente un véritable trou noir pour lui. Quand il découvre sa véritable identité, Peter Pan, c'est comme si on vous apprenait que vous êtes Gandhi !
En fait, Peter Banning emprunte le chemin inverse du héros classique, qui mène généralement de l'enfance à l'âge adulte. Banning doit redevenir un enfant pour savoir qui il est vraiment, pour retrouver son innocence première. Il est assez fascinant de travailler sur ce retour en arrière, sur cette innocence que certains d'entre nous renferment encore en eux, s'il reste, bien sûr, encore des gens dans ce cas. Aujourd'hui, quand on vous parle d'innocence, vous rigolez doucement.



Le vieux pirate aura-t-il la peau de Peter Pan ?

Peter Pan en est l'incarnation même, l'incarnation de l'égoïsme aussi. Il recherche en effet l'aventure à tout prix.

Steven Spielberg affirme que Peter Banning devient finalement un enfant, mais un enfant responsable, un homme-enfant en quelque sorte...

Peter Banning doit retrouver la capacité de s'amuser, mais aussi de se sentir concerné par les autres. Il lui faut être capable de jouer avec les gosses de Neverland tout en étant leur père. Peter Banning doit retrouver l'innocence de Peter Pan, mais pas redevenir totalement Peter Pan. Il doit en fait devenir une sorte de Peter PAN-NING, une combinaison de ce qu'il a été et de ce qu'il est. Il sait qui il est, il connaît le sens de sa vie maintenant ; il peut avoir à la fois l'innocence et le sens des responsabilités. Et il se rend compte que cela peut être merveilleux. Personnellement, je ne tiens pas toujours à être responsable. Je veux pouvoir dire "prrrtttt" lorsque j'en ai envie. Vous vous imaginez en plein interview avec un homme politique lançant un "oouuiiiinnn" bien sonore ? Ce genre de truc, j'arrive à le faire plus facilement maintenant, devant la caméra. Avant, comme les Indiens d'Amazonie, je pensais que l'objectif de la caméra nous volait notre âme. Aujourd'hui, j'oublie la caméra en pensant au public.

Vous avez des enfants ?

Oui. C'était vraiment difficile de rentrer chez moi le soir, après une journée de travail en compagnie d'une trentaine de gamins. J'ai connu ça auparavant sur le tournage du **Monde Selon Garp**. Dans le film, j'avais une famille et dans la vie une autre ! Cela semait une certaine confusion. Après douze heures sur le plateau de **Hook**, il ne m'était pas évident de rentrer pour retrouver mes gamins. Il ne faut pas mélanger les deux.

Peter Pan vous a-t-il appris quelque chose dans votre manière d'aborder les enfants, de leur parler ?

Oui, le sens du jeu. Il s'agit là du bien le plus précieux qu'un père puisse partager



Robin Williams est Peter Pan/ Banning, l'adulte en quête d'une innocence perdue.

avec ses enfants. Quand je parle de jeu, je n'évoque pas tous ses trucs électroniques, informatiques, je veux dire se rouler par terre, courir, se chercher à travers toute la maison. Vous n'êtes évidemment plus un gosse mais vous le redevenez en jouant avec eux, en vous bidonnant en toute liberté. Il existe là une relation presque physique avec les enfants. Etant gosse, je n'ai pas connu ça ; mon père était toujours loin. Il était un vrai Peter Banning ; il vendait des voitures et essayait d'assurer une existence à sa famille. Mon père n'avait pas la chance d'être avec nous comme il le désirait. Il devait en souffrir. Il bossait comme un dingue, toujours sur les routes. Lorsqu'il rentrait, je savais qu'il aurait aimé s'éclater avec ses gosses, mais il était vraiment trop claqué pour le faire.

Avant de tourner *Hook*, vous n'aviez pas tendance à agir comme Peter Banning vis-à-vis de vos enfants ?

On s'en aperçoit toujours après, mais l'attitude qu'on adopte face à ses enfants relève d'un processus démoniaque ; on reproduit en fait les gestes de son propre père. Récemment, j'ai réalisé que j'étais en train de devenir Papa. Vos parents revivent en vous ; ils sont en quelque sorte présents dans vos souvenirs et vous vous sentez contraints de les imiter. **Hook** traite de ces thèmes : retrouver un lien avec ses enfants, laisser parler le gosse que vous pouvez encore dissimuler. Etre présent avec ses enfants sans acheter leur affection avec des jouets, prendre ce qu'ils ont à donner. Voilà pourquoi j'ai accepté d'interpréter Peter Pan dans **Hook**.

Robin Williams et Dustin Hoffman sous la même bannière, cela a dû donner lieu à quelque chose d'unique, à une alchimie toute particulière sur le plateau.

Il était important que je travaille en étroite collaboration avec Dustin Hoffman. Il s'agissait là de l'unique moyen de porter les rapports entre Peter Pan et le Capitaine Crochet à un haut niveau. Mais le plus important est encore de raconter une histoire. Tout peut être merveilleux dans un film, les effets spéciaux, les décors, mais si l'histoire ne fonctionne pas, rien n'a d'importance. Si vous n'êtes pas liés aux personnages et prêts à les suivre dans ce voyage fantastique, vous avez investi des sommes considérables pour des clopinettes. Pour nous, il était donc primordial que les protagonistes et le scénario fonctionnent. Nous avons dans ce but tenté un grand nombre de trucs, parfois les plus outranciers, pour nous apercevoir que les choses les plus simples sont parfois les meilleures.

Pour la première fois de votre carrière, vous êtes confronté aux effets spéciaux. Vous avez souffert le martyr du novice ?

Voler, c'est génial. Au début, c'est un peu effrayant d'être baladé au bout d'un filin sur les décors, surtout lorsque vous vous retrouvez la tête en bas. Ce qui explique les changements de couleur de mon visage ! Concernant la Fée Clochette, je devais regarder le vide ou des poupées. J'étais aussi obligé de parler très lentement pour que les images soient parfaitement synchronisées à ses mouvements. Mais je n'ai pas vraiment souffert. Pour les combats, nous utilisions de vrais épées mais nous étions couverts de protections et les répétitions étaient là pour prévenir tout incident. Bob Hoskins, dans **Roger Rabbitt**, en a véritablement bavé, pas moi. Il m'a raconté qu'après le tournage, il voyait encore des belettes partout !

Propos recueillis par **Neal BRUDER**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)



Peter Pan et son fils, disciple intérimaire du Capitaine Crochet.



La Famille ADDAMS

Entretien avec Barry Sonnenfeld

Vous aimez les films d'horreur ?

Pas du tout. Ils m'effraient et m'empêchent de dormir la nuit. Je déteste l'horreur et je n'aurais sans doute jamais vu **Sang pour Sang** si je n'y avais pas collaboré. La vue d'une seule goutte de sang m'indispose vraiment.

Avant de tourner *La Famille Addams*, vous étiez un proche collaborateur des frères Coen et ce depuis le tout début de leur carrière...

J'ai rencontré Joel Coen durant une fête il y a très longtemps. On s'est découvert une passion commune pour **L'Ami Américain** de Win Wenders. Quand lui et son frère Ethan ont voulu produire la bande-annonce de **Sang pour Sang** qui allait servir à convaincre les éventuels investisseurs, ils ont naturellement pensé à moi. Ils m'ont donné 100 dollars pour quatre jours de travail. Cet essai fut convaincant puisqu'ils ont réussi à trouver l'argent nécessaire. Un an après, nous tournions l'intégralité de **Sang pour Sang**. Les frères Coen et moi sommes devenus très amis. J'ai également sympathisé avec le comédien Dan Hedaya à qui j'ai demandé de jouer dans **La Famille Addams**. Avant **Sang pour Sang**, je ne connaissais presque rien au cinéma, en tout cas pas plus que Joel et Ethan Coen. Nous avons tout appris ensemble, au jour le jour. Une semaine après le début du tournage de **La Famille Addams**, Ethan et moi nous sommes rencontrés. Il m'a demandé si je m'amusais bien en tant que metteur en scène. Je lui ai répondu que c'était affreux et terriblement difficile. Il m'a rétorqué : "*Ne t'inquiète pas. En tournant, tu vas t'emmerder. Et dès que tu en auras pris conscience, tu commenceras à t'amuser*". Il voulait dire de ne pas prendre tout ça trop au sérieux. Je me souviens bien de mon expérience sur le plateau de **Sang pour Sang**. Ce fut un régal. Je n'avais rien à perdre, je pouvais tenter un tas de choses sans risquer quoi que ce soit. **Arizona Junior** a été bien plus difficile. Je travaillais loin de chez moi et ma famille me manquait.

En tant que directeur de la photo, qui sont vos maîtres à penser ?

Une drôle de famille. Les parents s'amusent à voir leurs enfants s'étriper, la grand-mère prépare une bouillie à base de parasites verdâtres, le père s'entraîne à l'escrime en compagnie d'une main indépendantiste... Et leur maison glousse doucement dans les ténèbres. Un dessin animé ? Non, un film réalisé par Barry Sonnenfeld, ancien directeur de la photo des frères Coen, et nouvellement instigateur de cette joyeuse pochade d'outre-tombe.



Morticia Addams (Anjelica Huston), ou quand le romantisme rencontre le macabre.

Vittorio Storraro, qui figure souvent au générique des films de Francis Coppola, Gordon Willis qui fait les images de tous les Woody Allen, un type nommé Gregg Talas dont le noir et blanc dans les années 40 étaient réellement formidable. Le Français Raoul Coutard se classe aussi parmi les meilleurs selon moi.

Comment vous êtes-vous donc retrouvé sur le plateau de *La Famille Addams* ?

Par hasard. Vu mon passé de chef opérateur, le producteur Steve Rudin a senti que je pourrais faire un bon réalisateur. Il connaissait mes précédents travaux et appréciait vraiment mon univers visuel, proche du look qu'il recherchait pour **La Famille Addams**. J'ai donc attentivement lu le scénario, que j'ai trouvé plutôt moyen. Et j'ai refusé la proposition de Steve à trois reprises. J'ai ainsi appris que plus vous dites "non", plus on vous désire. Comme en amour ! Au bout d'un certain temps, j'ai réalisé que Steve Rubin convoitait à tel point ma participation qu'il fallait que j'accepte. Il m'a ensuite accordé six mois pour que je réécrive l'histoire en compagnie du scénariste, Larry Wilson. Nous devions rendre **La Famille Addams** plus drôle qu'il ne l'était à l'origine.

Comment avez-vous franchi le cap de la composition des images, de la lumière à la mise en scène ?

Devenir réalisateur s'avère toujours difficile quoique vous ayez fait auparavant. D'emblée, j'ai décidé de demeurer le plus éloigné possible de tous les problèmes d'éclairage et de tout ce qui se rapportait à la caméra. La tentation de laisser tomber les comédiens, les autres aspects du tournage, était pourtant grande au départ. J'ai résolu le problème en embauchant l'un des meilleurs directeurs de la photographie des Etats-Unis, Owen Roizman. Toutefois, je suis demeuré très impliqué dans le choix des lentilles, des objectifs. Parfois, le producteur, inquiet, me demandait si les options d'Owen Roizman étaient bonnes. Je répondais en prenant un air absent, car à vrai dire, je n'en savais rien. Mais j'avais confiance. Je ne me suis absolument pas préoccupé du look du film. En devenant metteur en scène, j'ai abandonné mon rôle de chef opérateur. On ne peut pas être au four et au moulin...

Comment expliquez-vous l'incroyable succès de *La Famille Addams* aux Etats-Unis ? Personne ne s'y attendait !

Les raisons sont multiples. D'abord, le film reflète l'image d'une famille modèle. De nombreux critiques affirment que cette petite communauté ne fonctionne pas normalement. En fait, ils se trompent radicalement ;

c'est tout le contraire. Les Addams forment la plus parfaite des familles. Les parents aiment leurs enfants et les enfants aiment leurs parents. J'ai réalisé un film qui annonce explicitement la couleur : "Que c'est bon d'être différent, de laisser les gosses agir à leur guise". Je pense aussi que le public aime les films anti-conformistes, sur les gens sortant des normes tout en demeurant positifs. Et lorsque le film touche à la famille, une sacro-sainte institution aux Etats-Unis, il cartonne. De plus, les enfants aiment voir à l'écran un frère et une sœur essayant de se tuer par les moyens les plus délirants. Cela les délivre un peu.

Peut-on voir *La Famille Addams* comme une parodie de l'American Way of Life ?

Je ne le pense pas. Dans **La Famille Addams**, je montre simplement à quoi j'aimerais qu'une famille typique américaine ressemble. Si les Américains étaient capables d'accepter les gens tels qu'ils sont, les Etats-Unis seraient un pays bien plus agréable. Le seul côté parodique de **La Famille Addams** tient dans le couple Morticia/Gomez, une femme et un mari dont les rapports sont si parfaits qu'ils s'avèrent totalement impossibles. Gomez et Morticia symbolisent le grand amour éternel, sans l'ombre d'un nuage. Ils s'aiment profondément, tendrement et, sexuellement, sont toujours attirés l'un par l'autre, et ceci après des siècles de mariage.

En tant que mari et père, suivez-vous l'exemple de la famille Addams ?

Je l'espère. J'ai la chance d'élever deux enfants magnifiques. Ils me perçoivent un peu comme leur grand frère. Ils racontent toujours à ma femme les bêtises, les trucs stupides que je fais devant eux, y compris ouvrir la bouche avec plein de bouillie à l'intérieur. Cela m'attire, bien sûr, de petits problèmes matrimoniaux.

La maison du film est très particulière. Progressivement, elle devient un membre de la famille à part entière...

C'est voulu. Au départ, le décorateur souhaitait un manoir propret, beau, parfait, flambant neuf. Cela ne correspondait pas du tout à l'atmosphère du film, aux personnages surtout. Durant les deux premières semaines de tournage, je lui ai demandé de démolir du mobilier, de casser des portes, de déchirer des tissus, de rajouter de la poussière et des toiles d'araignée. Je pense que les Addams aiment leur maison ainsi, un peu décrépite. Ils la considèrent comme un être vivant. Après le tournage, nous avons ajouté des effets sonores pour renforcer cette impression. En prêtant bien l'oreille, vous vous apercevrez que la maison se moque presque de l'Oncle Fester lors de sa première nuit dans les lieux. Elle émet des sons humains, elle glousse. Ces bruits sont très discrets mais ils sont bien là.
Les dessins de Charles Addams décrivaient déjà une bâtisse gothique, très peu meublée. J'aime beaucoup ce concept. La maison est vide non pas parce que les gens qui l'habitent sont pauvres, ils sont même très riches, mais parce qu'ils la trouvent ainsi à leur mesure, au diapason de leur propre aspect.

Les deux gamins du film ont l'air sacrément perturbés psychologiquement parlant. Ils n'arrêtent pas de se torturer au sens propre du terme !

Ils symbolisent pourtant toutes les relations entre un frère et une sœur, lesquels songent souvent à se massacrer. J'ai simplement traduit ce fait en grossissant le trait, en truffant le film de gags macabres centrés sur

Une baby-sitter d'un genre très spécial : Lurch en compagnie du gros Pugsley et de Mercredi.



Mercredi (Christina Ricci) : un regard d'adulte pour une enfant bizarre.

Mercredi Addams et son frère Pugsley. Je suis fils unique ; j'ai donc imaginé ce que c'était d'avoir une sœur.

Concernant la Famille Addams, avant votre film, il y a eu des dessins, un dessin animé pour la télévision et une série. Vous les connaissez bien ?

Je ne suis pas réellement un fan de la série télé. J'aime cependant les deux acteurs principaux, John Astin et Carolyn Jones, mais l'humour des histoires tombe souvent à plat par trop de bêtise et de naïveté. Par contre, le dessin animé utilise des gags vraiment macabres et joue à fond la carte de l'anti-conformisme de cette famille. Il a pour thème général la différence des Addams, leur spécificité par rapport aux autres, leur volonté d'être macabre. Moi-même, je possède un peu cet état d'esprit. J'essaie toujours de trouver un côté comique, rigolo dans la vie, y compris dans les circonstances les plus tristes. J'apprécie également le cynisme des dessins de Charles Addams. A vrai dire, je suis quelqu'un d'assez cynique. On dit que derrière chaque cynique se cache en fait un amoureux de la vie. Tel est mon cas.

Cet état d'esprit n'est vraiment pas courant dans le cinéma américain, qui est plutôt bien pensant, traditionnel et puéril en matière d'humour...

A vrai dire, je connais mal le cinéma américain car je ne suis pas un boulimique de pellicule. Etant enfant, contrairement à beaucoup de cinéastes, je n'ai pas vu des milliers de films. Et je continue à refuser d'en ingurgiter par dizaines. Je suis devenu réalisateur uniquement parce que j'avais besoin de temps et d'argent pour faire la sieste en compagnie de mon épouse. Voilà ce que j'aime vraiment dans la vie. Il m'est très difficile de travailler tous les jours. Sur un tournage, vous passez les trois quarts de votre temps à répondre aux questions de vos collaborateurs. Impossible de toujours trouver la solution à tous les problèmes. De plus, les gens font souvent le contraire du conseil que vous venez de leur donner ! Ceci dit, ma famille est bien plus importante que le cinéma en général.

Le tournage de *La Famille Addams* a donc dû être un cauchemar pour vous ?

Oui, ça l'a été, vraiment. Cent six jours de tournage, plus de cinq mois loin de ma femme, de mes enfants. Je ne les avais jamais quittés si longtemps. Comble du malheur, en dépassant le budget, nous avons aussi dépassé les délais impartis par la production. J'ai dû assurer des jours supplémentaires de tournage.

Une des grandes qualités de *La Famille Addams* reste le choix de Anjelica Huston et Raul Julia dans les rôles principaux...

Anjelica Huston collait physiquement au rôle. Morticia Addams ne pouvait être incarné que par elle. De plus, elle tenait à faire passer le même message que moi, concernant la famille surtout. Comme moi, elle voulait un film classique, de bons partenaires et surtout une grosse comédie bien rigolarde. En auditionnant, j'avais pour but de trouver des comédiens qui puissent provoquer le rire sans se forcer. Je connaissais déjà Raul Julia avant *La Famille Addams*. Dans la vie, il ressemble beaucoup à Gomez. Il est le parfait bon-vivant, il profite de l'existence, déborde d'énergie, possède une grande confiance en lui. Raul Julia aime vraiment tout ce que représente Gomez. Et les femmes l'adorent.

Pugsley (Jimmy Workman), toujours prompt à déclencher les catastrophes.



La Chose, membre muet et pourtant actif de la famille Addams.

Qu'en est-il exactement de La Chose, cette main baladeuse qui court dans tous les sens ?

J'aime les effets spéciaux quand ils ne ressemblent pas à des effets spéciaux, quand ils n'attirent pas l'attention. Pour cette raison, les meilleurs spécialistes dans ce domaine ne sont jamais recompensés aux Oscars. En ce qui concerne la Chose, nous tournions deux fois le même plan. Une fois, avec le propriétaire de la main, un prestidigitateur du nom de Christopher Hart. Sur les rushes, on pouvait le voir se placer dans les positions les plus inconfortables et la caméra lui galopait devant, fixé sur un axe commandé par ordinateur. Les plans étaient ensuite retournés dans les moindres détails dans le décor, mais sans la main de Christopher Hart. Les deux plans étaient enfin envoyés dans un laboratoire qui effaçait totalement le corps de Christopher Hart en le peignant image par image. Chaque séquence mettant en scène la Chose demandait trois mois de travail. Durant le montage, je devais utiliser mon imagination car ces effets spéciaux n'étaient pas encore prêts. J'avais juste les rushes où étaient visibles Christopher Hart, le matériel et les pieds de toute l'équipe. Une semaine avant la sortie américaine, nous terminions les effets spéciaux. Flippant ! Actuellement, je prépare une comédie avec Michael J. Fox dans le rôle du concierge d'un grand hôtel. On commence le tournage dans cinq semaines et nous n'avons encore qu'un seul acteur au générique. J'ai donc beaucoup à faire en très peu de temps. Mais c'est ainsi que fonctionne Hollywood.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)

(Critique in *Mad Movies* 75)

TRULY, MADLY, DEEPLY

Entretien avec

Alan Rickman

Véritable cabot digne du loup de Tex Avery dans *Robin des Bois*, malfrat aristocrate et cruel dans *Piège de Cristal*, l'Anglais Alan Rickman n'apprécie pas les étiquettes trop collantes. Catalogué méchant, il entend bien aujourd'hui renverser la tendance et s'imposer comme acteur à part entière dans un Ghost londonien, *Truly, Madly, Deeply*.



*Juliet Stevenson et Alan Rickman dans **Truly, Madly, Deeply**, une ghost story intime.*

Du jour au lendemain, un inconnu du nom d'Alan Rickman impose un personnage de méchant irrésistible, suave, maniant l'humour et usant de la violence lorsque les circonstances lui dictent d'envoyer quelques salves de plomb dans la direction d'un certain Bruce Willis. Ce "malfaisant" officie dans la tour de **Piège de Cristal**. Beaucoup ne l'ont pas oublié. Ce sont les mêmes qui considèrent bien fade le justicier de la forêt de Sherwood, Kevin Costner dans **Robin des Bois**, en comparaison de son ennemi mortel, le sulfureux Shérif de Nottingham. Alan Rickman, le "second couteau" par qui les stars risquent de basculer dans la figuration luxueuse. En deux films, Alan Rickman devient ainsi le prototype même du vilain. "*En fait, je n'ai joué les méchants qu'à deux reprises. Mais il s'agissait de deux grosses machines hollywoodiennes, le public m'identifie maintenant à ces personnages.* ***Piège de Cristal*** *et* ***Robin des Bois*** *bénéficient simplement de plus de battage médiatique que des films qui me tiennent particulièrement à coeur comme* ***Truly, Madly, Deeply, Closet Land*** *et* ***Close my Eyes****. Là, j'incarne des hommes plus ordinaires mais je demeure catalogué au rayon sale type que le héros abattra dans la dernière séquence. Contrairement à ce que vous pensez, je m'amuse tout autant à jouer les bons que les méchants. Disons que j'apprécie tout de même plus les personnages complexes, en trois dimensions. Travailler en deux dimensions s'avère très drôle, mais mon intérêt se porte surtout sur des films plus difficiles*".

Ces films difficiles ont pour titres **Close my Eyes, Closet Land** et **Truly, Madly, Deeply**. Dans **Close my Eyes**, Alan Rickman interprète un mari cocufié par une épouse batifolant avec son propre frère. Dans **Closet Land**, il enchaîne sur un autre salaud, un homme sans nom séquestrant une femme pour la soumettre à une torture tant morale que physique. Un huis-clos. "*Nous ne sommes que deux dans* ***Closet Land****, deux enfermés dans une pièce pendant une heure trente. Deux chaises et une table constituent le seul décor. Je suis l'interrogateur. J'essaie de persuader ma captive de signer des aveux. En fait, on s'aperçoit que ce bourreau est bien plus faible que sa prisonnière*".

Dans **Truly, Madly, Deeply** aussi, Alan Rickman demeure enfermé. Il ne quitte jamais un petit pavillon londonien. "*Mon personnage, Jamie, est un fantôme. Il revient d'entre les morts pour pousser sa compagne d'antan, Nina, à revivre, à vivre vraiment. Depuis sa disparition, elle passe le plus clair de son temps noyée dans des souvenirs. Jamie donne ainsi à Nina une ultime preuve d'amour. Il revient pour lui dire de l'oublier, sachant qu'il devra bientôt repartir. Jamie ne sait pas exactement d'où il vient. Du paradis peut-être ? Et, tout le temps, il grelotte. C'est ainsi qu'il faut vraiment incarner les fantômes. Jouez les frileux en prenant un air un peu perdu. A part ça, Jamie n'a vraiment rien d'extroardinaire. Il est d'ailleurs mort de manière très banale, d'une infection à la gorge qui s'est soudainement aggravée*". Alan Rickman tient à démystifier le fantôme qu'il interprète, à lui donner l'aspect le plus humain possible, le plus quotidien. Seul le voir chaudement couvert près d'un feu de cheminée peut le trahir.

"*L'important au cinéma, c'est le non-dit. Dans* ***Truly, Madly, Deeply****, les scènes importantes se passent souvent de dialogues, celles où Jamie se promène seul dans le salon. A ce moment-là, vous voyez qui il est vraiment. Dans une séquence, il remonte les couvertures sur une Nina endormie. Ces instants donnent à sentir la distance qu'il prend par rapport à elle, et aussi une impression d'éloignement. Vous ne savez pas de quel endroit il revient, mais ce lieu se situe très très loin de Londres*".

Lorsqu'il ne surchauffe pas la maison de Nina, Jamie joue du violoncelle dans de longs et beaux plans-séquence. Les sons

graves envoûtent et Alan Rickman donne l'impression de connaître l'instrument dans ses moindres détails. "*Ce n'est pas moi qui joue. Les mains sont celles d'un véritable violoncelliste. Toutefois, je me suis entraîné deux semaines durant. L'inventeur de cet instrument devait être totalement timbré. Si c'est un instrument superbe, il s'avère aussi très difficile à transporter. Avant le tournage, j'aurais dû suggérer au metteur en scène le choix d'une flûte !*".

Toutefois, la seule présence d'Alan Rickman n'explique pas l'aura magique de ce petit film qu'est **Truly, Madly, Deeply**. Plus que la performance du comédien, c'est l'alchimie du couple vedette qui crée le charme unique du film, cette douceur dans les rapports, cette perpétuelle quiétude cotonneuse. "*D'abord, Anthony Minghella, le réalisateur, voulait pour son premier film n'être entouré que d'amis. Il était nerveux.* ***Truly, Madly, Deeply****, il l'a écrit pour Juliet Stevenson d'après sa propre histoire, une expérience qu'elle a réellement vécue. Comme Anthony savait que Juliet et moi avions souvent travaillé ensemble au théâtre, il m'a demandé de jouer Jamie. J'ai mis dans ce personnage beaucoup de ma propre personnalité. Jamie me ressemble bien plus que tous les personnages que j'ai pu interpréter jusqu'à présent. Juliet et moi sommes très amis. A l'écran, vous avez un homme et une femme qui s'aiment, qui se connaissent parfaitement. Dans la vie de tous les jours, Juliet Stevenson et moi entretenons les mêmes sentiments. Nous avons essayé de les transférer devant une caméra. Rien de plus*". Et c'est déjà beaucoup pour instaurer "*ce lien sacré avec le public*" dont parle avec ferveur Alan Rickman. "*J'ai adoré tourner* ***Truly, Madly, Deeply*** *même si le manque d'argent et de temps était un handicap. Mais, ce genre de problème, on le rencontre aussi sur une production aussi importante que* ***Robin des Bois****. De plus, le réalisateur Kevin Reynolds et le producteur ne cessaient jamais de se tirer dans les pattes*".

La ferveur, la chaleur, l'émotion, Alan Rickman les retrouve dans le timbre de sa voix doucement rauque dès que filtre le mot "théâtre" dans la conversation. "*Les trois quarts de mon actif d'acteur concernent la scène. J'ai figuré dans des pièces contemporaines et dans quelques classiques de Shakespeare. Evidemment, les gens chargés de rédiger les biographies des comédiens sautent là dessus et vous classent aussitôt spécialiste de Shakespeare. Le théâtre m'a nourri et nourrit le cinéma. D'ailleurs, je vais bientôt y retourner. Pour moi, revenir aux sources équivaut à aller au gymnase pour garder la forme*". De tous les rôles que Alan Rickman tient sur les planches, un, surtout, l'interpelle, celui de Valmont, le cynique bourreau des cœurs des "Liaisons Dangereuses". "*Mon Valmont se rapproche beaucoup de celui de John Malkovich dans le film de Stephen Frears dans la mesure où ces* ***Liaisons Dangereuses*** *s'inspirent de la pièce que j'ai très longtemps présentée. Voir le film de Stephen Frears ? Ce serait difficile pour moi à supporter. La comparaison avec John Malkovich me fait peur. En revanche, j'ai vu le* ***Valmont*** *de Milos Forman. Je trouve intéressant de mettre en scène un Valmont si jeune, si gentil. Personnellement, je le vois plus vieux, plus pervers et vicieux, plus dangereux pour les jeunes femmes aussi*".

Facile d'imaginer Alan Rickman, perruque poudrée sur la tête, roucoulant autour de ses proies, les anesthésiant à force de flatteries, les assurant d'un amour inconditionnel et total... Avant de les abandonner à leur sort tel le Shérif de Nottingham choisissant négligemment deux jouvencelles pour passer quelques heures entre deux expéditions punitives dans la forêt de Sherwood.

Propos recueillis et intégrés par **Marc TOULLEC**.

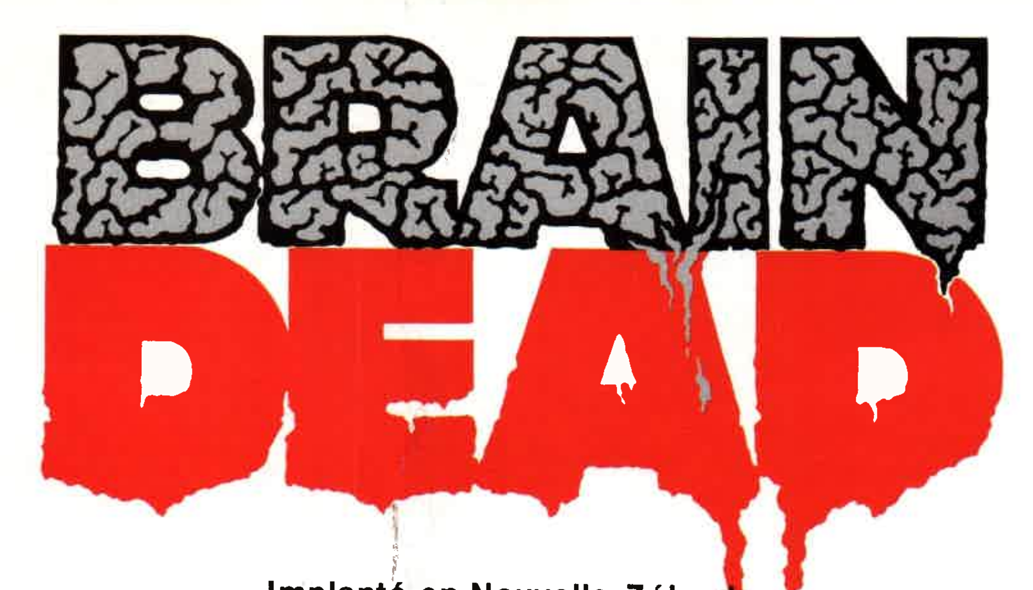
Cynique, cabot et cruel : Alan Rickman dans ***Robin des Bois****.*



Alan Rickman, fantôme au naturel dans ***Truly, Madly, Deeply****.*



La mère et son bébé, ligotés et enragés. Un bel exemple de solidarité familiale !



Implanté en Nouvelle-Zélande, Peter Jackson, l'homme de *Bad Taste* et des *Feebles*, entend bien perpétrer la tradition du bon gros gore qui tache. A l'affût de toutes les innovations sanglantes, du rire jaune et du burlesque glauque, ce gredin trépasse aujourd'hui les bornes avec *Brain Dead*.

La Nouvelle-Zélande, petit pays peuplé de moutons et de gens réputés moroses, taciturnes. Rares sont les événements qui bousculent le train-train quotidien. Le gouvernement de Wellington gueule parfois contre les essais nucléaires français dans le Pacifique, nos barbouzes en mission envoient par le fond un certain Rainbow Warrior avec un photographe portugais à bord... Sinon, la Nouvelle-Zélande roupille en permanence. Et son cinéma, à raison d'une douzaine de titres par an, ne bouillonne guère d'effervescence jubilatoire. Il est triste, aussi triste que ce climat pluvieux, brûmeux, que ces moutons broutant bêtement. Les moutons justement, Peter Jackson les aime pour leur aptitude à constituer des cibles faciles et bêlantes. Une roquette en dégomme un dans **Bad Taste**. Méchamment, Jackson pilonne la brebis, l'agneau, et les verts paturages dans des éclats gerbeux de gore rigolard. Pourquoi tant de haine ? Parce que nous sommes en Nouvelle-Zélande justement. Par réaction, comme atteint de hargne juvénile, ce sale gosse de Peter Jackson décide de chambouler tout ça, de faire pipi sur la table, de mettre du poil à gratter entre les fesses. Dans **Bad Taste** et **Les Feebles**, il teste déjà ses talents de cinéaste rustre, vulgos, fasciné par les flatulences sanglantes et stomacales. Aujourd'hui, Peter Jackson met le pied au plancher, appuie à fond sur le champignon pour tourner un **Brain Dead** ambitieux au point de vouloir battre des records de gore.



Le réalisateur Peter Jackson entouré par ses zombies adorés.

Moi y'en vouloir du gore

"C'est la première fois que je travaille sur un vrai film d'horreur. ***Bad Taste*** *et* ***Les Feebles*** *sont des comédies, des satires. Dans* ***Brain Dead****, au contraire, j'essaie d'effrayer, de terroriser. C'est un film de zombies, un genre que j'affectionne particulièrement. A l'écriture du scénario, j'avais à l'esprit des films comme* ***Evil Dead, Ré-Animator*** *et* ***Zombie****. Depuis toujours, j'espérais réaliser* ***Brain Dead****"*. Les motivations de Peter Jackson vont donc très loin. Sam Raimi, Stuart Gordon et George Romero... Il y a plus mauvaises références. Mais ces trois-là se sont reconvertis, laissant le gore en pâture à quelques faiseurs sans envergure. Ben oui, le gore est passé de mode. Peter Jackson, lui, isolé sur son île, s'en tape totalement. *"Peu de réalisateurs tournent des films gore aujourd'hui car les gens vont moins en voir. Je pense toutefois que l'engouement pour un genre fonctionne par vagues sucessives. Depuis deux ou trois ans, la popularité du gore a nettement décliné. Il est donc permis de croire que 1992 marquera un nouveau départ"*. Peter Jackson se rassure comme il peut, sachant bien que son **Brain Dead**, rencontrera de toute manière le public de **Bad Taste** et des **Feebles**. *"Si le gore n'est actuellement pas au beau fixe, les comédies marchent toujours. Et la comédie compte pour beaucoup dans* ***Brain Dead****. Que vous aimiez ou non le gore, vous aimez obligatoirement les bonnes comédies"*. Ok, Jackson va nous le refaire le coup de la tripaille qui rend le parquet glissant, des têtes driblées par des extraterrestres simiesques... On le flaire d'ici, de France. Car ce sale mioche de Jackson ne peut demeurer impassible. *"L'humour de* ***Brain Dead*** *provient des Monty Python, de* ***Evil Dead****, de* ***Ré-Animator****"*. Terrain connu. De toute manière, le réalisateur retombe toujours sur les mêmes références, les mêmes titres, le même désir de ne rien prendre au sérieux, y compris les sévices les moins avouables. *"Personne ne se fera chier pendant* ***Brain Dead****. L'humour y est à son top niveau. Et vous connaissez ma devise : plus c'est gore, plus c'est drôle.* ***Brain Dead*** *est vraiment très gore"*. Forcément très rigolo donc pour ceux qui ont auparavant gloussé de contentement au vu des boîtes crâniennes ouvertes de **Bad Taste** et des poussins écrabouillés des **Feebles**. Son humour craignos, Jackson le définit en un mot : *"splatsick"*, carrefour du non-sens british, du burlesque à la Mack Sennett, de la pantomime, du sourire lunaire... Bref, le splatsick, c'est un elixir préparé à base de tout ce qui dérouille les zygomatiques. A commencer par ceux de Peter Jackson. Narrant les bévues gore de ses personnages, le cinéaste louftingue s'emporte, en rajoute, se bidonne. Il aime ça, le salaud !









Baby blood

A 25 ans, Lionel Cosgrove vit toujours chez sa mère. Son père est mort dans un accident de voiture 22 ans auparavant, en sauvant la vie de son rejeton. Depuis, Lionel cultive sa culpabilité. Et sa mère, dominatrice, ne tient pas réellement à le guérir de son mal. Le jeune homme réussit cependant à se débarrasser de l'emprise maternelle. Un beau jour de printemps, en 1957, il rencontre une belle espagnole, Paquita. Coup de foudre réciproque. Lionel entraîne la jolie latine dans un zoo voisin. A ses trousses, la maman hystérique espionne les ébats de son fiston. Dans une cage, le "Simian Raticus", un rat-singe importé des montagnes de Sumatra, mord la marâtre au bras. Une morsure, et l'existence de Lionel bascule dans le cauchemar. Vorace, enragée, la mère saute sur Madame Matheson, présidente du M.L.F. local, lors d'un dîner. Un coup de dents et la rombière, survoltée, n'aspire désormais qu'à bouffer ses militantes. L'épidémie gagne du terrain...

"Tout part donc d'une créature, à mi-chemin entre l'homme, le singe et le rat, qui propage la maladie de Sumatra en Nouvelle-Zélande. Pour mettre au point ce monstre, nous avons utilisé l'animation image par image à la Ray Harryhausen. Mais ***Brain Dead*** *ne possède que peu d'effets spéciaux de ce genre. Nous avons surtout employé des membres, arrachés par les zombies, qui continuent de bouger. Je mets notamment en scène un mort-vivant dont la tête tient à peine sur les épaules. Il risque de la perdre pendant toute la durée du film. Nous avons des tas d'effets de ce genre, et même un bébé zombie. Il est mignon, mais mortel".* Ce baby blood est l'une des grandes attractions d'un film qui n'en manque pas, d'un film qui s'attribue fièrement le titre le plus sanglant de l'hémisphère sud, du film le plus nanti en effets spéciaux de ce même hémisphère. Pour servir sa cause et passer la serpillère sur le plateau, Peter Jackson recrute un vieux pote, Richard Taylor, ingénieur en chef de la carotte-rockett pilotée par le lapin-sidaïque des **Feebles**. *"Je connais Peter depuis le lycée. Les effets spéciaux, je les ai appris à la lecture de revues spécialisées américaines comme* Fangoria" témoigne le maquilleur. Pas étonnant donc que les multiples sévices corporels effectués sur le plateau de **Brain Dead** évoquent les débordements de Tom Savini au sein des meutes de cadavres ambulants dirigés par George Romero. Matériaux nécessaires au carnage de **Brain Dead** : graisse de porc, latex, mousse de caoutchouc, cheveux ramassés dans les salons de coiffure de Wellington, gélatine particulièrement liquide, agaves, bidoche de sources diverses, prothèses de bras et jambes... L'inventaire se termine par le moulage de la tête de la plupart des comédiens. Un peu de bave de crapaud peut-être, de caca d'oie, de lisier ? Timbré, aimant sauter à pieds joints dans la fange, Peter Jackson ne dirait pas non. Le crade, tout le monde apprécie sur le plateau de **Brain Dead**. Mais, la nuit tombante, de concert, toute l'équipe passe à la douche. Impossible, en effet, d'arpenter les lieux du gore sans être arrosé d'une substance visqueuse, collante. Vif, lumineux, vermeil, ce sang-là pète la santé.

Le confort trois étoiles

Chacun ses rêves. Spielberg rêve à **Hook** depuis qu'il a vu son premier film de pirates, Peter Jackson à **Brain Dead** depuis son

Une mamie enragée glisse les doigts sous la peau du visage d'une infirmière et lui arrache la tête. Une opération gore en quatre temps.

déniaisage par le gore. "*La première version du scénario date de 1987, avant même la fin du tournage de* **Bad Taste**. *A ce jour, nous avons rédigé 9 versions de l'histoire. En février 89, nous étions à deux doigts de démarrer le tournage, mais l'argent, au dernier moment, n'est pas arrivé. Nous nous sommes alors rabattus, avec hargne, sur* **Les Feebles**. *J'ai alors pensé que* **Brain Dead** *ne verrait jamais le jour. Mais si vous croyez inconditionnellement dans un projet, il finit toujours par se réaliser*". Tenace, Peter Jackson, dans la grisaille du paysage cinématographique néo-zélandais, demeure cependant le metteur en scène le plus actif du pays. Actif, mais souvent nanti de budgets riquiqui, de moyens dignes d'un spectacle de patronage. "*Le tournage de* **Brain Dead** *est très fatiguant. Mais, comparé à* **Bad Taste** *et aux* **Feebles**, *c'est vraiment du gâteau. Sur* **Bad Taste**, *j'ai passé quatre ans de ma vie. Physiquement, psychologiquement, ce fut souvent éprouvant.* **Les Feebles**, *avec ses centaines de marionnettes, un froid glacial et des locaux vétustes n'a pas été plus facile à tourner. Travailler avec les comédiens de* **Brain Dead** *n'a rien à voir. Avant, je devais tout faire moi-même. Aujourd'hui, je délègue mes pouvoirs. J'ai confié à Richard Taylor toute la mise en place et la confection des effets spéciaux. Pour la première fois, je ne dois pas m'occuper de ce genre de problèmes*". Cela signifie-t-il que Peter Jackson s'installe dans le confort petit bourgeois ? A peine. Parti de rien, du bricolage amateur, l'affreux jojo de Wellington accède enfin à des moyens dignes de ce nom. "*Le budget de* **Brain Dead** *se monte à 3 millions de dollars, soit quatre fois celui des* **Feebles**. *C'est un film tourné selon des normes professionnelles, avec un producteur digne de ce nom, des acteurs confirmés, des techniciens rodés...*". Il n'en est pas aux fastes hollywoodiens de **Terminator 2** et **Hook**, mais, en ramant encore un peu, le Jackson devrait atteindre le budget sandwich de Arnold et Steven...

Pas question cependant pour l'infernal Jackson d'adoucir son style vu l'opulence ambiante. "*Davantage de biftons ne changera ni mon style, ni mon humour. Je fais les films qui me plaisent, que je suis heureux de voir. Comme* **Bad Taste** *et* **Les Feebles**. *Si j'ai envie de me taper un film d'horreur, je tourne un film d'horreur,* **Brain Dead** *en l'occurrence. Comme plus personne aujourd'hui ne se consacre à des* **Ré-Animator**, *des* **Evil Dead**, *il a vraiment fallu que je m'y mette*". Peter Jackson assure en quelque sorte la survie d'un genre abandonné par des Américains surtout désireux de ne pas être charcuté par les ciseaux de la censure. Alors, pour contourner les interdictions, ils s'autocensurent, limitent le gore. Le Néo-Zélandais frappadingue, quant à lui, ignore magistralement cette conjoncture. Son **Brain Dead**, il le tourne comme on tournerait en plein âge d'or du gore. Tout est permis, tout est montrable, tout est dépeçable... "*Le film s'adresse aussi aux enfants. Les spectateurs les plus enthousiastes de* **Bad Taste** *et des* **Feebles** *ont seulement douze ans. Les enfants comprennent parfaitement l'irréalité des films fantastiques, bien mieux que les adultes. De plus, je me considère comme un grand enfant*". A voir Peter Jackson se marrer, trépigner aux gags les plus vaseux, aux bouillons sanglants, le doute n'est plus permis.

Si Jackson piaffe au vu d'une tête brutalement détachée du cou, il continue d'alimenter un vieil espoir, mettre en branle **Bludderhead**. Fana du **King Kong** de 1933, des monstres de Ray Harryhausen, de Lady Pénélope et des ***Sentinelles de l'Air***, Peter Jackson envisage désormais la réalisation d'un nouveau rêve. Ce **Bludderhead** sera son **Hook** à lui. "*Il se situe à une époque incertaine. Le film s'apparente aux romans de J.R.R Tolkien, avec tout ce que cela amène de goblins et dragons. Il y aura aussi beaucoup d'action, d'humour.* ***Bludderhead*** *sera la rencontre d'****Indiana Jones*** *et du* ***Seigneur des Anneaux***. *Il y aura aussi beaucoup d'effets spéciaux d'animation image par image*". Mais **Bludderhead** ne peut être l'illustration très *Walt Disney* d'un jeu de rôles. On imagine déjà les démons libidineux, les fées Clochette nymphomanes, les tavernes peuplées de guerriers hirsutes versant allègrement dans la trivialité... Le Professeur Choron a son "Gros Dada", Peter Jackson aura bientôt son "Bludderhead".

Marc TOULLEC



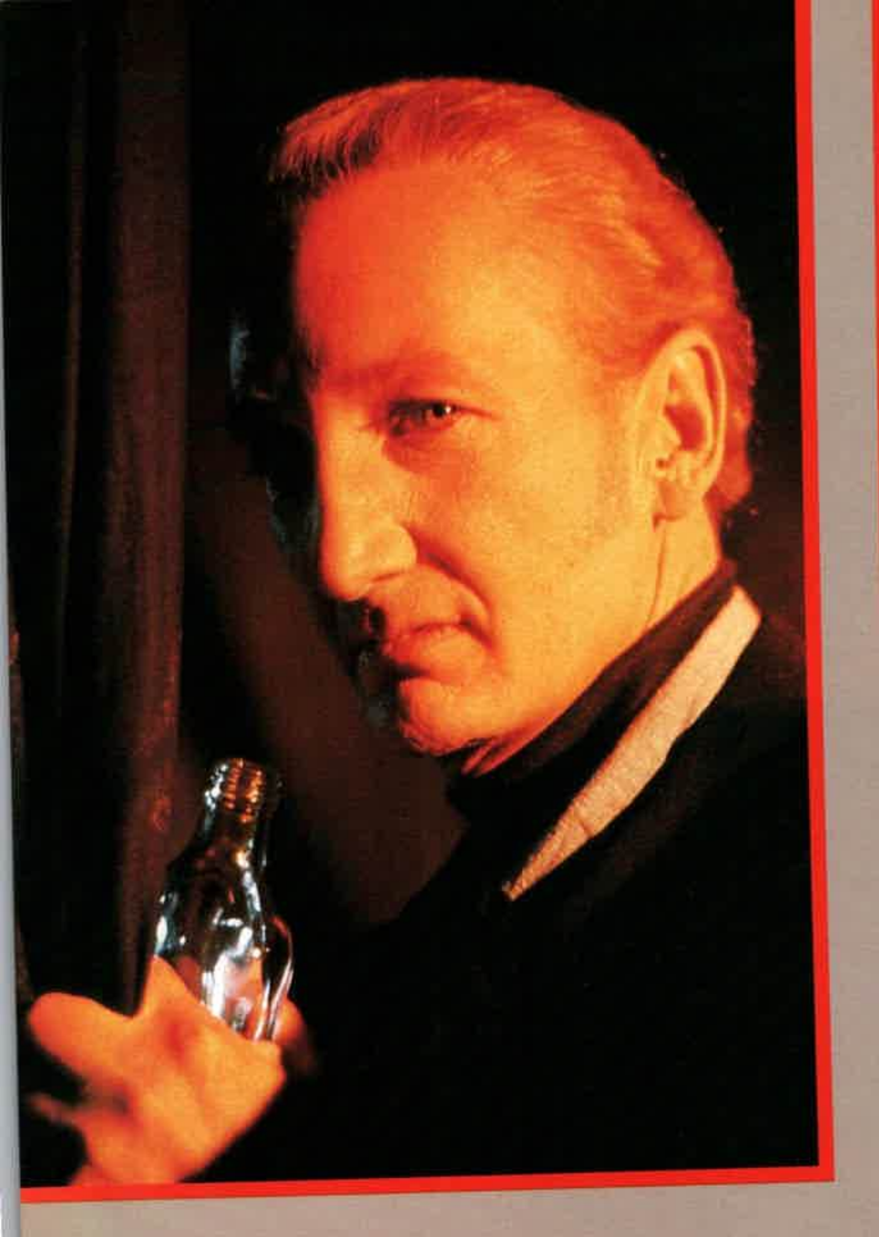
Un meurtre singulier : à la cocotte de porcelaine !

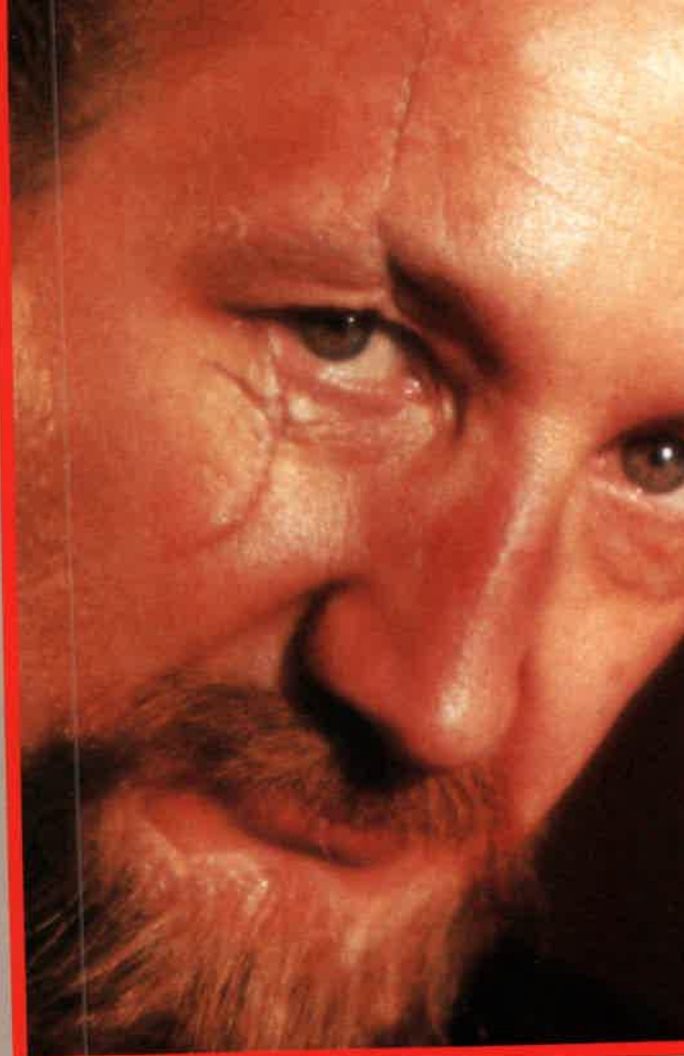


Le prélèvement peu délicat d'une dent en or.



Une grand-mère particulièrement ravagée par la maladie de Sumatra.





Les trois visages de Robert Englund (de gauche à droite) :
- Anthony Wagner, jeune et brillant chorégraphe de Broadway
- Anthony Wagner, 30 ans après, balafré et psychopathe
- Madame, "directrice" d'une académie de danse à St-Pétersbourg.

DANCE MACABRE

Freddy Krueger sur les traces de Maurice Béjart ? Après Alain Delon dans *Dancing Machine*, Robert Englund enseigne ballet, danse classique et claquettes. Maqué au réalisateur de *Lambada : The Forbidden Dance*, le croquemitaine va-t-il se noyer dans les eaux du "Lac des Cygnes" ?

Menahem Golan est un producteur malin dont les ruses, dans le métier, sont devenues proverbiales. L'ancien despote mégalomane de *Cannon* ne changera donc jamais de politique. Des films d'action, des films d'horreur, quelques auteurs dévoyés pour faire bien et aspirer à une certaine respectabilité... Comme tout mogul qui se respecte, Menahem Golan renifle le billet vert. Pourtant, malgré son flair, l'homme qui a lancé Van Damme, imposé Chuck Norris et redonné à papy Bronson une seconde jeunesse à 65 berges, perd progressivement de ce sixième sens qui lui permettait de produire les films par package de dix pré-vendus. En 1989, Menahem Golan, au sein de sa nouvelle firme, *21st Century*, croit couver la poule aux œufs d'or avec le remake du **Fantôme de l'Opéra**. Robert Englund, alias Freddy Krueger, sous un nouveau maquillage de grand écorché, tuant, tuant, et tuant encore dans les coulisses d'un théâtre ! La mayonnaise ne prend pas et **Le Fantôme de l'Opéra** ne se remboursera qu'en vidéo. Qu'importe ! Robert Englund ayant signé pour une séquelle, il faut rentabiliser le contrat. Le projet de **The Phantom of Manhattan** débarque donc pour devenir quelques mois plus tard **Terror of Manhattan** que doit tourner le Canadien George Mihalka (**Meurtres à la Saint Valentin**). Le scénario reprend le personnage du "fantôme" Erick Destler, lequel dissimule son identité derrière un uniforme de police. Dans un quartier particulièrement nauséeux où il joue les justiciers, il tombe amoureux d'une jeune aveugle chantant du Puccini dans le métro tandis que papa l'accompagne au violon... Une histoire classique qui en vaut bien une autre. Toutefois, Menahem Golan l'oublie car, depuis quelques mois, la Russie accueille les équipes de cinéma occidentales. Et, là-bas, les coûts de production sont dérisoires. Naturellement, **Terror of Manhattan** ne devient pas **Terror of Kremlin**, mais **Dance Macabre**...

BALLERINES SANGLANTES

"Robert Englund incarne un homme d'affaires qui a longtemps vécu en URSS. Il est aujourd'hui l'imprésario d'une académie de danse, dans la lignée des grandes écoles russes de ballet classique. Pour la première fois, cette école est ouverte aux étudiants étrangers. Au milieu des Russes, vous avez donc une berlinoise, une parisienne. Pour des raisons mystérieuses, les élèves péris-




sent les unes après les autres". Le scénariste-réalisateur Greydon Clark raconte bien évasiment son film, préférant préserver l'effet de surprise. Mais, de surprise, bernique. Dès le début, la clef de l'énigme saute aux yeux. En fait, la vieille Madame clouée sur son fauteuil roulant et dirigeant l'académie, n'est autre que Anthony Wagner, chorégraphe américain autrefois gravement mutilé au visage pour avoir sauvé la ballerine Svetlana des flammes. Aujourd'hui, la dite Svetlana se fait appeler Madame (Robert Englund donc) et son manager Anthony Wagner (Robert Englund toujours) s'éprend de Jessica, véritable sœur jumelle de celle qu'il a autrefois aimée...

Manifestement, **Dance Macabre** "remake" officieusement **Le Fantôme de l'Opéra**. Mais Greydon Clark s'en défend énergiquement. "*Non, non,* ***Dance Macabre*** *n'est pas la suite du* ***Fantôme de l'Opéra****. Mon film est totalement original. La seule similarité tient dans la présence de Robert Englund. Mais il est vrai que le script a été beaucoup remanié. La toute première histoire n'entretenait que peu de rapport avec le ballet classique et la musique. En rajoutant cela, puis en passant de New York à Saint Petersbourg, le changement de titre s'est imposé de lui-même*".

LA MAISON RUSSIE

En débarquant en Russie, les Américains de **Dance Macabre** ne trouvent évidemment pas le luxe trois étoiles des plateaux US. Ici, tout est rare, rationné. Dans les magasins d'alimentation autant que dans le magasin des accessoires. "*Lorsque nous avons commencé les prises de vues, Saint Petersbourg se nommait toujours Leningrad. Nous avons pu tourner dans des musées tels que le fameux Ermitage, ou dans de véritables palais construits à l'époque de Pierre le Grand. Cela donne une autre dimension à l'histoire. Sur le plateau, nous n'étions qu'une dizaine d'Américains. Malgré des façons de travailler très différentes et des problèmes de langue car peu de Russes parlent anglais, les opérations se sont bien déroulées. Cependant, tout le matériel venait directement des Etats-Unis, les caméras, le latex pour les effets spéciaux. Dans la Communauté des Etats Indépendants, on manque de tout, surtout de nourriture. Pendant les trois mois du tournage, nous n'avons pas festoyé tous les jours !*". Mais l'expérience russe semble avoir plu à Greydon Clark. Sous peu, il devrait à nouveau s'envoler pour Saint Pétersbourg, pour mettre en images un thriller, **Russian Hollyday** ! "Le plus surprenant à Saint Pétersbourg fut de découvrir des boutiques où se vendent des posters de Stallone, de Schwarzenegger et de... Freddy Krueger !". Le croquemitaine d'Elm Street super-star dans l'ex-empire des Tsars ? La démocratisation porte là ses fruits les plus exotiques...

VIEUX GENRE

Dance Macabre se classe dans la catégorie des films d'horreur vieux genre, gothiques, si traditionnels que Robert Englund se grime ici en quinquagénaire en jupons. Ses références : Lon Chaney maquillé en mémé à chignon dans le fameux **Club des Trois** et Lionel Barrymore l'imitant dans **Les Poupées du Diable**, tout deux de l'incontournable Tod Browning. Déjà, dans **Le Fantôme de l'Opéra**, Robert Englund n'hésitait pas à arborer un maquillage efféminé. "*Les maquillages, Robert Englund les porte comme nous portons des lunettes. Il en a tellement l'habitude depuis* ***Les Griffes de la Nuit****. Robert Englund est l'un des comédiens les plus professionnels que je connaisse. Sur le plateau, il a vraiment pris en charge toutes les jeunes comédiennes débutantes qu'on avait choisi pour leur talent de danseuse. Je ne peux pas dire tout le bien que je pense de lui*" explique avec enthousiasme Greydon Clark. "*Cependant, Robert ne tenait pas trop à jouer dans un film gore de plus. C'est ainsi que je me suis inspiré des suspenses à la Hitchcock pour la mise en scène de* ***Dance Macabre****. Nous avons du coup contourné les scènes trop sanglantes pour soigner les coups de théâtre, pour préparer le public à la révélation finale*". Ainsi parle Greydon Clark, un de ses réalisateurs américains de séries B œuvrant dans à peu près toutes les catégories. Il refait ***Drôles de Dames*** au cinéma avec le double d'effectif (de braves et jolies mamans dans **7 Filles en Or**), froisse un maximum de tôle (**Hi Riders**), suit un alien ringue s'attaquant aux chasseurs bien avant **Predator** (**Terreur Extraterrestre**), jette un matou mutant dans un yatch (**The Uninvited**)... Point d'orgue de cette filmographie démente : **Lambada, The Forbidden Dance** et **Skinheads** ! "*Qu'importe les genres, ce sont les histoires qui me motivent d'abord. En lisant un scénario pour la première fois, je me pose d'abord ces questions : peut-on intéresser le public avec cette histoire ? Les personnages vont-ils permettre aux gens de rentrer dans le film ?*". Bonnes intentions, mais les résultats sont souvent cocasses. Souhaitons néanmoins à **Dance Macabre** d'avoir les ballerines moins lourdes que les espadrilles de **Lambada : The Forbidden Dance** !

Marc TOULLEC

THE DARK HALF

Le mythe de Dr. Jekyll & Mr. Hyde revu et corrigé par Stephen King. Un écrivain donne naissance à un double maléfique. Imaginez donc Marguerite Duras libérant de son inconscient un Gérard De Villiers plus hargneux encore que son prince Malko ! Une introspection au vitriol signée par le réalisateur de *Zombie*, George Romero.

George Romero est un cinéaste qui se fait rare. Trop rare. Et il est aussi un réalisateur qui écope de tous les ennuis possibles. Ces problèmes viennent essentiellement des producteurs, ces charcuteurs de pelloche. Malgré un passif fâcheux à *Orion* (qui rajoute une scène gore à **Incident de Parcours** pour faire plus vendeur), le metteur en scène de **La Nuit des Morts-Vivants** signe pour une adaptation de l'épais bouquin de Stephen King, "La Part des Ténèbres". L'écrivain ayant cédé les droits de son manuscrit, personne ne vient lui demander de collaborer au scénario. Romero s'y attelle donc, seul, avec une horde "d'executives" lorgnant par dessus ses épaules, lui demandant modifications sur modifications. Romero se bat pour imposer sa propre conception de "La Part des Ténèbres", mais doit céder du terrain. Finalement, **The Dark Half** est soumis à ces redoutables sneak-previews qui terrifient les cinéastes intègres. Il suffit de quelques critiques bien caustiques, bien agressives, pour que le producteur flaire aussitôt la banqueroute. Devant une salle bondée d'adolescents californiens se gavant de pop-corn, le film reçoit un accueil plutôt tiède. Les pontes de *Orion* prennent peur, tombent sur le dos du réalisateur, lui ordonnent de couper ceci et cela sous peine de lui enlever son bébé. Voici aujourd'hui huit mois que **The Dark Half** a été montré, voici aussi huit mois qu'on reste sans nouvelles, qu'on s'impatience, qu'on spécule. La faute à qui ? La faute à *Orion* une fois encore. Le studio lourdement déficitaire se tient à deux doigts du dépôt de bilan. En attendant un repreneur éventuel (*New Line*, la firme des **Freddy**, est actuellement sur le coup), *Orion* relègue donc le King/Romero aux oubliettes. Frustrant car Romero se dit très satisfait du résultat. Du moins avant le bidouillage imposé par la production. Ainsi, en septembre dernier, le réalisateur réunit de nouveau son équipe pour filmer quelques séquences d'effets spéciaux supplémentaires.

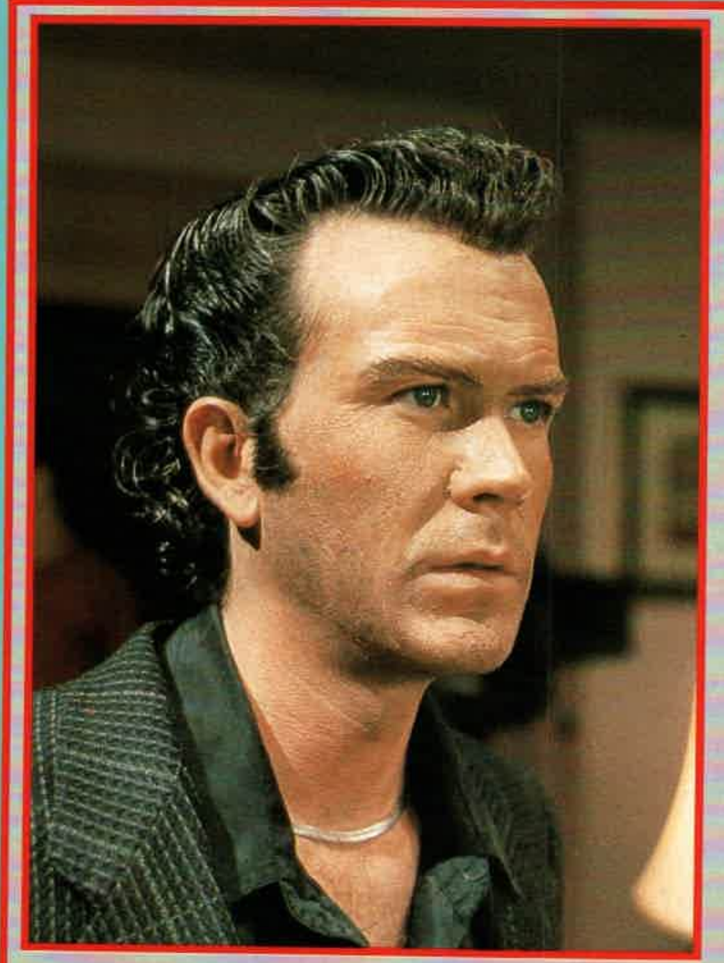
Comme dans **Misery**, Stephen King se soumet par l'intermédiaire de **The Dark Half** à une véritable introspection. Après l'écrivain à succès captif d'une groupie psychotique, il imagine un auteur respectable usant d'un pseudonyme moins avouable. C'est ainsi que That Beaumont se dissimule derrière un Georges Stark pour des romans consommant allègrement sexe et violence. Tandis que les livres de That Beaumont connaissent seulement un succès d'estime, ceux de George Stark se vendent comme des petits pains. Exaspéré par cette situation, Stark décide de mettre fin à la brillante carrière de son alter-ego. Cependant, celui-ci ne l'entend pas de cette oreille. Menant désormais une existence autonome, George Stark parasite la vie de son créateur. Désireux de prendre sa place, son identité, il tue tous ceux qui lui barrent la route...

Stephen King/Richard Bachman, That Beaumont/George Stark, il y a comme de la biographie dans l'air. Evidemment, le Bachman inventé par un King alors peu connu ne ressemble pas vraiment au George Stark de **The Dark Half**. Mais l'auteur de "Carrie" et de "Simetierre" détourne à son propre compte la découverte de sa véritable identité par un employé de bibliothèque... Assez fidèle semble-t-il au roman de Stephen King, **The Dark Half** est notamment marqué par des effets spéciaux pour le moins hard. Si la décomposition progressive de George Stark, style **Le Loup Garou de Londres**, donne allègrement dans le dégoulinant et les plaies ouvertes, elle se classe loin derrière le passage traumatisant qui ouvre par ailleurs le bouquin de Stephen King ; une opération du cerveau que David Cronenberg n'aurait pas reniée. "*En travaillant sur **The Dark Half**, j'ai rencontré un neuro-chirurgien pour me documenter. Je lui ai parlé de la médecine selon Stephen King, des tumeurs, des jumeaux parasites présents dans 'La Part des Ténèbres". Le chirurgien m'a surpris en m'annonçant que Stephen King ne fabulait pas tant. Il avait seulement fait une combinaison adroite de deux bizarreries de la nature. D'une part, dans des films comme **Freaks**, les monstres sont dotés de bras et jambes placés un peu n'importe où. Mais il arrive que ce soit aussi des yeux et des dents qui sortent dans les endroits les plus insolites du corps. Cela concerne davantage **The Dark Half**. J'ai ensuite questionné le docteur sur la probabilité que des globes occulaires germent à la surface du cerveau. Il m'a affirmé avoir constaté cela une bonne dizaine de fois dans son travail. Ce chirurgien coupe régulièrement des cheveux, des poils, des appendices parasitaires poussant à l'intérieur du crâne. **The Dark Half** n'est pas si outrancier qu'il en a l'air. Il se base en partie sur des faits réels*" commente le maquilleur John Vulich, un professionnel comme on dit. En effet, pour plus de réalisme, lui et son comparse Everett Burrell ont attentivement étudié des cadavres pour les besoins du remake de **La Nuit des Morts-Vivants**. Autre grande vedette de **The Dark Half** : des oiseaux par centaines. George Romero ne fait pas pour autant un remake du chef-d'œuvre d'Alfred Hitchcock. Les oiseaux de **The Dark Half** symbolisent l'âme humaine et interviennent dans deux séquences particulièrement spectaculaires. "*Nous avons transporté 4.000 pinsons à Pittsburgh. Trois mois durant, les oiseaux ont été soumis à un entraînement spécial avant d'être libérés devant les caméras*" témoigne Mark Harden, ornithologue chargé de la préparation des volatiles.

Ambitieux, **The Dark Half** l'est assurément. Quinze millions de dollars de budget, quinze semaines de tournage à Pittsburgh, le fief de George Romero, un générique prestigieux pour un film catalogué dans le genre horreur, et des pressions énormes qui ne font pas le bonheur du producteur Declan Baldwin, vieux pote du réalisateur et responsable en partie de l'administration du remake de **La Nuit des Morts-Vivants**. "*The Dark Half s'est fait dans des conditions très différentes de celles d'un petit budget comme **La Nuit des Morts-Vivants**. Là, on nous fichait la paix, nous pédalions tous dans le même sens. Sur **The Dark Half**, il en était tout autrement. Déjà, de grosses sommes ont été investies dans l'achat des droits du roman de Stephen King. L'argent restant couvrait tout juste les frais de tournage. Lorsque vous faites appel à des acteurs connus (Timothy Hutton, la vedette de **Des Gens comme les Autres** de Redford), à un chef opérateur nominé à l'Oscar (Tony Pierce-Roberts), vous devez inévitablement vous couvrir avec un avocat pour atténuer les pressions externes. Et puis, vous ne pouvez pas demander à Timothy Hutton, récompensé par un Oscar à 20 ans, de ramper, de refaire la prise cinq fois sous prétexte que vous ne pouvez pas vous permettre de la rater. Il est donc obligatoire de se soumettre à quelques compromis pour voir aboutir le film*".

L'aboutissement de **The Dark Half** date maintenant de douze bons mois. Après la bataille de l'écriture du scénario, la guerre d'influence sur le plateau, le piège de la sneak-preview, George Romero doit désormais lutter contre l'oubli, l'indifférence. Déjà, l'auréole du film maudit semble se dessiner autour des têtes jumelles de That Beaumont et George Stark.

Marc TOULLEC





George Stack (Timothy Hutton) au naturel, l'écrivain fictif devenu psychopathe réel. A droite, le même attaqué par des hordes de pinsons vengeurs.





La comédienne Amy Madigan se transforme en vase de porcelaine lors d'une impressionnante scène onirique.



STAR TREK VI

the undiscovered country

Au hit-parade de la SF, *Star Trek* déboule juste derrière *La Guerre des Etoiles*. Le Capitaine Kirk, Spock et l'Enterprise, après une cinquième aventure catastrophique, reviennent donc à la charge dans ce *Star Trek VI* mêlant guerre inter-stellaire et perestroïka !



Le Capitaine Kirk (William Shatner) attaqué par un Klingon multicolore.

Les fans de **Star Trek**, autrement dit les "trekkies" (à ne pas confondre avec l'aliment pour chiens), ne font pas partie des denrées périssables. En témoignent les résultats de **Star Trek VI** au box-office nord-américain : 71 millions de dollars. Un chiffre faramineux quand on pense que l'opus 5 de la série s'est rétamé en salles au Etats-Unis et n'a connu qu'une distribution vidéo en nos contrées. Faut-il voir dans ce succès un phénomène voulant que les hordes de fans soient allées payer un dernier tribut au créateur de la série, Gene Roddenberry, décédé en octobre dernier ? Peut-être.
Suite à l'échec commercial de **Star Trek V : the Final Frontier** en 1989, la mise en chantier de ce **Star Trek VI : the Undiscovered Country** s'est donc avérée particulièrement délicate. Producteur des épisodes 2 à 5, Harve Bennett aurait voulu réaliser une "prequel" intitulée **Starfleet Academy** avec une toute nouvelle distribution. Rajeunir le concept en quelque sorte. Mais à l'annonce du projet, l'actuel casting (les chevrotants William Shatner, Leonard Nimoy, De Forrest Kelley and co) et Gene Roddenberry lui-même, hurlent à l'hérésie. Harve Bennett remercié, *Paramount* envisage donc un ultime volet avec Kirk et sa bande, possible transition vers une autre série de films mettant en vedette les personnages de la série télé ***Star Trek, the Next Generation*. Star Trek VI**, si vous voulez, c'est un peu *"liquidons les vieux pour faire la place aux jeunes"*. Le mode de production hollywoodien réserve des surprises permanentes !

la ceinture bien serrée

Restriction budgétaire devient alors le mot d'ordre sur le projet. **Star Trek VI** sera tourné "à l'économie", pour 26 millions de dollars ! Exit les séquences d'effets spéciaux trop coûteuses. 26 millions de dollars, c'est le prix, par exemple, de **Frankie et Johnny**, dont l'action se déporte de l'appartement de l'un à l'appartement de l'autre en passant par un snack. Vous me direz que les salaires de Al Pacino et Michelle Pfeiffer étalent par KO à la première reprise ceux de Shatner, Nimoy et sa bande. 26 millions de dollars, donc, qui ne permettront pas aux "trekkies" de contempler ce San Francisco futuriste, théâtre majestueux de la vie quotidienne de Kirk et ses collègues. Pour le scénariste, Denny Martin Flinn, ces moments spectaculaires étaient une manière ingénieuse de présenter les personnages dans un cadre de vie "ordinaire". *"Nous aurions pu leur apporter un supplément d'humanité et d'humour"* regrette-t-il. Dommage, en effet. Encore que... L'humour de la série, hein, dans


Le gentil Korgon (David Warner) et la Capitaine Kirk (William Shatner).

le genre frigide... Pour économiser encore de quoi payer les casse-dales à midi, la production décide de réutiliser, en les modifiant légèrement, les décors de ***Star trek, the Next Generation***. Les dites modifications feront-elles oublier que les décors de la série ont tendance à bouger dès qu'un acteur pète ? Hermen Zimmerman, le décorateur, répond : "*Nicholas Meyer n'aimait pas les décors de la série. Il trouvait leur tonalité trop pastel et ils étaient aussi trop spacieux. C'est pourtant ainsi que Gene Roddenberry avait imaginé l'intérieur de l'Enterprise. Il ne voyait pas pourquoi les couloirs d'un vaisseau spatial devaient ressembler aux coursives d'un sous-marin. Meyer n'était pas d'accord*". Puisant son inspiration dans une science fiction plus réaliste, le cinéaste façonne ses décors en usant du look claustro cher à **Alien**. "*Nous avons rétréci les couloirs, réduit l'éclairage*" précise-t-il. Nicholas Meyer aurait désiré également modifier certains costumes mais les "trekkies" ne lui auraient sans doute jamais pardonné. La tunique rouge est donc toujours de rigueur, ainsi que le col blanc, et la coupe stricte. Seule nouveauté : l'épaisse couche de maquillage destinée à masquer les ravages du temps. Apparemment donc, le look de **Star Trek VI** ne devrait pas souffrir de ces quelques accommodements. L'Enterprise conservera sa silhouette légendaire, les acteurs leur tronche et les costumes leur mauvais goût d'origine.

spock, amoureux ?

Moins nombreuses, les séquences d'effets spéciaux demeurent cependant irréprochables. Ainsi, les techniciens d'ILM, qui se sont par le passé occupés de la série avec des résultats plus ou moins convaincants, ont conçu la spectaculaire explosion de Praxis, une lune Klingon, qui ouvre le film. Boum ! Effet choc assuré. De même, l'affrontement spatial qui clôture le film est, dit-on, l'un des plus impressionnants réalisés pour le cinéma. Il semble donc que malgré les restrictions budgétaires et la faible liberté de manœuvre artistique (pas question de colorier l'Enterprise, ni de créer des planètes en forme de cookies), ILM se soit acquitté avec brio de la commande passée. ILM qui s'est signalé en ce début d'année en foirant la majorité des effets spéciaux mettant en scène la Fée Clochette du **Hook** de Steven Spielberg. **Star Trek VI** pourrait faire pencher la balance en leur faveur.
Cette sixième aventure des papys dans l'espace sera-t-elle divertissante ? La question se justifie par le souvenir qu'on garde de certains épisodes comme le premier, le troisième, la cinquième, le quatrième ou le deuxième. Nicholas Meyer fait partie de ces cinéaste honnêtes capables, selon la teneur du script, de jouer les bons élèves ou les cancres. Avec **Star Trek II : la Colère de Khan**, il avait réussi un des films les plus rigolos de la saga. Concernant l'opus 6, Meyer souhaitait raconter une histoire toute simple dans laquelle Spock tomberait amoureux. Bien que sa vision du film appelle les billets verts, Meyer désirait se concentrer avant tout sur les personnages. Louable pensée. Kirk, Spock, Mac Coy et les autres n'ont jamais acquis la moindre épaisseur en 25 ans d'existence. Et ce ne sont pas les quelques clichés mélos dispensés d'un film à l'autre qui les ont humanisés. L'univers de **Star Trek** est froid, sans âme, préfabriqué. Vouloir raconter une histoire d'amour n'était en soi pas un concept très original, mais l'idée, travaillée, développée, aurait pu déboucher sur un **Autant en Emporte l'Espace**. La marge de manœuvre de Meyer s'avèrant plutôt mince, la love-story s'efface progressivement au profit d'une intrigue plus convenue, plus ou moins inspirée par la perestroïka !


Le chef des Klingons : un look corsaire.

l'enterprise politisée

"*Faisons un film sur la chute du mur de Berlin se déroulant dans l'espace*" avait lancé ironiquement l'acteur-producteur, Leonard Nimoy lorsque **Star Trek VI** n'était qu'un synopsis couché sur une feuille. Ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd !
A cause de l'explosion d'une de ses lunes, l'empire Klingon s'apprête à se morceler. Ce qui ne fait pas l'affaire de la Fédération. A trois mois de la retraite, le capitaine Kirk, à bord de l'Enterprise, est envoyé en mission pour rencontrer Gorkon, un gentil Klingon. Emule de Gorbatchev, il voudrait réaliser une alliance avec la Fédération. Mais, coup de théâtre, Gorkon est assassiné avant que le traité ne soit signé. Connu pour détester les Klingons (ils ont tué son fils !), Kirk est suspecté du meurtre...
Plusieurs seconds rôles savoureux se retouvent sur les plateaux de **Star Trek VI**. Sous son maquillage de Klingon, on reconnaîtra David Warner (qui jouait Jack l'éventreur dans **C'était Demain**, également de Nicholas Meyer) dans le rôle de Gorkon (ne pas intervertir le "o" et le "r" de Gorkon pour cause d'insulte). Kurtwood Smith (le méchant de **Robocop**) interprète Elphosian, le président de la fédération. Christopher Plummer et Kim Cattrall sont également du voyage. Personnage important du film, Kim Cattrall est Valeris, une Vulcaine, nouveau membre de l'Enterprise. "*Lorsqu'on m'a proposé le rôle, ma première réaction fut de refuser. Ce personnage correspondait initialement au rôle du lieutenant Saavik* (joué respectivement par Kirstie Alley et Robin Curtis dans les précédents films). *Je ne voyais pas ce que je pouvais apporter de plus. Puis, en discutant avec Nicholas Meyer, j'ai essayé de voir comment humaniser mon personnage. C'est moi même qui l'ai baptisée Valéris*". En effet, Valeris dévoile plusieurs facettes de sa personnalité dans le film. Elle n'hésite pas à séduire Spock et se révèle finalement capable de fourberie ! A propos de Cattrall, une anecdote amusante circule. Vers la fin du tournage, la belle se serait livrée à une séance de photos croustillantes sur le pont de l'Enterprise. Découvrant les clichés, le stoïque Monsieur Spock aurait piqué une colère noire ! L'actrice n'a pas fait de commentaires. Si vous avez des photos, nous, par contre, nous sommes preneurs !

Michel MENORE



The Lawnmower MAN

Que reste-t-il de la nouvelle de Stephen King qui est censée avoir inspiré *The Lawnmower Man* ? Le réalisateur l'admet lui-même : pas grand chose. Juste le label. Juste les fondations de cette histoire visitant le monde des images virtuelles.

Pas moins de sept nouvelles parmi les seize que contient "Danse Macabre", le premier recueil de Stephen King, sont devenues des films. La dernière adaptation en date est celle d'une histoire au style très "comics", **The Lawnmower Man** (littéralement "le tondeur de pelouse" mais traduit en France par "La Pastorale", c'est plus chic).

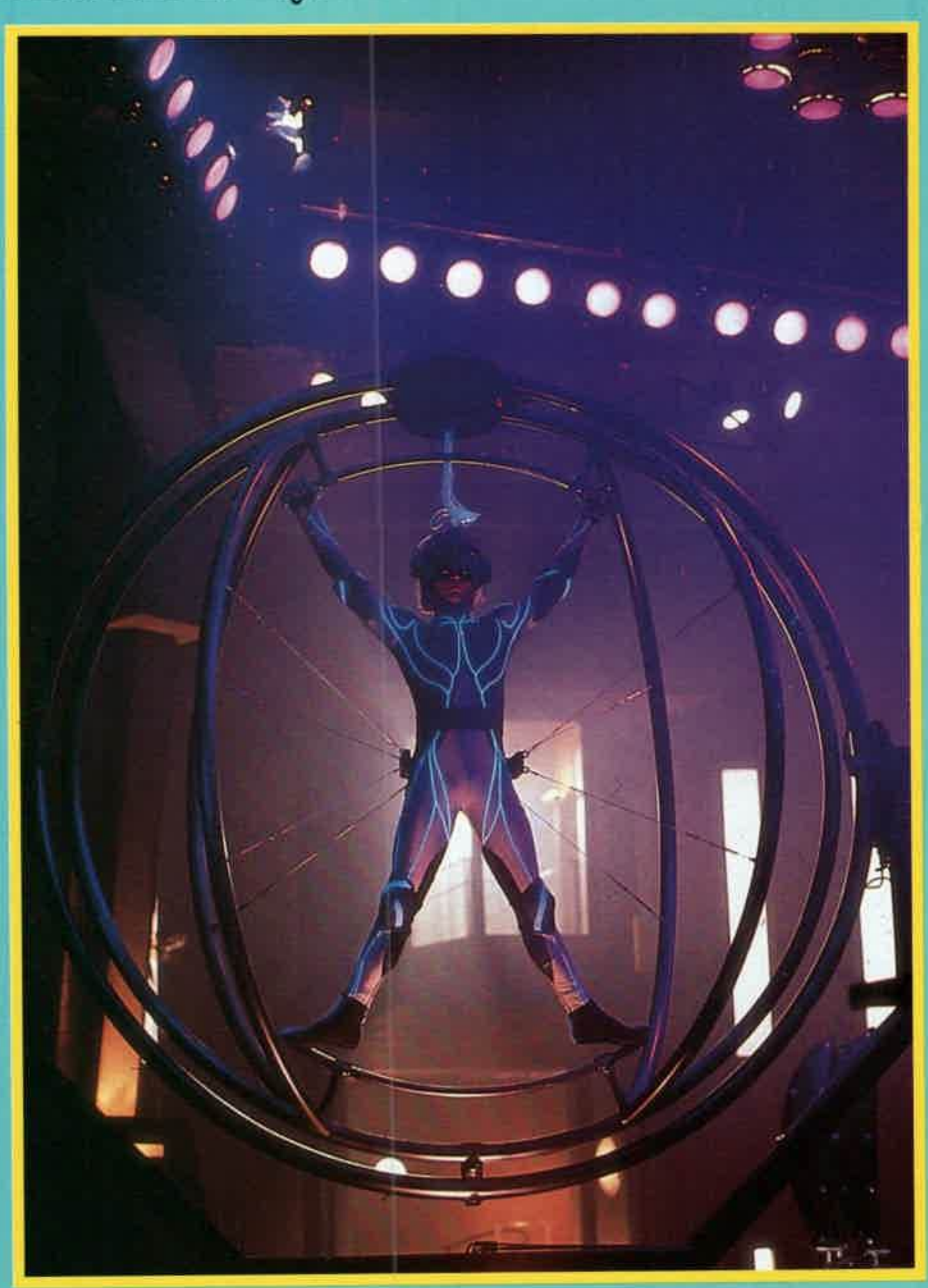
LA TONDEUSE DE PAN

En fait, on ne peut pas vraiment parler d'adaptation, mais plutôt d'intégration de la nouvelle dans une autre histoire. Il faut dire que "La Pastorale" est un récit très court avec aucune réelle implication qui pourrait justifier un développement. Un vieux beauf du nom d'Harold Parkette a ras-le-bol de tondre sa pelouse et fait appel à la société *La Pastorale* pour effectuer le travail. La société envoie un gros bonhomme qui se met tout nu dans le jardin et bouffe l'herbe coupée par une tondeuse rouge qui marche toute seule. Ce type est un adorateur de Pan, le Dieu de la nature, qui décide d'offrir en sacrifice au dit Dieu le pauvre Harold déchiqueté par la tondeuse et dont le corps, horriblement mutilé, est retrouvé dans une fontaine surplombée par une jolie statuette de Pan.



Jobe (Jeff Fahey), le "tondeur de pelouse".

"Quand les producteurs m'ont proposé d'adapter la nouvelle, je leur ai dit qu'on ne pouvait pas faire un film avec ces sept pages. Ils m'ont répondu : "On y travaille, t'aurais pas une idée ?" explique le réalisateur de **Lawmower Man**, Brett Leonard. Brett Leonard, auteur d'une série Z sympa **Reanimator Hospital**, a exhumé de ses tiroirs un script qu'il avait écrit en collaboration avec Gemil Everett intitulé *Cybergod*, dans lequel il était question de mutation générée par des expériences mêlant électronique et génétique. *"Dans sa première partie, le scénario de* ***Cybergod*** *ressemblait beaucoup à "Des Fleurs pour Algernon", le roman de Daniel Keyes qui a inspiré le très beau film* ***Charly*** *avec Cliff Robertson"*, admet Brett Leonard. *"Il appartenait à ce sous-genre de la SF où l'on trouve des histoires d'homme transformé par la technologie.* ***La Mouche*** *en fait partie. Un genre qui doit tout au "Frankenstein" de Mary Shelley".*



La gyrosphère permettant à Jeff Fahey de pénétrer le monde des images virtuelles.

CHERCHEZ LA NOUVELLE

Dans **The Lawnmower Man**, le film, Jeff Fahey (génial dans **Chasseur Blanc Coeur Noir**) joue un jeune homme un peu attardé qui tond le gazon des habitants de sa petite ville pour grossir sa tirelire. Un chercheur, Pierce Brosnan (le Remington Steele de la série télé) contacte le tondeur de pelouse pour en faire le cobaye d'une expérience scientifique utilisant la réalité virtuelle. Une expérience qui aura pour effet de le rendre supérieurement intelligent, mais dont les effets secondaires sont plus inattendus.

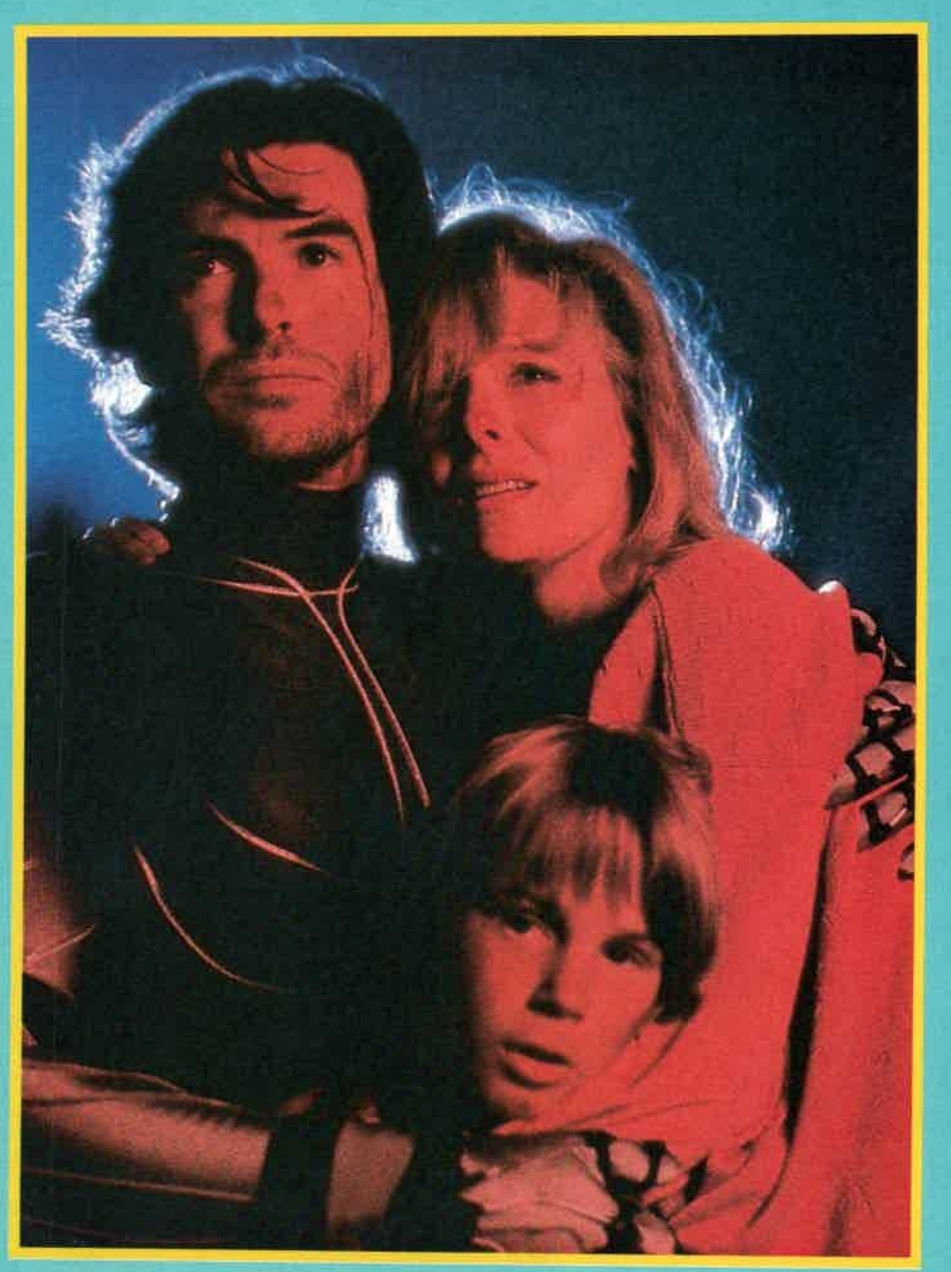
Le résultat n'a plus vraiment grand chose à voir avec la nouvelle. *"Il ne reste qu'une seule scène dans le film en rapport direct avec la nouvelle"* explique Leonard. *"Ceux qui se déplaceront en croyant trouver une adaptation fidèle seront sans doute déçus. Car si la nouvelle de King est bien restituée à l'écran, elle apparaît dans un contexte différent. Quand Stephen King a vendu les droit d'adaptation de la nouvelle, il n'a pas inclus dans le contrat une clause de fidélité à l'œuvre. C'est le boulot du cinéaste de tirer d'une nouvelle à la fois quelque chose de proche dans l'esprit et de totalement différent. On a donc essayé de donner un esprit "kingien" au film en situant l'histoire en Nouvelle Angleterre, en y intégrant La Boutique, l'agence gouvernementale chargée des basses besognes que l'on retrouve dans pas mal de ses livres, et en développant un peu le personnage de Parkette. Je n'espère qu'une* seule chose sur ce film : que Stephen King me dise lui-même qu'il le trouve bien."

VOYAGE DANS UN MONDE VIRTUEL

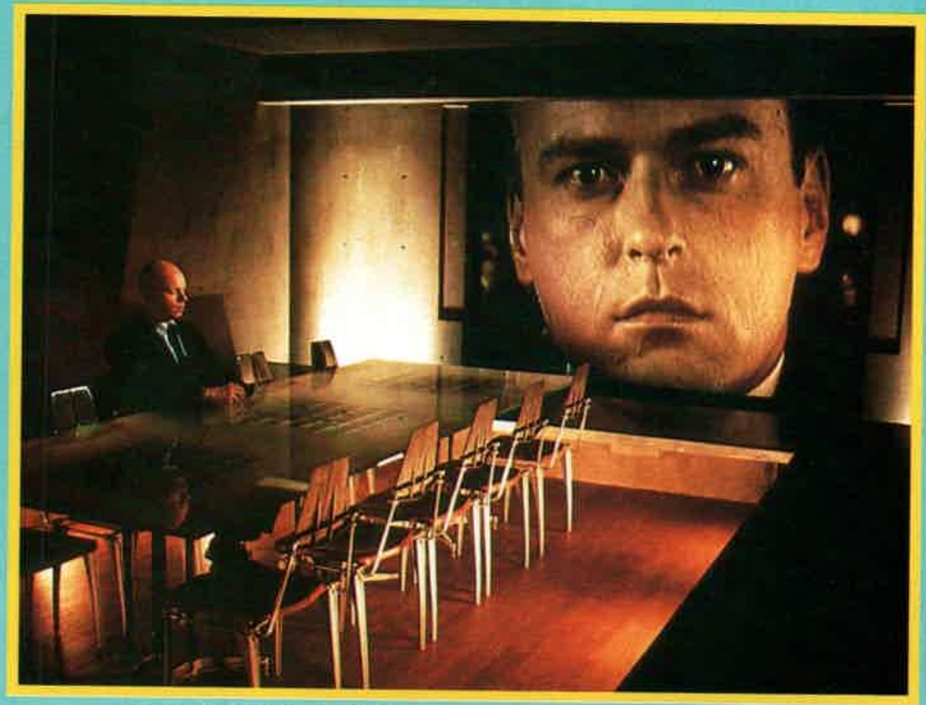
Dans le film, il est donc question de réalité virtuelle. Cet aspect de l'histoire donne l'occasion de découvrir une toute nouvelle sorte d'effets spéciaux générés par ordinateur sur un écran de cinéma, les images virtuelles en trois dimensions. Les images virtuelles, on connaissait. Souvenez-vous de **Tron** et de ses combats de mollécules informatiques. Les images informatiques de **The Lawnmower Man** partent du même principe, la 3D en plus. Le procédé a déjà servi par exemple à créer les multiples transformations de T-1000 dans **Terminator 2**. Mais dans **The Lawnmower Man**, les images extraites du logiciel ne sont pas combinées avec des prises de vues réelles. Ici, on reste dans le domaine de l'animation pure et simple, si l'on peut dire. Quinze minutes d'animation virtuelle qui remplissent de joie le producteur du film, Robert Pingle : *"Nous savions que ces images étaient magnifiques en vidéo mais nous n'avions strictement pas la moindre petite idée de ce qu'elles donneraient transférées en 35 mm. Notre joie était immense quand on s'est aperçu que la qualité des images était proportionnelle à la taille de l'écran"*. Pendant ces séquences ayant recours à l'informatique, on peut voir des têtes se décomposer en des centaines de particules élémentaires, la pellicule de dissoudre en une surface de couleur dégoulinante. Bref, de magnifiques images d'animation construites d'après les possibilités presque illimitées des ordinateurs. *"Ce que l'animation par ordinateur produit de mieux"*, explique Michael Limber, créateur des images virtuelles du film, *"ce sont les effets qui sont impossibles à créer autrement. On essaie toujours de repousser les limites et on arrive à créer des choses qui n'étaient pas même concevables auparavant"*.

Des propos qui promettent du jamais vu. Système oblige, **The Lawnmower Man** n'aurait sans doute pas vu le jour sous son titre original, **Cybergod**, ni sans l'estampille King. *"La présence de l'écrivain dans un projet entraine une crédibilité commerciale incroyable"* confirme Brett Leonard. C'est pourquoi des films aussi mauvais que **La Créature du Cimetière** ou **Sometimes they Come Back**, tous deux d'après King, font régulièrement leur apparition sur les écrans. Des produits conçus dans le seul but d'exploiter un nom connu de tous. Brett Leonard, lui, a emprunté l'univers de King pour en construire un autre, le sien. Une démarche à soutenir.

Jack TEWKSBURY



Le Dr. Angelo (Pierce Brosnan) réconforte sa femme et son fils après l'explosion du laboratoire.



Le look très 1984 de La Boutique, une agence gouvernementale secrète.



LES WILLIES

Drôle de film. Reposant sur le principe de la sucession de sketches, **Les Willes** narre des histoires allant de la grosse bouffant par mégarde un rat dans un fast-food à la description d'une passion toute particulière : un adolescent obèse capture des mouches, leur arrache les ailes, et les colle dans des décors de la taille d'une maison de poupée. Par l'intermédiaire d'un paysan inventeur d'un terreau capable de donner des légumes gigantesques, les mouches tiennent leur vengeance.
Une demi-heure glauque et un regard pour le moins cynique sur un gosse cruel auquel le réalisateur ne trouve aucune circonstance atténuante. Autre segment des **Willies** : le gardien d'une école est en fait un monstre qui élimine les mauvais garçons. D'une cours de récréation à l'autre, il tue souvent. Sarcastique. Ajoutez encore une ménagère qui sèche son caniche dans un four à micro-ondes. Des histoires un peu "pipi-caca" mais qui, dans leur naïveté, retrouvent l'essence même des terreurs enfantines.

The Willies. *USA. 1990. Réal.: Brian Peck. Int.: James Karen, Sean Astin, Kathleen Freeman, Clu Gulager... Dist.: Antarès-Travelling.*

METAMORPHOSIS, THE ALIEN FACTOR

Dans un centre de recherches, une cellule extraterrestre expérimentée par une poignée d'apprentis sorciers produit un monstre agressif en perpétuelle croissance. Evidemment, il y a de l'**Alien** et du **The Thing** là dedans, mais avec un tout petit budget et un scénario au déroulement très prévisible, le réalisateur parvient à un résultat très honnête. Dans l'esprit des séries B des années 50, les personnages ne cessent de fuir devant le monstre, lequel arpente les coursives d'un bout à l'autre du film. Mais ici, ce sont surtout les effets spéciaux qui retiennent l'attention. D'homme écorché vif ligoté sur un lit, la "bête" devient une entité gigantesque avalant ses victimes, les emprisonnant grâce à des tentacules, leur balançant des espèces de grosses sangsues. Bref, ce monstre, souvent animé image par image, est de belle prestance. Il termine la course dans une apothéose digne du **Blob** (l'original). Sympa.

Metamorphosis, the Alien Factor. *USA. 1989. Réal.: Glenn Takakjian. Int.: Scott Morette, Tara Leigh, George Gerard, Dianna Flaherty... Dist.: Fox Vidéo.*



LE DEMON D'HALLOWEEN

Premier film en tant que réalisateur du maquilleur de **Terminator 1 & 2**, Stan Winston, **Le Démon d'Halloween** illustre une histoire pour le moins radotée. Un fermier (Lance Henriksen) pleure la mort de son fils tué par des motards. Fou de douleur, il demande à une sorcière d'exhumer un monstre appelé "tête de citrouille" par les habitants du coin. Consciencieux, le monstre à griffes extermine les motards...
Oubliant d'étoffer un script anémique, Winston soigne les ambiances nocturnes, les éclairages bleutés et les apparitions d'un monstre superbement mis en images. Visuellement, ce **Démon d'Halloween** se classe nettement au dessus de la moyenne du genre mais son histoire malaxe aussi les pires stéréotypes du fantastique.

Pumpkinhead. *USA. 1988. Réal.: Stan Winston. Int.: Lance Henriksen, John Diaquino, Kerry Remsen... Dist.: Delta Vidéo.*

MAISON HANTEE

Inspiré par les événements "réels" vécus par la famille Smurl entre 75 et 88, ce téléfilm, comme son nom l'indique, s'intéresse aux fantômes. Rapidement après leur emménagement dans une nouvelle maison, les Smurl s'aperçoivent que rien ne tourne rond : des objets disparaissent, des voix murmurent des insultes, la femme subit des attouchements... Personne ne veut la croire, pas même son mari, jusqu'au moment où il se fait lui-même violer par un démon succube femelle. Frissons (pas lubriques) garantis !
Depuis **Amityville** et **L'Emprise**, le genre a ses règles et cette **Maison Hantée** s'y conforme avec application. La mise en scène est d'un classicisme éprouvé, mais le suspense, pourtant difficile à mener sur plusieurs années, demeure efficace.

The Haunted. *USA. 1991. Réal.: Robert Mandel. Int.: Sally Kirkland, Jeffrey DeMunn, Louise Lathan, Joyce Van Patten... Dist.: Fox Vidéo.*

MANIAC KILLER

Les amateurs de kitsch et de perlouzes rares seront au Nirvana : voici une production *Eurociné*, la firme la plus ringue de l'Europe des 12 ! Ici, la caméra zoome maladroitement sur de petits nichons, la musique fait des bruits de ressorts mal tendus, les dites beautés sont en fait des boudins, la diction des acteurs donne dans la spontanéité de patronage... Bref, c'est du tout bon. Dans **Maniac Killer**, une secte kidnappe des salopes pour expier leurs péchés par la torture. Ces inquisiteurs cagoulés sermonnent les poufiasses avant de les fouetter... Se greffe là-dessus un scientifique usant de la vivisection pour trouver un antidote au Sida, et de la pub pour les ordinateurs Olivetti. Désarmant d'amateurisme, joué avec les pieds, notamment par quelques has-been américains dévoyés, **Maniac Killer** est un régal. Jouissifs, les dialogues devraient être édités sur compact disc.

Maniac Killer. *France. 1988. Réal.: Frank Drew White (Jess Franco). Int.: Bo Svenson, Chuck Connors, Robert Ginty, Dora Doll, Suzanne Andrews... Dist.: Fox Vidéo.*

MURMURES D'OUTRE-TOMBE

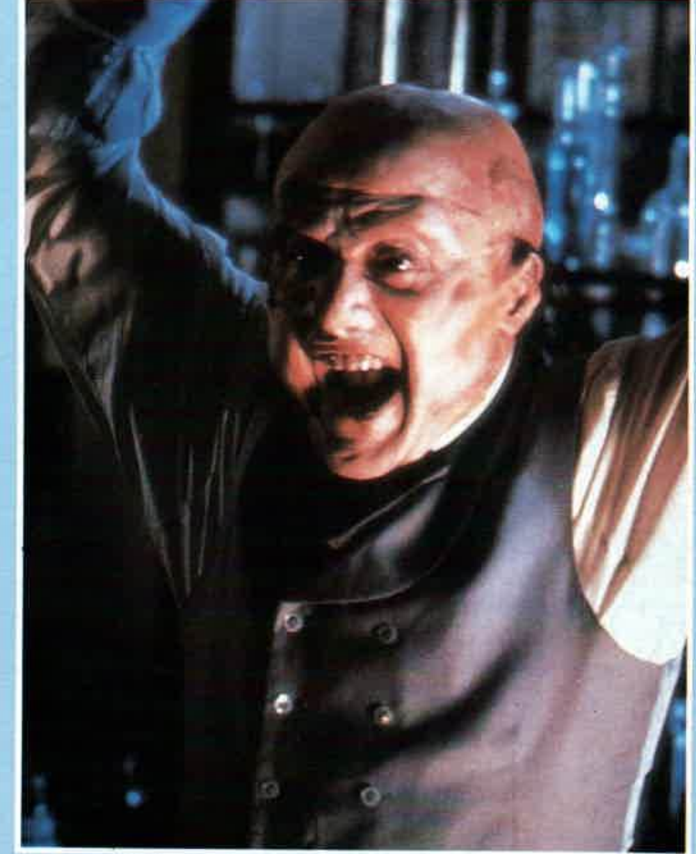
Inspiré d'un roman de Dean Koontz (*Génération Protéus*), ce **Murmures d'Outre-Tombe** est un astucieux mélange de **Faux Semblants** et **Psychose**. Ecrivain à succès, la jolie Hilary Thomas est harcelée par Bruno Clavel, un dingue pour qui toutes les femmes sont des salopes parce que maman en était une. Alors, pour exorciser le mal et endiguer une éventuelle réincarnation, il tue. Un flic et Hilary Thomas mènent l'enquête et découvrent que Bruno Clavel se livre au culte de Satan...
Bien troussé, le suspense réserve quelques surprises. Même si le scénariste se montre lourdement explicatif, l'histoire fonctionne assez rondement en mêlant spiritisme, sexualité déviante et nécrophilie. Dans la prolifique descendance de Norman Bates, Bruno Clavel tient une place privilégiée.

Whispers*. USA. 1990. Réal.: Douglas Jackson. Int.: Victoria Tennant, Chris Sarandon, Jean Leclerc... Dist.: Fox Vidéo.*

VIDEO PUDDING

Au contraire de ce que suggère ce titre mal choisi, cette vidéo n'a pas la lourdeur du célèbre gâteau britannique et nous offre plutôt des amuse-gueules. Le professeur Jackson a choisi de montrer au public français des extraits des films les plus nuls, les plus ringards, les plus bizarroïdes. Effets spéciaux loupés, acteurs terrassants d'inconsistance, erreurs techniques flagrantes... C'est un véritable catalogue de ce qu'il ne faut pas faire qui nous est proposé, et il faut le voir pour le croire. **Vidéo Pudding** est le parfait complément aux *Craignos Monsters* qui se mettent à bouger devant vos yeux ébahis. Deux regrets : certains extraits sont trop longs (**Terror of Tiny Town** notamment) et les commentaires font un peu improvisés par moment. Des exemples de films que l'on peut voir dans cette cassette, histoire de vous mettre l'eau à la bouche : **Plan Nine from Outer Space, Hideous Sun Demon, Teenage Monster, She Demon...**

1991. Conception et présentation : Jean-Pierre Jackson. Dist.: Fil à Film.



Michael Caine sous le masque de latex de Mr. Hyde.

DUNE WARRIORS

Un tout petit **Mad Max** retardataire. Le Philippin Cirio Santiago, un spécialiste des retours guerriers au Vietnam et des road-movies futuristes, s'adonne sans vergogne à un remake des **7 Mercenaires**. En l'an 2400, la Terre manque cruellement d'eau. Des barbares menés par le sadique William essaient de faire main basse sur un village où se trouvent des puits. Une jeune femme se révolte et recrute cinq guerriers, lesquels organisent la défense...
Pas aussi délirant que des versions italiennes comme **Les Nouveaux Barbares** ou **Les Gladiateurs du Futur**, **Dune Warriors** retrouve toutes les séquences d'usage dans le domaine : entraînement des villageois, première attaque repoussée, deuxième attaque douloureuse... Au tableau, il y a même le traitre jaloux, le bandit reconverti dans la défense de la juste cause, la belle blonde courageuse... Et David Carradine, déguisé en baba-cool du Larsac. Désinvolte, maniant l'épée, il parodie à outrance sa performance dans le feuilleton **Kung-Fu**. Ringard mais néanmoins regardable.

Dune Warriors*. USA. 1990. Réal.: Cirio H. Santiago. Int.: David Carradine, Rick Hill, Luke Askew, Jullian McWhirter... Dist.: Gaumont-Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.*

JEKYLL ET HYDE

Après Jack L'Eventreur, David Wickes s'attaque à un autre mythe et s'en tire avec un succès comparable. Rien ne pèche dans la reconstitution d'époque et la restitution de l'ambiance Victorienne. L'histoire étant archi connue, le scénario y apporte de légères modifications bien venues. L'accent est mis particulièrement sur les personnages qui ont des implications familliales ne figurant pas dans le livre. Méconnaissable sous l'horrible maquillage de Hyde, Michael Caine est parfait dans ce double rôle. La réalisation prend le parti pris de faire dans la suggestion lors des séquences de violence et d'horreur, ce qui se justifie au vu du ton général du téléfilm. Classique et soigné.

Jekyll & Hyde*. GB. 1990. Réal.: David Wickes. Int.: Michael Caine, Cheryll Ladd, Joss Ackland... Dist.: Warner Home Vidéo.*



UN ANGE OU PRESQUE

Quand on a derrière soi un succès aussi gros que **Crocodile Dundee**, on peut faire tout et n'importe quoi. Le dernier film de Paul Hogan tient surtout du n'importe quoi.
Paul Hogan y est Dean, un perceur de coffre-fort récemment sorti de prison, un petit génie de l'électronique capable de tout faire marcher avec un rasoir électrique. En sortant de son dernier braquage, il se fait renverser par une voiture et sauve un gosse par la même occasion. Cet acte lui vaut la visite de Dieu en personne (Charlton Heston qui depuis **Les Dix Commandements** a enfin pris du galon) le chargeant de répandre le bien autour de lui. Paul Hogan est devenu un ange !
On ne compte plus les films basés sur ce thème, ce serait trop fastidieux. **Un Ange ou Presque** accumule poncifs sur clichés. Hogan se tape un trip catho benet dans lequel il est impossible d'adhérer à moins d'être complètement attardé.

Almost an angel*. USA. 1991. Réal.: John Cornell. Int.: Paul Hogan, Linda Koslowski, Charlton Heston...*

PANGA, LE SORCIER VAUDOU

Tourné en Afrique du Sud, **Panga** illustre une histoire de possession. Pour avoir interrompu une cérémonie où une chèvre devait être sacrifiée, quatre Américains, et tout particulièrement une jeune femme enceinte, sont la proie d'un sorcier malfaisant... Malgré un pré-générique troublant, **Panga** ne tient pas la distance. Si l'observation des rites vaudou bénéficie d'une grande véracité probablement due à une bonne documentation, c'est pourtant l'état d'esprit du fermier africaner qui retient ici l'attention. Non pas que **Panga** traite de l'Apartheid et de la discrimination, mais la peur latente des Blancs de la sorcellerie, leur respect vigilant de certaines superstitions apporte au film une grande authenticité. Bien sûr, **Panga** se situe loin derrière **L'Emprise des Ténèbres**. De plus, Christopher Lee, annoncé en tête d'affiche dans le rôle d'un docteur-guérisseur, n'apparaît qu'assez brièvement. Une curiosité.

Panga*. USA. 1989. Réal.: Sean Barton. Int.: Jeni Lee Harrison, Henry Cele, André Jacobs, Christopher Lee... Dist.: Delta Vidéo.*

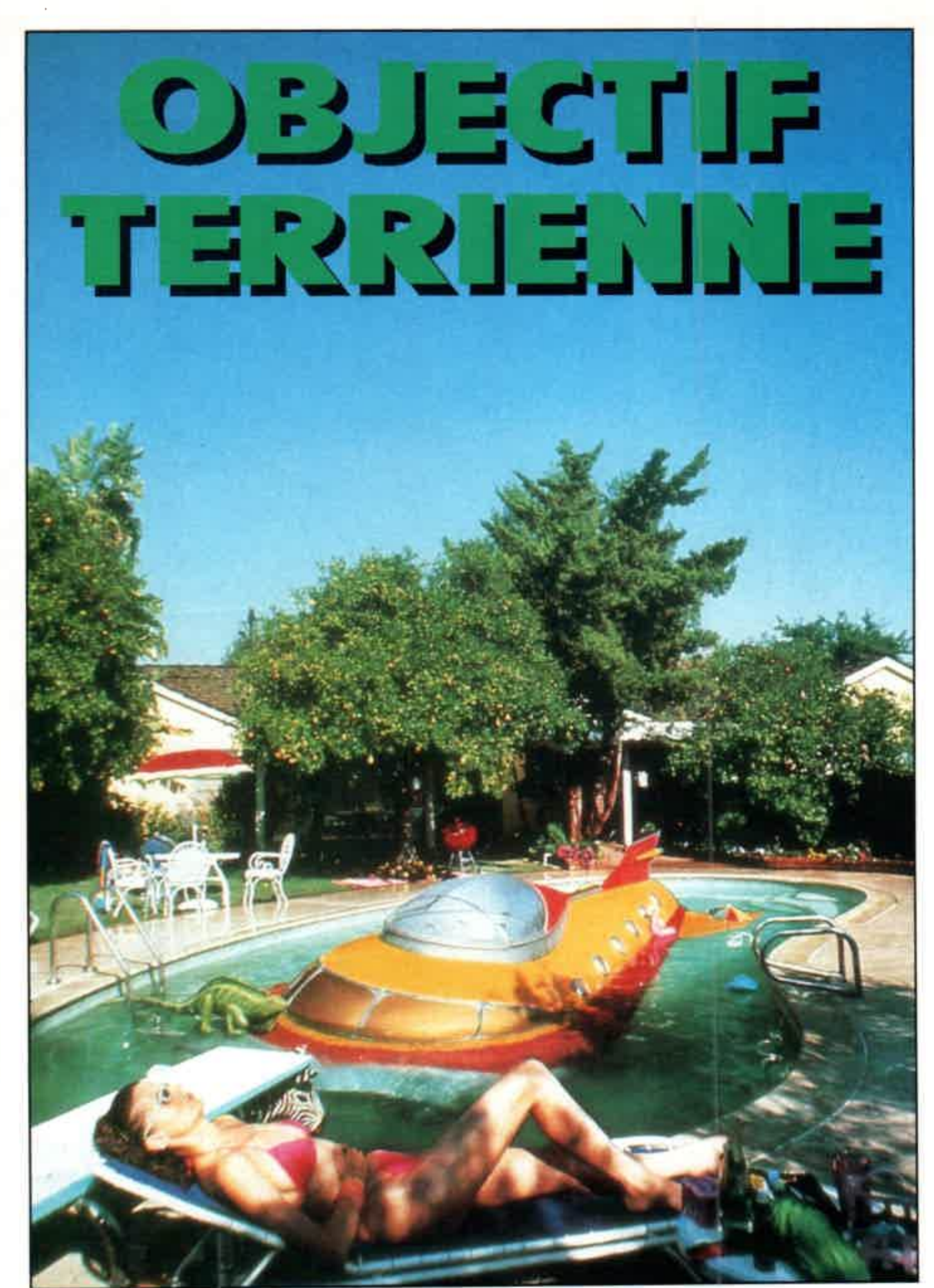
Marcel BUREL



Christopher Lee joue les guest-stars dans ***Panga****.*

NEW VIDEO

OBJECTIF TERRIENNE


Le ciel bleu, la piscine, le bronzage... Toute la Californie en un cliché !

Un réalisateur british vole dans les plumes des Américains en secouant bien fort la fourrure de trois extraterrestres naïfs. Cocasse, kitsch et outrancièrement "technicolor", *Objectif Terrienne* ne rate pas sa cible...

ALIEN BRITISH

Il y a kitsch et kitsch. Le kitsch "ringard" des films qui vieillissent mal, les péplums que diffuse *M6* par exemple, les classiques poussiéreux, fortement marqués par leur époque. Et il y a aussi le kitsch intentionnel, volontaire. Comme celui de **Objectif Terrienne**, trempé dans un mauvais goût psychédélique et coloré digne des années 70. Trois aliens un peu bêta, couleurs fluorescentes, échouent à bord de leur vaisseau spatial dans la piscine d'une jeune californienne typique, Valérie. Citoyens de la planète Jhazzala, Mac, Wiploc et Zeebo détonnent dans cet environnement. Sous l'impulsion de leur hôtesse, ils effectuent donc un pélérinage dans un salon de coiffure... Qu'était-il possible d'extirper d'une histoire aussi stupide ? Un fleuron du gros comique qui tache ? Un E.T. débilos, un **Alien** crétinoïde ? Non. Les clichés de la science-fiction sont déjà passés à la moulinette de la parodie, via **Les Débiles de l'Espace, J'Ai Epousé une Extraterrestre** et **La Folle Histoire de l'Espace. Objectif Terrienne** c'est à une portion d'Amérique ce que **La Soupe aux Choux** est pour la France profonde !

"***Objectif Terrienne*** *visite les "valleys", ces petites ville des banlieues américaines où les gens sont totalement déjantés. Ils ingurgitent une quantité telle d'images télévisées qu'ils n'arrivent plus à réfléchir. Ils ne font que s'amuser. Ils se moquent de tout et ne se rendent absolument pas compte de leur abrutissement. Cette manière d'être s'exporte très bien*" dixit le réalisateur Julien Temple, maître du clip via la mise en boîte de nombreux tubes de Janet Jackson, Billy Idol, les Rolling Stones, Sade... Anglais de souche, Julien Temple ne jette pas sur ces "valleys" un retard tendre ou amusé. Il est féroce malgré la devanture très guimauve de son film. "*Lors de mon premier séjour à Los Angeles, je me suis vraiment senti martien. Dans certains quartiers bien précis, vous croisez des gens habillés de façon excentrique, avec des vêtements aux couleurs vives. Ils semblent vraiment sortir d'un film de John Waters. Au-delà de Los Angeles, il y a la Vallée de San Fernando, représentation parfaite de ce que "The American Dream" a longtemps été. Cet endroit ressemble aujourd'hui à un gigantesque parc d'attractions*" continue le réalisateur.

Cette impression, tout européen en virée à Los Angeles et alentours la ressent aussi fortement. Promu touriste et ethnologue à la fois, Julien Temple ne se prive pas de dévoiler les dessous les plus frivoles, les plus infantiles de cette "vallée" du bonheur. Son héroïne : Valérie Dale, la manucure ouvertement trompée par un futur mari toubib. Véritable bécasse, elle lui trouve inévitablement les circonstances les plus atténuantes. Les autres protagonistes rivalisent de bêtise profonde. L'un, le videur de piscines, ne parle que de surf et de déferlantes... En gros, les hommes donnent dans le machisme prudent. Et les femmes ? En bon Anglais, Julien Temple leur remplit généreusement le corsage et leur siphonne la matière grise de la boîte cranienne. Sacrément misogyne **Objectif Terrienne** ! Caustique, Temple en rajoute un maximum dans l'anthologique séquence du night-club. L'alien Zeebo et un black élastique s'y livrent, pour épater la galerie, à un concours de danse aussi surréaliste que spectaculaire. Un grand moment que le réalisateur de **Absolute Beginners** dédie ironiquement à des images aussi édifiantes que la chorégraphie d'un sommet du

kitsch comme la comédie musicale **Grease**. *"La culture des Valleys se basent essentiellement sur l'image. Ces gens regardent la télévision comme s'il s'agissait d'un téléscope sur le monde. Ils gardent donc en mémoire ce qu'il y ont vu, et le reproduisent dans la réalité"*. Repu de "films de plage" des sixties où le bellâtre bronzé Frankie Avalon poussait la chansonnette entre deux naïades dodues, l'Américain moyen ne sort pas réellement grandi de **Objectif Terrienne** ! Sarcastique, Julien Temple fait ainsi du docteur Ted, le conjoint volage de Valérie Dale, le creuset de toutes les tares du mâle yankee. Flemmard au pieu, matérialiste, lâche, il brandit un disque de Julio Iglesias à sa compagne et colle sur sa voiture un sticker "George Bush à la Maison Blanche". Deux bonnes raisons pour détester instantanément le mec !

A terriens stupides et puérils, aliens candides et benêts, extraits d'une bande dessinée vieille d'au moins quarante ans. *"**Objectif Terrienne** se réfère aux romans populaires des années 30 et 40. A l'époque, les gens ne connaissaient rien à l'espace mais palliaient ce manque par l'imagination. Le vaisseau spatial provient aussi de cette culture, des **Flash Gordon**. Pour cette raison, nous lui avons donné des formes phalliques, chose courante alors"* poursuit Julien Temple toujours prompt à mettre ses protagonistes dans le même sac. *"Ces aliens sont vraiment en technicolor. Le film passant beaucoup par les couleurs, je voulais aussi que le monde soit perçu par leurs yeux, qu'il soit magnifié par le souvenir qu'ils en auront un jour"*.



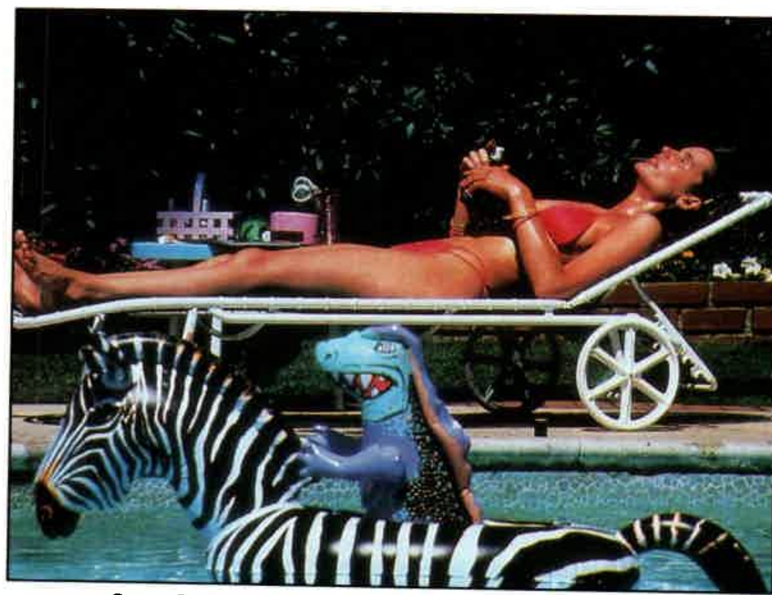
Les 3 aliens en villégiature : Mac (Jeff Goldblum), Zeebo (Damon Wayans) et Wiploc (Jim Carrey)

CHEMIN DE CROIX

Objectif Terrienne, comédie satirique et mordante sous des dehors caramelisés, rentre dans la catégorie des films maudits par Hollywood. Qu'il se soit planté pour cause de trop grande violence morale vis-à-vis de bons citoyens, rien de plus logique dans un pays où l'on n'accepte que fort mal la délation sociale. Mais les soucis, datant d'avant le tournage, placent le britannique Julien Temple dans la position des trois Jhazzaliens sur Terre.

Toutefois, avant Temple, **Objectif Terrienne** tenait sur les frêles épaules de la comédienne-chanteuse Julie Brown. Bonne copine et patronne de Geena Davis dans le film, elle monte une première version musicale de "la chose" dans une boîte de nuit de Los Angeles quand un agent de casting de *Warner Bros* la remarque. Bingo ! Mais cette dernière doit renoncer à la tête d'affiche, son nom ne disant rien à personne. Arrive alors Julien Temple. En dix-huit mois, il demande aux scénaristes de retoucher quinze fois le scénario ! Julie Brown fulmine.

Parallèlement, *Warner* tente d'imposer au réalisateur british Madonna ou Cyndy Lauper dans le rôle de Valérie Dale. *"Madonna ne correspondait pas au personnage. De plus, elle est de petite taille. J'ai choisi Geena Davis notamment parce qu'elle est grande. Je voulais qu'elle paraisse démesurée par rapport aux habitants de la Valley qui ne dépassent pas le mètre soixante-quinze"*.

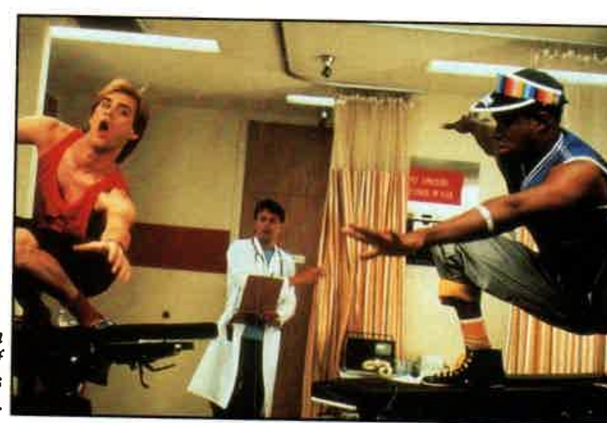


Geena Davis prend le soleil dans un décor ultra kitsch.

Mais *Warner*, déçu par les recettes de **La Petite Boutique des Horreurs**, décide finalement de laisser tomber tout autre projet mêlant fantastique et comédie musicale. Le mogul aux pieds d'argile Dino de Laurentiis reprend le bébé pour l'abandonner peu après, faute de dollars. *Vestron*, pas loin de la banqueroute, rapplique et monte le film pour pas cher, dans la mesure où une partie de l'oseille part dans le rachat des droits à *Warner*...

Par miracle presque, entre une grossesse laborieuse et un accouchement douloureux, Julien Temple sauve **Objectif Terrienne**. Il détourne la grosse pantalonnade extraterrestre, fait chavirer les valeurs de l'American Way of Life pour, au bout du compte, confectionner une petite friandise acidulée, dépassant allègrement le taux de colorants chimiques autorisés par l'Oncle Sam.

Marc TOULLEC



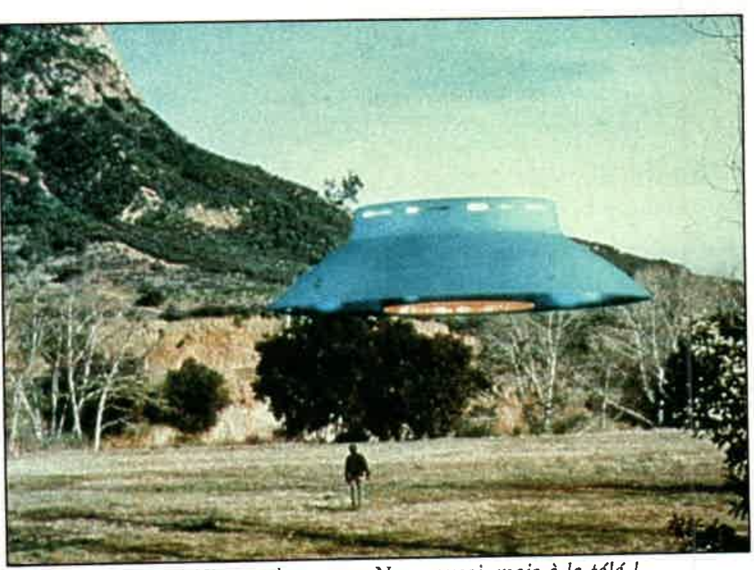
Initiation au surf pour aliens novices.

***Earth Girls are Easy**. USA. 1988. Réal.: Julien Temple. Scén.: Julie Brown, Charley Coffey & Terrence E. McNally. Dir. Phot.: Oliver Stapleton. Mus.: Nile Rodgers. Effets spéciaux : Dream Quest Images (visuels), Jeffrey Judd (maquillages). Prod.: Tony Garnett. Int.: Geena Davis, Jeff Goldblum, Julie Brown, Jim Carrey, Damon Wayans, Charles Rocket... Dur.: 1 h 36. Dist.: Warner Home Vidéo.*

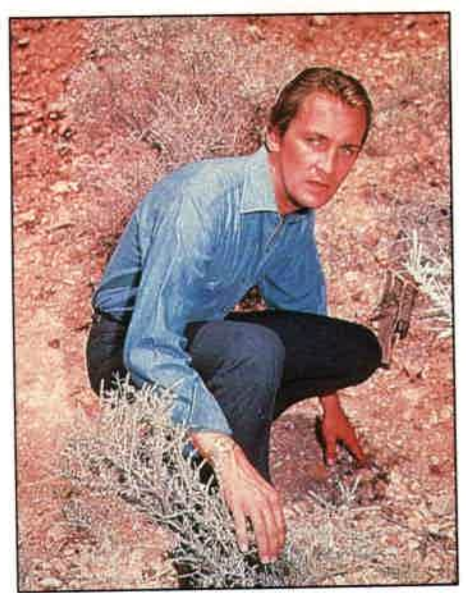
NEW VIDEO

Les ENVAHISSEURS

Quatre cassettes, regroupant douze des meilleurs épisodes de la série... C'est avec un immense plaisir que l'on retrouve David Vincent dans sa lutte implacable contre les *Envahisseurs*.



David Vincent les a vus. Nous aussi, mais à la télé !



Roy Thinnes, à jamais David Vincent.

Le 10 janvier 1967, ***Les Envahisseurs*** débarquent sur les petits écrans américains. Mars 1992, la série la plus parano de l'histoire de la télé arrive enfin dans les rayons vidéo. En 25 ans, un véritable culte s'est construit autour de la série. La Terre entière connaît l'existence des Envahisseurs, elle sait que David Vincent les a vus et qu'il doit convaincre un monde incrédule que le cauchemar a déjà commencé.

En fait, ce cauchemar a commencé dans la tête de Quinn Martin, producteur de séries à succès comme ***Le Fugitif***, ainsi que dans celle de Larry Cohen, devenu depuis réalisateur de films barges de série B. L'idée était de prolonger sur le petit écran la période parano du cinéma de SF ricain des années cinquante, avec ses extraterrestres, souvent de couleur rouge, qui envahissaient en cachette la vie des bonnes petites villes américaines. L'idée était, en fait, de faire une version télé du paranoïaquissime **Invasion des Profanateurs de Sépultures** de Don Siegel.

Comment David Vincent, type tranquille, citoyen très ordinaire, devient-il pendant près d'un an et demi (la série s'arrêtera en septembre 68) et 43 épisodes le héros d'une Amérique empêtrée dans une guerre meurtrière et dont les porteurs d'illusions ont tous été assassinés les uns après les autres (les 2 Kennedy, Luther King...) ? Simplement en ne se laissant pas faire. Il a donc vu les envahisseurs. Il sait qu'ils veulent conquérir la Terre, il connaît leurs méthodes et la façon de les démasquer (le petit doigt tendu qui devait être à l'origine un œil dans la paume de la main, mais c'était trop compliqué). Qu'aurait fait Monsieur-Tout-Le-Monde si cela lui était arrivé ? Rien. Mais David, lui, agit. C'est le héros. Monsieur-Tout-Le-Monde est devant son poste admirant son héros perdre tout ce qu'il avait pour engager une bataille sans merci contre l'ennemi d'outre-espace, lutter contre le système souvent dirigé par les extraterrestres et déjouer les multiples complots qui l'entourent. Abandonné par les siens, devant se méfier de tous, David Vincent fait face et combat seul l'Envahisseur.

Les épisodes ont à peu près tous la même trame. Alerté par une nouvelle insolite, David Vincent se rend sur les lieux, en général des petites villes de province, et déjoue les plans des envahisseurs en mettant leur vrai identité à jour ou en détruisant une de leur base, sans oublier d'en tuer un ou deux histoire de bien montrer de quelle manière impressionnante leur corps se désintègre. Chaque fois, il rencontre l'amitié dans la ville qu'il traverse. Parfois même, il tombe amoureux. Comme dans cet épisode magnifique, ***Mutation***, où David tombe amoureux d'une extraterrestre capable d'éprouver des sentiments humains et se sacrifiera pour lui prouver son amour. David Vincent est aussi mis au ban de la société locale et c'est lui que l'on prend pour l'étranger (***Equation Danger*** ou ***La Capture***). Mais si le schéma est souvent identique, l'histoire est toujours originale. C'est ce qui fait le charme et la pérénnité de la série. Tous les épisodes ont l'air d'obéir à une logique de série plutôt habituelle, dans la lignée des histoires de fugitifs traversant la vie des autres, épisode après épisode (***Le Fugitif***, ***L'Immortel*** ou encore ***Hulk***). Mais l'optique SF parano de la série donne à chaque épisode une dimension totalement novatrice et encore inégalée. Dans le genre, le générique et sa voix off bien flippante est une petite merveille d'efficacité et de concision.

Didier ALLOUCH

LES ENVAHISSEURS (THE INVADERS)

Cassette 1 : ***Première Preuve - La Mutation - Equation Danger***

Cassette 2 : ***L'innocent - La Tornade - Panique***

Cassette 3 : ***La Vallée des Ombres - Le Procès - Un Curieux Voyage***

Cassette 4 : ***La Capture - Mission de Vie - La Fugitive***

Dist. : Sony Music

O.V.N.I. - E.B.E.
L'INVASION A COMMENCE

Jimmy Guieu a sans doute trop regardé les ***Envahisseurs***. Lui, il est persuadé que les E.T. sont déjà là. Ou plutôt les E.B.E, Entités Biologiques Extraterrestre. Ils sont là depuis 45 et le gouvernement ne nous dit rien. Guieu est encore plus parano que David Vincent. Difficile de le croire, mais pris au second degré, son documentaire ravira tous les amateurs de séries B bien paniquantes.

Disponible dans la collection "Les Portes du Futur".



COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

MAD MOVIES

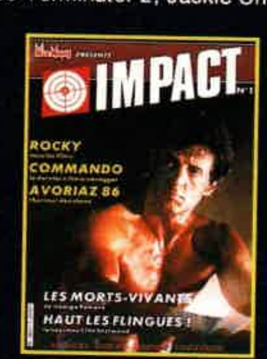
23 La série des Dracula, Mad Max II.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong et les autres, entretien maquilleur..
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci..
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2, The Craignos Monsters (2).
61 Indy 3, Abyss, Batman, The Craignos Monsters (3).
62 Spécial SPFX: Star Wars, etc... The C. Monsters (4).
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator, etc.
64 Freddy, Basket Case II, Nightbreed, Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninjas, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, The C. Monsters (5).
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), The C. Monsters (6).
68 Les Tortues Ninjas, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, The Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 (novembre 91) Evil Dead 3, The Rocketeer,





IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Schwarzenegger..
20 Indiana Jones, Simetierre, entretien J. Carpenter.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", The Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Envoyé Spécial.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Prédator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois.
35 Terminator 2, Jackie Chan, les Arts Martiaux.





BON DE COMMANDE

MAD MOVIES 23 26 27 29 30 31 32
33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54
55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74

IMPACT
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22
23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34

Pour commander: découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 : épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM__________ **PRENOM**__________

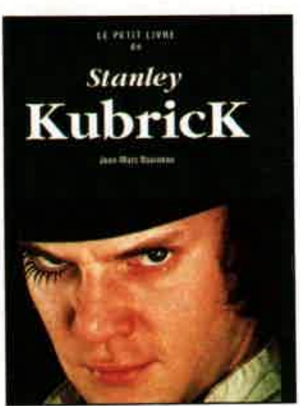
ADRESSE____________________

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE



LE PETIT LIVRE DE STANLEY KUBRICK
Jean-Marc Bouineau
Spartorange

Ce petit Kubrick illustré a deux grandes qualités. Bouineau a d'abord écrit son livre avec une envie folle de nous faire partager sa passion pour l'oeuvre de celui qu'il appelle "le plus grand cinéaste de notre temps". Cela nous donne des textes engagés, bourrés d'info, où l'analyse est un peu laissée de côté, mais qui transpirent d'un amour presque aveugle pour l'œuvre de Kubrick.
Ensuite, l'iconographie, qui est tout simplement incroyable avec des tas de photos inédites ou extrêmement rares et même des images d'une séquence jamais vue de **Docteur Folamour**. Ajoutez une interview exclusive du réalisateur et vous aurez le parfait complément au gros bouquin encyclopédique que Michel Ciment avait consacré à ce même Stanley Kubrick.

ADIEUX

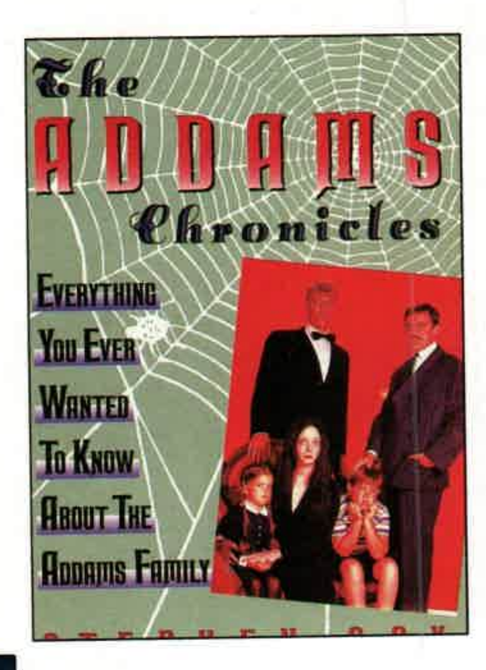
A **Ray DANTON**, mort le 11 février dernier à l'âge de 60 ans. Epoux de la splendide Julia Adams (**La Créature du Lac Noir**), Danton a débuté sa carrière en tant que comédien. En 68, il se lance dans la réalisation en Italie en signant **Corrida pour un Espion**. Entre 68 et 78, il réalisera 17 films dont **The Deathmaster**, **Crypt of the Dead** ou **Psychic Killer**, tous interprétés par sa femme.

A **José FERRER** qui nous a quittés le 26 janvier à 80 ans. Né en 1912 Jose Vincente Ferrer Otero Y Cintrone (ouf !) a obtenu un Oscar pour son interprétation dans **Cyrano de Bergerac**. Dans les années 70, on le voit plus souvent dans des série B comme **Crash** de Charles Band ou **Zoltan, le Chien Sanglant de Dracula** de Albert Band ou encore **La Sentinelle des Maudits** de Michael Winner. Dernier titre dans sa filmo, **Dune** de David Lynch en 1985.

A **Ian WOLFE**, qui a dû battre des records de longévité dans le métier de comédien. Il a tourné son premier film en 1919 et son dernier en 1990 (**Dick Tracy**). Il était spécialiste des seconds rôles, genre méchants. On l'a vu dans **Le Monde Perdu**, **THX 1138**, **Homebodies**... Gageons que si la mort ne l'avait emporté à 95 ans le mois dernier, il serait encore sur un plateau.

HOFFMAN'S GUIDE TO SF, HORROR AND FANTASY MOVIES
Corgi Books

OK, ce dico anglais du cinéma fantastique est plutôt complet. OK, les principaux titres du genre, si ce n'est tous, y sont répertoriés. OK, les fiches techniques sont exactes même si on aimerait bien qu'elles aillent voir ailleurs que chez le réalisateur et les acteurs principaux. OK, les résumés sont précis et concis. OK, les auteurs ont l'air de vraiment s'y connaître et d'avoir vu les films dont ils parlent. J'admets donc que c'est un outil utile. Mais, dieu que ce livre est moche. Mal maquetté, mal illustré, pas beau. Utile, mais laid, donc. Dommage.



THE ADDAMS CHRONICLES
Stephen Cox
Harper Perennial

Connaissez-vous tous les membres de la famille Addams, de la Tante Anemia, celle qui a une barbe mais pas de moustache, à l'oncle Tic, celui qui a deux pieds gauche ? Savez-vous quel est le menu proposé chez les Addams ? Savez-vous que c'était Jackie Coogan, le "Kid" de Chaplin, dans le film du même nom, qui jouait Fester dans ***Addam's Family***, la série ? Si vous croyez tout savoir, c'est que vous n'avez pas encore lu ce bouquin incroyablement exhaustif sur une des séries les plus curieuses produites aux USA dans les années 60 (les 64 épisodes ont été pour la première fois diffusés du 18 septembre 64 au 8 avril 66 sur *ABC*). Des bouquins complets sur les séries, il en existe beaucoup d'autres. Mais la particularité de cet *Addam's Chronicles*, c'est son concept. Il est en parfait accord avec la série, même humour dans les descriptions, même cynisme dans l'écriture, même tendance à l'exagération. Un peu comme ce qu'ont fait Lynch et Frost avec l'iconoclaste *Welcome to Twin Peaks*. Le livre parfait avant de découvrir le film.

MINUIT 4
Stephen King
Albin Michel

Voici donc la "suite" de *Minuit 2*, dont nous vous parlions dans le numéro 73. Comme le précédent, *Minuit 4* est composé de deux longues nouvelles : *Le Policier des Bibliothèques* et *Le Molosse Surgi du Soleil*.
La première nouvelle est la moins intéressante, qui remake en plus hard *ça*. Une incarnation du mal doit prendre forme humaine tous les trente ans pour se nourrir de la peur qu'elle génère. Dans ce but, elle réveille les traumatismes enfantins les plus profonds de la personne choisie. Cette idée d'enfance gâchée et de mal persistant est un concept tellement récurent dans l'oeuvre de King, que cette nouvelle, aussi prenante soit-elle, nous donne souvent une désagréable impression de "déjà-lu".
La préface du *Molosse Surgi du Soleil* annonce clairement les choses. Cette histoire compte énormément pour King. Dans cette introduction au récit, il explique qu'il veut en finir avec Castle Rock, sa ville de toujours, celle où il a situé *Cujo*, *Dead Zone*, *Le Corps* (*Stand By Me*) et bien d'autres nouvelles. Il n'est pourtant pas question d'exil brutal. King fait les choses en douceur, en trois romans. Le premier, *La Part des Ténèbres*, n'était qu'une version romancée de la mise à mort de son alter-ego, Richard Bachman. Le troisième sera *Needful Things*, bientôt disponible en France. Entre les deux, ce *Molosse Surgi du Soleil*. Une histoire sombre de polaroïd (ou soleil, à cause du flash) dont on ne tire que des photos d'un monstre canin qui se dirige de plus en plus agressivement vers l'objectif. Et ce, quelque soit la personne ou le paysage que vous prenez en photo. Le chien sortira-t-il de la photo pour terroriser les habitants de Castle Rock ? C'est là le suspense.
Un récit très angoissant dans lequel Stephen King porte pour la première fois depuis longtemps un regard sans affection sur certains de ses personnages. Notamment sur Pop Merril, le brocanteur. Un usurier, un petit margoulin malsain qui vit des travers des habitants de sa ville. King a l'air d'en avoir assez de sa douce image. Son histoire est cruelle, dure et, c'est nouveau, cynique. Il n'avait pas écrit aussi méchamment depuis *Cujo*. Les deux histoires se rejoignant d'ailleurs d'une autre façon. Cela marque-t-il un tournant dans sa carrière ou simplement une réaction passagère ? Attendons *Needful Things* pour le savoir.



JEUX VIDEO



GOLDEN AXE 2
Sega

J'avoue très franchement ne pas être un fan des jeux de baston. C'est un peu toujours la même chose, et une fois qu'on a pigé le truc, c'est "in the pocket". Mais là, je ne peux qu'être ébahi par la beauté de ce *Golden Axe 2*. Le principe reste le même mais les décors sont magnifiques et les possibilités d'action des personnages semblent illimitées. Un jeu qui se renouvelle au fur et à mesure qu'il se déroule.

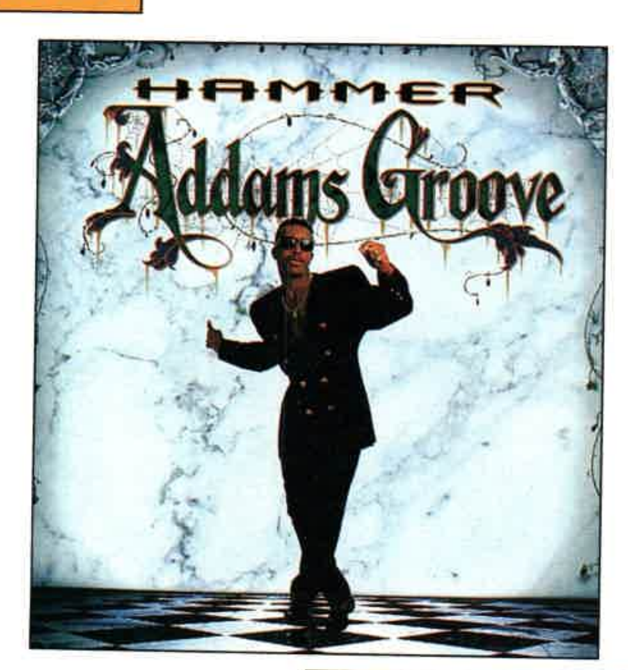
STAR WARS
Nintendo

L'événement chez *Nintendo*, la sortie tant attendue de la version jeux vidéo de **La Guerre des Etoiles.** On revit les aventures de Luke Skywalker de sa planète natale à la destruction de l'Etoile Noire. A la fois jeu de plate-forme, de labyrinthe et de simulation, *Star Wars* impressionne par la diversité des péripéties que l'on peut vivre grâce à lui. On est perdu dans le désert, attaqué par des météorites, on traverse des zones de plus en plus dangereuses, on passe par des stages de plus en plus délicats. C'est un vrai plaisir de retrouver l'univers créé par Georges Lucas chez soi et de pouvoir en être soi-même le héros.

MISSION IMPOSSIBLE
Nintendo

Un jeu de labyrinthe basé sur la nouvelle série d'épisodes de **Mission Impossible** et mettant donc en vedette les nouveaux personnages. Un jeu de labyrinthe agrémenté de quelques bastons. On joue avec les héros qui composent l'équipe de *Mission Impossible* et chaque fois que l'on perd un joueur, il est remplacé par un autre membre de l'équipe. Chacun ayant ses propres particularités et ses propres armes. Si les nouveaux épisodes, que l'on peut en ce moment voir sur *M6*, ne sont pas fameux, le jeu, lui, est réellement très sympa bien que sans surprise.

DISQUES



ADDAMS GROOVE
Hammer
Emi

Comme c'est de plus en plus le cas, la chanson de **Addams Family** est éditée sur un single histoire de se faire un peu plus de blé. C'est à Hammer, celui que l'on appelle déjà le Michael Jackson du rap, que les producteurs ont fait appel pour chanter le tube du film. On attendait, prêts à se gausser, un rap simplet bien dance music, se basant sur le thème de Vic Mizzy. Surprise, le morceau est hyper rythmé, drôle et vraiment très "péchu". Hammer, soit "le marteau", a encore frappé.

NEKROMANTIK 2
Debil Entertainment

Très étrange la musique de ce **Nekromantik 2.** Mais qu'attendre d'autre d'un film qui parle de nécrophilie. Tout le disque est traversé par une atmosphère complètement underground. Au premier abord, l'effet est un peu déroutant, dérangeant. Passé ce stade, on s'aperçoit qu'on a affaire à une BO d'ambiance tout à fait travaillée, dans laquelle on trouve une gamme très large de styles musicaux. Il faut s'y prendre à deux fois pour apprécier à sa juste mesure.

THE ADDAMS FAMILY
Marc Shaiman
Capitol Musique - Emi

*"Si Barry Sonnenfeld et Scott Rudin m'ont demandé de composer la musique d'**Addams Family**, c'est sans doute parce que Danny Elfman a refusé"*, déclare très humblement Marc Shaiman sur la pochette du disque. On lui pardonne donc les quelques accents "Elfmaniens" qu'il a donnés a sa composition, car Shaiman a su créer une mélodie se fondant parfaitement dans l'univers mi-bargeot mi-romantique des Addams. Il ne s'est pas contenté de reprendre le célébrissime thème écrit pour la série télé par Vic Mizzy et de l'illustrer de différentes façon. En fait, ce thème, on ne l'entend que trois fois dans le disque. A l'actif de Shaiman : une valse magnifique, tout aussi romantique que L'Amapola que Morricone avait composée pour **Il Etait une Fois en Amérique**, et une chanson digne des meilleures comédies musicales de Broadway pour la scène de la fête, la Mamushka, interprétée comme dans le film par Raul Julia et Christopher Lloyd. On avait peur que Shaiman retombe dans ses travers de pompeurs (souvenez-vous de **Misery**), tel n'est pas le cas. Bien au contraire, il nous offre une délicieuse BO.

EVENEMENT

EURODISNEYLAND

12 avril 1992. 9 heures du matin. Un jour et une heure qu'attendent avec impatience des millions de personnes. Ce sera enfin l'ouverture d'Eurodisneyland, la version parisienne du Disneyland Californien et du Disneyworld de Floride. Des années de travail pour bâtir un parc regroupant 29 attractions. La plupart sont inspirées des attractions déjà visibles en Amérique mais deux seront totalement nouvelles : Circle Vision 360, un film panoramique mettant en vedette Jules Verne et Alice's Curious Labyrinth, inspiré d'Alice au Pays des Merveilles.
Version remakes tricolores, deux attractions nous intéressent particulièrement : Le Star Tour et Captain EO. Le Star Tour est une attraction inspirée par **Star Wars** et créée par les petits génies de chez *LucasFilm*. Le visiteur prend place à bord d'un vaisseau spatial et connaît, grâce à plusieurs simulateurs de vol, toutes les sensations qu'ont éprouvées Luke, Leïa et Han dans leur Faucon Millénaire.



Captain Eo est un court-métrage musical mettant en scène Michael Jackson. Un long clip très space-opera réalisé par Coppola et produit par George Lucas. Avec Anjelica Huston dans le rôle de la princesse maléfique et tout un tas de petites créatures animées autour de Jackson. Avec bien sûr des chorégraphies fabuleuses impeccablement filmées. Le tout en trois dimensions. Mais attention, pas dans un relief de pacotille avec des lunettes bicolores qui vous donnent la migraine. **Captain Eo** se passe de ces procédés archaïques. En fait, ce n'est pas le film qui subit un quelconque tripatouillage mais la salle qui est spécialement conçue pour projeter le film. Et quand un météore vous explose à la gueule, vous n'avez plus qu'à prier pour que le relief ne soit que du relief. Très impressionnant.



Tiphaine Catel, Aberdeen, Ecosse

Je voudrais répondre à la lettre de Yan Delage qui reproche à votre revue de consacrer trop de place à la politique. Au contraire, le genre fantastique est indissociable d'une approche socio-politique. Le roman gothique, qui est à l'origine du fantastique actuel, a été considéré par De Sade, puis par les surréalistes comme un genre subversif. *Frankenstein* a été écrit pour promouvoir une réforme sociale ; les parents de Mary Shelley étaient Mary Wollstonecraft, auteur de *A vindication of the rights of women* qui est à la base du mouvement féministe, et Samuel Goldwyn qui utilisa aussi le roman gothique pour diffuser ses idées politiques. S'il fallait un exemple plus récent, nous avons les filmographies de George Romero et John Carpenter : certains de leurs films accusent ouvertement les Etats-Unis d'être un état policier sans oublier la virulente satire de la société de consommation qu'ils comportent. Le fantastique n'est pas le sous-genre cinématographique creux et ludique que certains de ses détracteurs voudraient qu'il soit, il a droit à une approche adulte et lucide. Qu'un magazine comme *Mad Movies* lui rende justice est tout à son honneur. Ignorer la portée socio-politique d'un film même de divertissement me paraît dommage. *Mad Movies* se doit de parler politique, car les films dont il parle sont politiques.

Mathieu Legrin, Nieppe

Je suis en classe de 3ème et je dois faire un dossier ayant pour sujet le cinéma fantastique. Pourriez-vous m'envoyer tous les documents possibles concernant ce sujet.

Non !

Olivier Lacarin, Yzeure

Quelle surprise au cinéma ce week end ! Pensant voir les pubs habituelles, donc sans intérêt, j'ai soudain découvert la pub *Mad Movies*. Je dois dire que vous commencez l'année en beauté, car je l'ai trouvée somptueuse et si je n'étais pas déjà abonné, je l'aurais fait immédiatement. Longue vie à *Mad*.

Dessin : envoi de Raphaël Peaud



Eric Ducron, Villeneuve Loubet

Comme je le lisais récemment avec intérêt dans le courrier de *Mad*, Ducron y se décarcasse. Du moins, j'essaie de faire de mon mieux. Ici, il s'agit d'un masque facial de batracien, peint tout d'abord à la peinture acrylique, puis terminé au fond de teint spécial.
Voilà, je voudrais faire savoir aux lecteurs que je suis ouvert à toute proposition de travaux de maquillages et d'effets spéciaux. Je laisse mon adresse pour les personnes intéressées. Eric Ducron, avenue du Bosquet, L'Orée du Bois, Bloc A, 06270 Villeneuve Loubet.

David Lotton, Rennes

Puisque J.P. sensibilise ses lecteurs à "la crise de la presse", branchons nos antennes et méditons :
Les revues se demandent quel terrible fléau les privent de leur lectorat. Je puis divaguer sur le sujet car j'ai été, ou suis, lecteur de, par ordre d'apparition dans ma vie : *L'Ecran Fantastique, Première, Best, Mad Movies, Impact, Vidéo 7, Starfix, Studio, Max, Vidéothèque, Hot Vidéo* (hum, hum !), *Toxic, Le Cinéphage*. Impressionnant, n'est-il pas ?
Pour se donner bonne conscience, les revues invoquent la prudence du consommateur qui compte sa bourse au plus près. Soit, j'acquiesce.
Mais je claironne aussi : arrêtez vos délires de crétins éthyliques. J'ai abandonné *l'Ecran Fantastique* pour ses crises cardiaques trop répétées. J'ai laissé choir *Max* pour crétinisme parisianniste. J'ai assisté à l'enterrement de *Vidéothèque* (trop didactique), *Toxic* (trop superficiel), *Starfix* (là, je pleure). J'ai laissé tomber *Hot Vidéo*, j'ai pissé sur *Studio* car Esposito a la tête grosse comme la Terre, je vais bientôt chier sur *Première* (*Arrêtez-le, vous voyez bien qu'il est malade !*), car ils ont la dépendance de pensée et d'écrire vissée au fond de la culotte. Restent *Best, Mad Movies, Impact, Le Cinéphage*, qui me font toucher à tout ce que j'aime : cinéma fantastique et traditionnel, musique, vidéo.
Alors qu'ils arrêtent tous d'accuser la crise économique et qu'ils se penchent un peu sur leurs chevilles surdimentionnées.
Qu'ils jettent un coup d'œil badin sur un *Mad Movies*. Ils y découvriront cette chose incommensurable : le respect de son lectorat. Ils verront une revue bourrée jusqu'à la gueule dans son absence de vide (*l'image est hardie, mais la prosodie de la phrase l'emporte...*). Ils verront qu'il n'y a pas de *Renault 19* pour niquer une *Fiat* avec une bouteille de *JB'S*, ils verront qu'on ne fait pas un monstre avec de la crème *Nivéa* et du cidre (?). Ils verront des rédacteurs qui n'ont pas l'ego à la démesure de la mesure (ah là, je m'étonne !). Bref, ils verront des gars sympas qui se démènent pour nous, qui en veulent toujours plus.
Conclusion, ni une ni deux, je m'abonne, y'a de la joie !

J'aime cette conclusion, lucide et débridée ! Et s'il nous manque un public relation à la revue, promis, on pense à toi. J.P.P.



Nataly Peyroche, Lyon

Je ne commencerai pas par des compliments. Que dire de plus, sinon que tu es remarquable, désirable, inestimable, insatiable, immangeable (j'ai essayé, c'est lourd à digérer !), inépuisable, redoutable et inébranlable (*oui, ben parlons plutôt d'autre chose...*). En fait, je voudrais savoir comment sont recrutés les membres du jury d'Avoriaz (l'un d'eux avouait récemment qu'il ne savait pas s'il aimait ou non le fantastique, et semblait s'en foutre totalement), et pourquoi vous n'avez pas fait de Palmarès des meilleurs films cette année ? Bisous partout.

Les jurés sont choisis en fonction de leur disponibilité et de leur notoriété médiatique. Quant au palmarès, je me demande si l'on n'a pas purement et simplement oublié de s'en occuper. Ceci dit, je ne prise guère ce procédé quasi-scolaire de noter ainsi les films. J.P.P.

Karine Penneteau, Noisiel

Qui n'a pas vu **Orange Mécanique** ne peut imaginer que très superficiellement ce qu'est ce film. Loin d'un **Terminator** ou d'un **Alien**, **Orange Mécanique** n'est jamais gratuit dans ses excès de violence ou de sexe, par ailleurs superbement transcendés par une musique aussi surprenante que bien employée. Il faut se souvenir de cette scène inoubliable du viol de la femme de l'écrivain, le tout sur le rythme de *I'm singing in the rain*, chanté et dansé par Alex (Malcolm Mc Dowell).
Œuvre intemporelle, qui n'a presque pas vieilli malgré son grand âge - déjà 20 ans - (*comme* Mad Movies, *tiens !*), **Orange Mécanique** se range aux côtés des **Blade Runner** et autre **Brazil**.
Violent, certes, mais aussi terriblement moderne dans son propos : forcer un homme à être bon, c'est lui enlever tout choix entre le bien et le mal, c'est le priver de son Humanité. Jamais film n'aura été aussi excessif, et l'on sort de la salle avec un certain malaise, c'est normal. C'est que, quelque part au fond de nous-mêmes, nous somme Humains, comme Alex. Un rare moment de cinéma, le grand, le vrai.

Dr. Jean-Philippe Crouzet, Paris

La publication du travail de Nelly Recchio, dans votre précédent courrier, est une excellente idée. Cela nous change un peu des clichés du genre en matière de maquillage.
Ceci dit, je ne suis pas du tout d'accord avec la lettre écrite par Philippe Cotton : **Gremlins 2** est un pur chef-d'œuvre (*euh... ah bon, tu crois ?*) et dénote une réelle évolution par rapport au premier (*bof !*).
Votre revue me satisfait pleinement dans la mesure où vous publiez des articles fort intelligents sur ce cinéma, et votre érudition à propos des cinéastes et des films américains me renverse. Seule critique : les caractères typographiques me semblent un peu trop petits, surtout lorsqu'ils se placent sur des fonds noirs ou rouges. Heureusement, ma pharmacienne commercialise des lunettes-loupe qui grossissent quatre fois, avec lesquelles il est facile de lire des petits caractères, comme ceux des nouveaux annuaires. Pour ceux de vos lecteurs qui voudraient se procurer ces lunettes spéciales vraiment très bien, je vous indique mon adresse : 151, Bd. Malesherbes, Paris 17ème.

Que voilà une bonne méthode de vente par correspondance !
Nous écrivons en petits caractères pour mettre plein de bonnes choses dans un seul numéro. Ceci dit, nos textes restent encore largement lisibles. D'autant que nous avons récemment changé de typo. Il suffit de comparer les numéros 72 et suivants à ceux antérieurs au 71 (le 71 mélant justement les deux compos). J.P.P.

David Quinzain, Ferrière

La télévision est vraiment devenue un outil d'aliénation. Après avoir pressé le "on", il n'y a plus rien, sinon des images privées de vie. Par exemple, des émissions s'installent à Avoriaz pour les 20 ans de ce Festival, prétendant nous montrer des extraits de films. Mais il semble que, pour le présentateur, et d'après les extraits en question, le cinéma fantastique se résume à des membres sectionnés et des têtes arrachées. Sur le plateau, tout le monde discute de tout, sauf de l'essentiel, c'est-à-dire ce pourquoi l'équipe s'est déplacée : le Festival. Sur deux heures, seulement dix secondes sur le véritable sujet, excusez-moi du peu. Pour ne dénoncer personne, je ne citerai pas l'émission du mielleux Perrot sur *FR3*.



Dessin, envoi de Laurent

Benjamin Parent, Meaux

Qu'elle n'a pas été ma joie de voir dans les dernières notules le casting du **Spiderman** de James Cameron. Du point de vue physique, Schwarzenegger ressemble énormément à Venom, mais quel challenge, car ce personnage est un bel enfoiré. Rappelons que Venom porte un costume appelé symbioste, qui est vivant et fluide. Ce qui lui rappellera sûrement un certain T- 1000 de récente mémoire.

Suzy de Magalhaes, Brecy

Après avoir lu votre article *"L'Evénement du Jedi"*, je tiens à vous signaler qu'il existe plusieurs sortes de catholiques. Il ne faut pas confondre catholique et grenouille de bénitier, tolérant et intolérant. Je suis catholique, mais cela fait des années que je n'ai pas mis les pieds dans une église (*t'as raison, depuis qu'on ne peut plus y faucher* Télérama, *ça ne vaut vraiment plus la peine...*). J'ai des amis athées, des amies de "petite vertu", je lis *M.M.* depuis le 38, et il paraît que tout cela n'est pas très catholique.
Mais le nouveau testament prêche avant tout la tolérance et l'amour du prochain. Alors que penser de ces pseudos catho qui mettent des bombes dans les salles où l'on projette **La Dernière Tentation du Christ** ? Que penser de ces dégénérés qui affirment que le sida est un fléau de Dieu ? Que penser de ceux qui inventent de nouveaux commandements: *"Tu n'avorteras point, Tu ne sortiras pas le samedi soir, Tu ne prendras point de contraceptifs"* ? Dieu ne prêche pas l'intolérance, ce sont les hommes qui ont inventé ces conneries-là. Qui ont trouvé le moyen de se faire du fric à Lourdes et dans les chaumières des rombières crétinisées.
En ce qui concerne **L'Expérience Interdite**, je n'y ai pas du tout vu la même chose que vous. Moi j'y ai vu le remords, mais pas la confession. Après tout K. Sutherland n'a pas racheté sa faute, il n'a pas ressuscité l'enfant, il a seulement éprouvé des remords. Il n'est pas nécessaire de croire en Dieu pour connaître le remords, non ?
Il est vrai que les intolérants pourraient s'emparer du septième art pour en faire un redoutable outil d'endoctrinement. Et ils auraient de fortes chances de gagner avec tous les standards qui hantent le monde. Mais on ne les laissera pas faire, pas vrai ?
Je vous assure que l'on peut être à la fois catholique, tolérante, humaine et lectrice de *Mad Movies*.

Jean-Christophe Portets, Bordeaux

Alors là, pas d'accord J.P.P., car quand Philippe Cotton (dans le n° 75) dit qu'aujourd'hui c'est surtout la violence qui s'exprime, tu lui réponds que la quasi-inexistence des personnages aurait plutôt tendance à la supprimer. Mais regarde et constate qu'elle est omniprésente dans la plupart des films. De plus, avec les progrès acquis en matière d'effets spéciaux, il est facile de nous la faire gober, cette violence. Du coup, les films se ressemblent de plus en plus et il devient difficile de marquer les spectateurs. Quand je zyeute aujourd'hui un film comme **L'Exorciste** ou **Orange Mécanique**, le dégoût monte en moi et je me mets à la place des spectateurs de l'époque. Il n'était pas normal de voir une fillette effectuer des rotations de 360° avec sa tête.
Mais de là à en conclure que le cinéma, surtout fantastique, a évolué dans le mauvais sens, pas forcément. Il faut vivre avec son temps. J'ai adoré **T2** pour ses effets spéciaux, comme tant d'autres, et je me demande s'il pouvait en être autrement de cette évolution. De toutes façons ce n'est pas trop grave, puisque certains films peuvent encore nous rappeler la "belle"? époque.

Je persiste à penser que lorsque Jason décapite un abruti complètement anonyme, le spectateur n'éprouve absolument rien, sinon un bref sentiment d'amusement. Et c'était là le sens de ma réponse. En revanche, la scène de ***Scarface****, par exemple, où l'on tronçonne, hors-champ, le copain de Pacino alors qu'il attend son tour, me secoue davantage que tout le cinéma fantastique de ces dernières années (bien sûr, on pourra toujours trouver une ou deux exceptions).*
Je ne pense pas que la technique apportera le moindre changement à cet état de fait. La technique reste de la technique, alors que nous parlons ici de structure narrative et de psychologie des personnages. D'autant que la tendance "second degré" des histoires, et plus encore des dialogues d'aujourd'hui, ne fait rien qu'à décrédibiliser la violence (ou, pour le moins l'intensité dramatique) dont nous débattons ici.
Evidemment, ce n'est que mon avis, mais celui qui n'est pas d'accord avec moi prendra quand même ma main dans la figure... Comment ? Ah oui, y'a plus de violence, on a dit. J.P.P.

Christelle Jugé, Les Mureaux

Je tire mon chapeau à l'équipe de *Mad*. Non contente de réaliser un magazine excellent, elle doit aussi faire preuve d'une patience d'ange. Eh oui, figurez-vous que la première chose que je fais quand j'ouvre la revue c'est de regarder le courrier des lecteurs. Et qu'y vois-je ? Des tas de bien-pensants qui se récrient : "Quoi ! le strip-tease des lectrices, mais c'est laid, c'est immoral". Mais au fond, si l'on regarde la photo "scandaleuse"... on ne voit (presque) rien ! C'est peut-être ça qui les gêne, d'ailleurs. Pauvre équipe, donc, qui doit répondre à ces vieux-jeu que C'EST POUR RIRE ! Du reste, la femme a le droit de disposer de son corps comme elle l'entend. N'a-t-on pas le droit de se marrer un peu, que diable !
Heureusement, les commentaires piquants et les trucs du style *"Ze Mad Rubrik"* sont là pour donner du mordant à notre lecture. C'est si rare de nos jours, un magazine divertissant ET intelligent.

Donc, vous avez compris, tout ça c'est pour rire... Mais si des lectrices voulaient disposer de leur corps dans la rubrique, on les publierait quand même, vous savez ! J.P.P.

Patrick Moreau, Dijon

Ils n'avaient pas le droit de tuer notre Freddy Krueger comme ça. Vous avez été trop gentil avec ce film, il n'est pas moyen, mais très mauvais. Les rares points positifs restent les cinq premières minutes et la fin, sauf la scène finale. Ah ! si seulement Rachel Talalay avait développé la partie où l'on explore (en 3D, bonjour le ridicule de la justification de ce procédé) le cerveau de Freddy pour y découvrir son passé en tant qu'homme, adolescent, enfant...
La dernière réplique de Freddy avant de mourir dynamité *"ah, ces jeunes !"* résume très bien la stupidité du film. Il n'est même pas besoin de commenter la dernière phrase de Lisa (et du film) *"ça y est, Freddy est mort"*. Merci pour le happy-end qui permettra à tous les Américains de rentrer chez eux heureux. A-t-on oublié que Freddy doit inspirer la peur ?
Mais vous avez raison, il nous doit un ultime cauchemar.
Bravo pour votre canard qui me repose classieusement pendant mes révisions (*fayot, Moreau !*).

Lou Van Hille, Uxem

En réponse à la lettre de Sylvain Ménard, à propos de ***Twin Peaks***, j'aimerais dire que David lynch a déjà repris du service. Hélas, vu le faible taux d'audience aux U.S.A., le feuilleton n'aura probablement pas de suite, mais il fait le sujet d'un film, aujourd'hui terminé, qui reprend tout ce qui nous a fait frémir pendant des semaines, tout en répondant à certaines questions demeurées en suspens. Seule ombre au tableau, Kyle McLachlan, lassé du rôle, n'incarne plus l'époustouflant Dale Cooper .
J'en profite pour signaler que je recherche des correspondants amoureux comme moi de la **Star Wars** Saga. Lou Van Hille, 19 rue de l'Avesnois, 59229 Uxem.

Sacha Ponse, Tourcoing

Vos grands articles sur les films importants sont trop souvent prompts à s'attarder sur les effets spéciaux et les cascades (et vas-y que j't'interroge le gars pendant une heure sur la méthode qu'il a employée pour faire sauter l'hélicoptère, etc.).
Personnellement, je m'en soucie en aucune façon, car ces genres de scènes, même réussies, ont été vues mille fois auparavant. Je préfère un effet simple et original, tel que l'immortelle bouillotte de l'excellent **Bad Taste** à toutes ces explosions post- (ou sous-) spielbergiennes qui semblent tant vous intéresser.
Par ailleurs, j'aimerais que dans chaque numéro vous consacriez une page ou deux à quelques films anciens. D'autant que certains dossiers thématiques vus dans *Mad Movies* représentent certainement ce que vous avez fait de mieux.

Nous tâchons toujours de doser les articles en fonction de leur intérêt. Qu'il s'agisse d'effets spéciaux ou d'autre chose. J.P.P.



Dessin : envoi de Céline Pech

LA VIDEO EN FOLIE

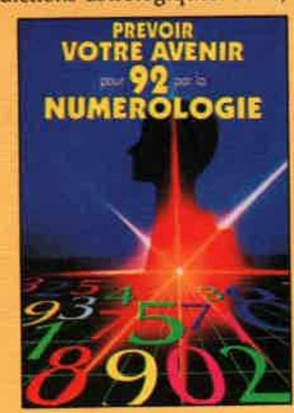
Proserpine, avec qui nous sommes d'ailleurs fâchés, mais pour d'autres raisons, sort en ce moment deux titres vidéo dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils innovent en ce domaine. Il s'agit en effet du *Feu de bois sans la corvée de bûches* et de *L'aquarium sans changer l'eau*. Au niveau scénario, peu de vagues : un feu dans la cheminée et des poissons dans l'eau pendant 59 minutes. Les fanas d'effets spéciaux et de travellings sophistiqués vont ressortir affreusement déçus. La caméra cadre le foyer ou l'aquarium en gros plan et ne bouge pas d'un millimètre en une heure. C'est l'anti-clip par excellence, quoi. Il s'agit même, n'en doutons pas, du plan le plus long de l'histoire du cinéma, et Hitchcock avec sa **Corde** pourra bien aller se faire pendre ailleurs. Hein, quoi, IL EST DEJA MORT ???





Bref, le seul suspense réside dans l'aquarium qui n'est pas pris plein cadre, donc certains acteurs disparaissent parfois hors du champ et on se demande bien ce qu'ils peuvent faire pendant tout ce temps. Sinon, évidemment, c'est très long et vous aurez plusieurs fois l'envie de vider l'aquarium sur le feu de bois pour interrompre l'interminable supplice. Personne n'est parfait !
Comme d'habitude, nous attendons la suite de cette passionnante série avec, par exemple : "*J'attends l'autobus sans prendre la pluie sur la figure*" (assoupissement garanti !), "*Je pêche à la ligne sans permis*" (très agaçant aussi...), "*Je me tape la cloche au restau sans régler l'addition*" ou carrément "*Ma journée de travail au bureau*", dans son très luxueux coffret de deux cassettes de quatre heures, qu'il vous suffira de suivre du fond de votre lit. Bouleversant, non ?

Proserpine (tiens, où ai-je entendu ce nom récemment ?) sort une vidéo pour "*Prévoir votre avenir pour 92 par la numérologie*". Un micro-trottoir nous apprend en exergue que les gens ne savent pas ce qu'est la numérologie (et semblent d'ailleurs s'en balancer royalement), avant que deux dames fort courtoises nous expliquent qu'il s'agit d'une science (euh, le lecteur de Carcassonne, arrêtez de rire, merci...) basée sur le symbolisme des nombres. Ce qui pourrait être passionnant, mais comme ici on s'adresse à des gogos, ça se résume à ça : vous prenez votre jour de naissance, votre mois de naissance, et enfin l'année en cours. Vous additionnez tous ces nombres jusqu'à les ramener à un simple chiffre. Exemple : 29-3-1992 donne 2024, puis 8. Résultat, il existe neuf cas possibles et, donc, les dames en question les passent en revue à la mode bien connue des prédictions astrologiques. Mais, si dans l'astrologie classique on peut trouver, à l'extrême rigueur, quelques compatibilités entre certains natifs d'un même signe, en revanche cette méthode renifle très fort l'escroquerie dans la mesure où un individu né le 3-12-50, par exemple, se trouvera sur le même schéma prévisionnel qu'un autre né le 16-1-49, ou le 2-6-75. Là où ça s'aggrave, c'est lorsque ces péronnelles s'appuient sur leur méthode pour vous conseiller d'attendre telle date pour quitter votre travail, changer des choses dans votre couple ou bien prendre telle décision importante de la vie courante. De quoi rendre les imbéciles encore plus mongoloïdes. Vive le progrès !



J.P.P.





Dessin de Eric GODEAU

LES NOUVELLES QUI TUENT

Bonne nouvelle : les radios privées, ça s'arrange. En effet, un accord viserait à leur imposer un quota minimum garanti de 25% de chanson d'expression française. Dans n'importe quel autre pays, ce serait une catastrophe d'avoir ainsi à défendre sa propre langue, surtout pour parvenir à un aussi faible pourcentage, mais pour la France, pénétrée d'une dévotion bêtifiante aux moindres accords anglo-saxons, on peut considérer ça comme un franc succès. C'est donc bien une bonne nouvelle...

TF1 invente à son tour les versions longues de films prestigieux. Ben si, un quart d'heure supplémentaire pour **Lawrence d'Arabie** dernièrement, c'est pas rien. Bien sûr, les esprits chagrins auront tôt fait de préciser qu'il s'agissait de quinze minutes publicitaires, mais quand même... Surgis des sables apparaissaient donc *ex-abrupto* la bonne soupe *Royco*, *Sheba*, *Oil of Olaz*, *Vichy Célestins*, pour ceux qui auraient abusé de la soupe *Royco* sans doute, et *Skip micro liquide*, pour les ceux qui auraient rendu la bonne soupe *Royco* plein sur leur joli paletot. Même *Uncle Ben's* était là, c'est vous dire, dont on apprend avec émotion qu'il est le fournisseur officiel des jeux olympiques d'Alberville (ce dont on se fout copieusement par ailleurs...). Mais le plus beau moment survient à la reprise du film lorsqu'un carton en surimp' rappelle le titre aux étourdis qui l'auraient oublié : **Laurence d'Arabie** ! Parfaitement, **Laurence**. On lâche le héros des sables pour retrouver une héroïne. Merci *TF1*. Evidemment on ne peut pas faire à la fois dans le commercial et la cinéphilie, mais il y en a quand même qui ont dû se faire remonter les bretelles à Cognacq-Jay.

Qui a de grandes oreilles pointues ? A part évidemment Alain Peyrefitte et le grand méchant loup, je veux dire... Ben oui, c'est Batman, bien répondu mon cher André Lajoinie. Mais figurez-vous qu'échaudés par le précédent logo difficilement identifiable, les concepteurs pub ont pondu ce nouveau truc pour la sortie du prochain **Batman Returns** :



Pas plus moche qu'autre chose, en fait mais Bob Kane a néanmoins piqué sa crise arguant du fait que jamais son Batman n'eut ainsi le sommet du crâne aussi plat. D'autant que les rieurs commençaient à rebaptiser le héros masqué du nom de "Flatman" !
Du coup, les responsables sont retournés tout tristes à leur table de dessin et nous préparent autre chose, du genre logo à tête plus ronde avec des yeux brillants. Qu'importe, dans le doute, nous, on se prépare déjà à rire, ça ne peut pas faire de mal.

Un bon point à Claude Chabrol fustigeant sur *Canal Plus* le principe des Césars : *"Singerie, imitation lamentable des Oscars, j'y vais jamais..."* et tout le baratin. Quelquefois, ça fait du bien de le dire, ou de l'entendre, au cas où on aurait oublié. Merci Claude.

Le 7 janvier 92, Mel Gibson effectuait le service après vente de son dernier film, **Hamlet** (celui qui vient d'ajouter "norvégienne" sort de cette rubrique immédiatement...). Et il évoque notamment la manière dont les responsables du projet s'en vinrent un beau matin le proposer aux pontes de la *Warner* (vu leur grand âge, c'est plus des pontes du jour !). Et vous savez pas ce qu'ils ont répondu, les ballots ? *"Ouais, et vous avez un scénario ?"* On croit rêver, non ?
- Ben oui, c'est d'après Shakespeare, quoi, et y'a Hamlet, si vous voulez, qui veut venger son père, et alors donc, pas con le mec, il simule la folie et, vous allez rire, tout le monde meurt à la fin.
- Ah bon, c'est tout, mais il n'y a pas de rayon laser, alors, pas d'effets spéciaux, pas de cascades, pas de flingues, pas de nénettes a poil, vous dites ? Et en plus il est Danois, ce mec ! Mais vous voulez notre mort ou quoi ? Rassurez-moi, Gibson il pilote toujours sa turbo interceptor, au moins ?

Dans la série "les obscurantistes à la conquête d'Hollywood", un certain cardinal Mahony, sommité religieuse à Los Angeles, rêve d'instituer aux USA une sorte d'instance suprême visant à réfréner la violence et le sexe à l'écran (fantastique ?). Quelque chose de comparable à ce que fut le code Hays dans les années 50 aux Etats-Unis. On se souvient que ce code moral très strict chronométrait la longueur des baisers, prohibait la présence des lits à deux places - même dans la chambre d'un couple marié -, et interdisait, par exemple, de dévoiler le moindre nombril féminin. On apprit plus tard, aux dires mêmes de sa propre femme, que le brave Hays confondait ainsi volontiers sexe et nombril. Tout s'explique. Et toi, Cardinal, c'est quoi ton fantasme ?
Le plus surprenant reste qu'un Sylvester Stallone n'a pas craint d'apporter son soutien à un tel projet. Evidemment, depuis qu'il donne dans la comédie, il s'en fout, lui...

La presse rock délire dur de l'autre côté du Channel. Dans *Vox*, l'équivalent de notre *Best* français, on peut en effet découvrir côte à côte deux pubs rivalisant dans le genre vulgos franchement destroy.
"Do you really give a F*** for your fans ?" annonce la première. Autrement dit : "Qu'est-ce que vous en avez à foutre de vos fans ?" car on invite ici des groupes rock à distribuer pendant les concerts des préservatifs promotionnels à leur effigie. D'ici que les grandes firmes s'alignent là-dessus, cela risque de donner de la saveur à nos petites sauteries coutumières (*-Tu le sens mon gros McDonald ? -Ah oui, vas-y, et remets le p'tit Mickey aussi !*). Quand nous parlions récemment, dans cette rubrique même, du préservatif *Mad*, vous voyez que nous ne faisions que précéder l'événement.



★ LICK MADONNA'S BACKSIDE!! ★

Et la folie se poursuit sur cette invitation pressante : "Léchez le derrière de Madonna !". Si si, carrément... "!!!???" s'exclament aussitôt ses nombreux fans, et comme on les comprend. Mais, renseignements pris, il s'agit en fait de s'offrir une série de neuf timbres à l'image de la star, que l'inconditionnel tourmenté pourra lécher effectivement les soirs de spleen dans sa chambrette. Ah ça va fort l'Europe, vivement qu'on se mélange.
Bon, j'arrête là car ma machine à écrire parle déjà de me poursuivre pour harcèlement sexuel... So long happy readers !

Jean-Pierre PUTTERS

PETITES ANNONCES

Rech. "Univers 1987" (*J'Ai Lu* n° 2165) et K7 VHS de **Ladyhawke**. Jacques Deimas, Chozeau, 38460 Crémieu.

Vous aimez Carpenter, Cronenberg, Lynch, Romero, King, Barker. Nous aussi ! Rejoignez-nous vite au Fan-Addicts Connection, Carole Contaut, 16 av. de Saragosse, 64000 Pau.

Vd. BO des **Feebles** en CD ou éch. contre celle de **Bad Taste**. Vd. console PC Engine + 1 jeu, 600 F. G. Geoffroy, 3 chemin du Grand Champ, Suzannecourt, 52300 Joinville.

Vd. ou éch. sur cassettes nombreuses BO de films. Liste contre 1 timbre à Stéphane Marin, 288 rue Vendôme, 69003 Lyon.

Vd. nombreuses revues de cinéma. Liste sur demande à Thierry Gourio, 2 rue Galilée, 02100 St Quentin.

Rech. *Mad Movies* 24 et tout doc sur Rutger Hauer. Martine Feller, 23 rue de Stéhnen, Weyler, 6700 Arlon, Belgique.

Rech. ou ach. tout doc sur **Aliens** et **T2** (BD, pin's, making of...). J. P. Azzapardi, 46 rue du Lac, 2525 Le Landeron, Suisse.

Vd. ou éch. personnages **Willow, Star Wars**, super héros *Marvel* contre modèles réduits de SF. Jean-Marc Detrey, rue à Thomas 17, 1530 Payerne, Suisse.

Ch. pin's *Mad Movies* (*facile : abonne-toi !*) et vd. VHS du tournage de **T2**. Michael Monnier, 16 rue Montaigne, 25300 Pontarlier.

Vd. et éch. BD (*Lug, Sagedition, Arédit...*). Philippe Réaudin, 145 bis rue Gambetta, 45140 St Jean de la Ruelle.

Ech. VHS de **Métal Hurlant** contre **La Guerre des Mondes**. Gilles au 94-62-21-79.

Vd. nombreux jeux de photos. Frédéric Diop, chez Mme Geneviève Delavalle, 3 square Marcel Lods, 92220 Bagneux.

Ch. BO en CD de **Akira**. Jérôme au 77-37-22-25 (heures repas).

Ach. *E.F.* 19, 21, 25 et 31 et *M.M.* 22. Pascal Gillon, rue Emile Vanderrelde 54, 4000 Liège, Belgique.

Vd. BO en K7 de **RoboCop 2** et CD "Clash Collection". Pierre Déléage, 8 rue Raoul Follereau, 42600 Montbrison.

Vd. albums "Giger's Alien", "Biomechanics" et le posterbook (6 planches 43 x 30), série limitée. Lionel Fluchot, 115 av. Maréchal Lyautey, 21000 Dijon.

Ach. *Métal Hurlant* 1 à 100, albums Moebius, Druillet, Corben, Caza, éditions *Humanoïdes Associés* et *Dargaud* 1974 - 1980. Carlo Faluomi, via Posterla 36, 00156 Roma, Italie.

Ch. *M.M.* 1 à 20 et *E.F.* 2 à 9 et 11 à 20. G. Apperry, 2 rue de la Gare, 29260 Le Folgoet.

Vd. 375 F K7 VHS NTSC de **Aliens** (version longue). Olivier au 43-76-87-79.

Vd. BO de **Shining** (33 t). Manu au 20-02-53-04.

Ach. affiches de films 120 x 160 et 3m x 4. Olivier Rames, 45 rue Raymond du Temple, 94300 Vincennes.

Vd. et éch. films fantastiques de 1900 à 1975. Joindre timbre pour liste. Alex Farace, 16 rue Henri René, 34000 Montpellier.

Rech. VHS de **Retour vers le Futur 1** et **3** en VO sous-titrée ou non. David Legrand, 4 av. de la Chapelle, 59551 Attiches.

Ch. VHS de **La Revanche de Freddy** et du **Cauchemar de Freddy** + tout doc sur Freddy Krueger. Virginie Desnoes, 37 rue des Oiseaux, 49240 Avrille.

Vd. 500 BD (*Lug, Artima*, etc...). Liste contre 3 timbres à José Catela, 436 bd Henri Dunant, 71000 Mâcon.

Rech. tout doc sur Eastwood. Vd. photos de Costner dans **Robin des Bois**. Fabrice Fonte, 6 rue du Bel Vede, 14000 Caen.

Ech. BO de **Rocky, T2, Robin des Bois** contre celles de **Akira, Fisher King, La Malédiction, Henry, Les Nuits avec mon Ennemi, The Thing** et **Les Feebles**. Sylvain Huvet, 51330 Somme-Yèvre.

Vous aimez Marilyn Monroe. Adhérez à son fan club. Renseignements contre 2 timbres à Club Marilyn Monroe, 5 av. Bir Hakeim, 06110 Le Cannet.

Vd. collection 600 films VHS achetés ou enregistrés TV. Philippe au 46-25-04-76.

Vd. nombreux films VHS SF/fantastique/horreur, toute époque. Liste sur demande. Daniel au 87-58-23-52.

Ch. tout doc sur Barbara Steele, films VHS même en PAL, et le film **Frankenstein 70** avec Karloff. Michel Fenger, 45 rue Gay Lussac, 37000 Tours.

Vd. CD hard rock au prix de 70/80 F (Black Crowes, King's X, Iron Maiden, Cinderella...). Patrick au 80-67-40-17.

Vd. *M.M.* 53 à 64 et 67 (*tiens, de la concurrence...*) (15 F pièce, port compris). Ch. tout doc sur **Orange Mécanique**. Didier Bidart, 52 rue Millieu, 33000 Bordeaux.

Rech. tout sur **Le Loup-Garou de Londres**, affiche de **Psychose** et toute affiche de films fantastique-horreur. P. Pucciarelli, 110 A rue Edmond Rostand, 13006 Marseille.

Ech. *Strange* 206 et 236 contre anciens *Strange*. Emmanuel Bulot, 17 bis rue Alexis Halette, 62000 Arras.

Ach. *Strange* et rech. informations et docs sur Stephen King et David Lynch. Cédric Masset, 8 rue Alexandre Dumas, 93800 Epinay sur Seine.

Vd. docs sur H. Ford, De Niro, Mel Gibson et Sean Connery. Joindre enveloppe timbrée pour réponse à Katia Delval, 220 rue Lalau, 59520 Marquette- lez-Lille.

Rech. à prix raisonnable VHS de **Massacre à la Tronçonneuse 2** et **Predator 1** et **2**. Matthieu Bruckert, 1 impasse des Imprimeurs, 68620 Bitschwiller.

Vd. VHS des "making of" des 3 **Star Wars**. Y. Le Run, 1 rue du Balaval, 65290 Juillan.

Vd., ach. et éch. comics américains et japonais. Samuel Lebel, 12 rue du Moulin du Gué du Pont, 60300 Senlis.

Ch. épisodes 16 et 19 de ***Twin Peaks***. Laurent au 46-66-68-06.

Vd. 40 F pièce 60 films VHS, *Vendredi 13, Toxic, E.F., Vidéo 7*... Liste contre enveloppe timbrée à Jean-Raphaël Mariage, 1 rue Paul Gauguin, 59160 Lomme.

Rech. tout doc sur Prince. Lucie au 43-74-70-15. (*courte, mais bonne !*).

Rech. *Sp. Strange* 52, 53 et 54 ou album 18, *XMen* 1 et 3, *RCM* ("XMen contre Vengeurs" et "XMen et les Micronautes"). Olivier Delivert, 35 route de Cordes, 81000 Albi.

Vd. 120 F pièce VHS de **Massacre à San Francisco, Le Loup-Garou de Londres, Gremlins, Predator, Haute Sécurité, Halloween 2**. Daniel Biga, 79 allée de la Rouguière, 13011 Marseille.

Vd. *E.F., Métal Hurlant, Strange*... Liste contre enveloppe timbrée à Gilles Maréchal, 262 chemin des Fourniers, 83210 La Farlède.

Ch. *NAM* 1 à 20 et *Spécial NAM* 32, 43, 44 et 45. Michaël Lejeune, Lesparelle, bt C, 8 rue de la Verdière, 13090 Aix en Provence.

Vd. *Joystick* 2 à 12 et CD de **Ré-Animator 1** et **2** et **Darkman**. Hervé Lecouturier, Bas-Maisons, 14400 Bayeux.

Vd. nombreuses K7 VHS, revues, fanzines, affiches... Liste contre 1 timbre à F. Giret, 2 rue de l'Humelet, Terves, 79300 Bressuire.

Ch. tout jouet se rapportant au cinéma fantastique et d'aventure, ainsi que les K7 des séries ***Au-Delà du Réel*** et ***Thunderbirds***. Pascal au 66-38-08-86.

Vd. ou éch. + de 3000 romans fantastique/SF. Liste gratuite à Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Vd. 90 F pièce VHS de **Dr. Jekyll et Mr. Hyde** (avec Anthony Perkins) et **Hellhole**. Ach. VHS de **Vendredi 13 II** et **III**. Xavier Gaillat, 110 rue du Murgeret, 71000 Mâcon.

Ach. Bob Morane, éditions *Marabout* : "La Tête de Serpent", "Les Anges d'Ananké" et "Le Poison de l'Ombre Jaune". G. Fichou, 12 rue Gustave Flaubert, 78500 Sartrouville.

Vd. *Strange, Conan*, comics US... Liste sur demande à Thierry Allié, 1 rue des Ingles, 89300 Joigny.

Vd. 80 F BO en CD de **Terminator 2**. Joël Taillades, "La Fourestole", 81990 Cambon d'Albi.

Vd. divers *M.M., Toxic, Vendredi 13*, + picture-disc "Abigael" de King Diamond. Liste contre 1 timbre à Ambroise Gabriel, 12 rue de Toul, 57800 Freyming-Merlebach.

Vd. nombreuses VHS dont **Evil Dead 2, La Mouche 2, Star Wars 1, 2** et **3, Abyss**... Liste contre 1 timbre à Cyril Métivier, 2 rue des Mimosas, 49125 Tiercé.

Ach. 33 t single : Alec R. Costandinos & the Syncophonic Orchestra - "Synergy" (disques *Vogue*). Eddy au 89-79-48-47.

Ech. jeux *Gameboy* Spiderman, R-Type, Fortress of Fear contre Pacman, Boulder Dash, Castlevania. Alain Thia, rés. Le Ponant, appt 475, bt D, 2 terrasse du 8 mai 45, 33000 Bordeaux-Meriadeck.

Vd. nombreux comics et mangas. Liste sur demande à Vincent Clergeot, 11 rue des Pâquerettes, 95500 Gonesse.

Vd. ou éch. tous films SF/fantastique en VHS de 1900 à 1960. Jean-Noël Degain, rés. Les Oliviers, La Pinède St Georges, 83430 St Mandrier.

Ch. docs sur le Super 8, Michelle Pfeiffer, anciens *M.M.*, maquettes **Star Wars**, et VHS du **Parrain 1** et **2**. Fabrice Robin, 4 rue Descartes, 91080 Courcouronnes.

Ech. VHS japonaises avec mordus de **Akira, Venus War, Legend of the Over Fiend**, etc... Benoît Lemaître, 26 rue Marcel Pagnol, 78410 Aubergenville.

Ch. VHS des **Sept Vampires d'Or** et de **Dracula le Maudit**. Evelyne au 50-68-65-00.

Vd. films VHS en VO et t-shirts de **Terminator 2**. Sabrien au 55-82-13-96.

LE TITRE MYSTERIEUX



Ce fier animal pétant le feu sort d'un film dont le titre nous échappe pour l'instant. Les cinq premiers à nous le donner recevront gratuitement le prochain numéro de *Mad Movies*. Le bonheur, quoi ! Seulement six lecteurs ont reconnu notre personnage du titre précédent. Il s'agit de Robert Henriot (Paris), Christine Leclerc (Beauvais), Olivier Nourrigeon (Dompierre/Mer), Christophe Moreau (Bourges), Arnaud Fabisiak (Armes/Clamecy) et Jean-Louis Spadoni (Aix) qui ont identifié le **Black Roses** de John Fasano, prolixe en rock fort et maquillages hardos.

Ach. livres SF/héroïc fantasy. Envoyer liste détaillée à Fabrice Vautrelle, 37 route d'Hautvillers, 51480 Cumières.

Rech. tout doc sur Bruce Lee et désire correspondre avec les fans du Petit Dragon. Claude-Christian Jean, Fan-Club du Petit Dragon, 80 rue St Pierre, 57000 Metz.

Vd. 120 F pièce VHS PAL de **Alien, Aliens, Piège de Cristal** et **Le Retour du Jedi**, et 100 F pièce VHS SECAM de **Star Trek** et **Le Loup-Garou de Londres**. R. Hermant, 33 rue du Rattentout, 55320 Dieue sur Meuse.

Ch. *M.M.* 11 et 12. David Nuez, 21 rue Louise Mchel, 59176 Masny.

Vd. *Midi-Minuit* 1 à 24 (*attention, on a essayé, c'est très cher !*)+ 71 numéros de *Starfix*. Philippe au 42-26-05-72.

Vd. *Première* 1 à 13 (100 F), *Vidéo 7* 37 et 42 à 54 (90 F), *Vidéo Plus* 1, 2, 3 et 5 (60 F). Jean-Pierre Irla, 10 quai des Arquebusiers, 08000 Charleville-Mézières.

Vd. nombreux *Strange* (dont n° 1), *Spécial Strange* et *Marvel* 1. Valentin Jacoux, 36 bis rue d'Amboise, 37000 Tours.

Vd. 250 F *Akira* 1 à 23. Jérome Dudouit, 41 ter rue R. et P. Charton, 93250 Villemonble.

Rech. documentaire sur **T2** en VHS et surtout émission "Babylone spécial **T2**" diffusée sur *La 5*. Sandra au 39-14-88-60.

Vd. anciens *Strange, Titans, Nova*... Ach. cartes postales de cinéma + BD anciennes (Tintin, Blake, Spirou...). Chris Mecheler, 20 rue Broutin, 59350 St André.

Vd. de 50 à 140 F + de 100 films VHS. Liste contre enveloppe timbrée à Francis Chaumet, 13 allée des Aubepines, 33290 Ludon Médoc.

Vd. 15 F pièce "livres dont vous êtes le héros". Liste contre 2 timbres à Thomas Langlé, allée St Michel, 33690 Grignols.

Rech. personne ayant enregistré l'émission "*Ushuaïa*" (*ça serait vraiment du vice !*) du samedi 4 janvier ainsi que "T2 : the book of the film". Serge Le Floch, 6 rue Morvan Lebesque, 29200 Brest.

Rech. figurine de Bart Simpson en latex. Géraud Laugier, Lycée Sidoine-Apollinaire, 63037 Clermont-Ferrand.

Rech. épisodes de *Téléloon* (diffusé le dimanche à 10 h sur *FR3*. Manuel Gilles, route du Born, 31340 Villemur sur Tarn.

Vd. revues de cinéma. Philippe Rège, 215 cité du Moulin à Vent, bt C, 63370 Lempdes.

Ils ou elles cherchent

- fanzine ou magazine dans lequel collaborer (BD, illustrations, couvertures...). Stéphane Rio, Les Hauts des Bouteillers, La Ribambelle, 83210 Ste Maxime.
- correspondant(e) 14 - 16 ans français ou étranger, parlant français, aimant le cinéma fantastique, le hard rock et la BD. Nicolas Vanthourout, 8 rue de Turenne, 59000 Lille.
- à correspondre avec garçons et filles aimant Spielberg, Lynch, Romero, De Palma... E. Pellet, 19 lot. de la Tour Pouget, 30100 Alès.
- amateurs ou amatrices de ciné fantastique et de dance music. Alain Mure, 4 allée Jacques Offenbach, 42000 St Etienne.
- correspondant aimant le trash, la SF, l'héroïc fantasy et tout ce qui a rapport au fantastique. O. Grébaut, Compagnie Anti-Chau, SP 69213, N00624 Armée, France.
- dessinateurs, scénaristes, novellistes ainsi que des personnes écrivant des articles sur des comics américains pour *Pulsar*, fanzine de BD fantastiques et SF. O. Blaise, 17 parc de la Baronne, 57530 Ars-Laquenexy.
- correspondantes 20 - 28 ans aimant le heavy-metal et le fantastique. Photo souhaitée (*évidemment, si on a le choix entre des chouettes et des moches...*). A. Bourtembourg, 6 rue Grande, 6924 Lomprez, Belgique.
- correspondants 18 - 22 ans aimant s'amuser, *Mad Movies*, la musique actuelle... Francis Perrin, 30 av. du Pré de Foire, 73600 Moutiers.
- fans des Nuls pour s'éclater (*boum !*). Laurent Siegel, 26 rue Principale, 67190 Still.
- correspondant(e)s aimant le sport et les slows. Saâd-Allah Youssef, rue 55, n° 90, cité Jawadi, Afriquia, Casablanca 04, Maroc.
- Films super 8 de fiction pour Festival. Arnaud Chapuy, Appt. 115, 19, rue de Belfort, Rés. Georges de la Tour, 54000 Nancy.

ENFIN A LA VENTE !

LES PLUS GRANDS Frissons

LA MOUCHE NOIRE

La première version de "LA MOUCHE" qui a terrifié l'Amérique

L'original

LES PLUS GRANDS Frissons

hi-fi stereo

UN FILM DE DAVID CRONENBERG

LA MOUCHE

AVORIAZ 87 Sélection officielle



LES PLUS GRANDS Frissons

LA MOUCHE 2

tremblez, elle revient !

La séquelle

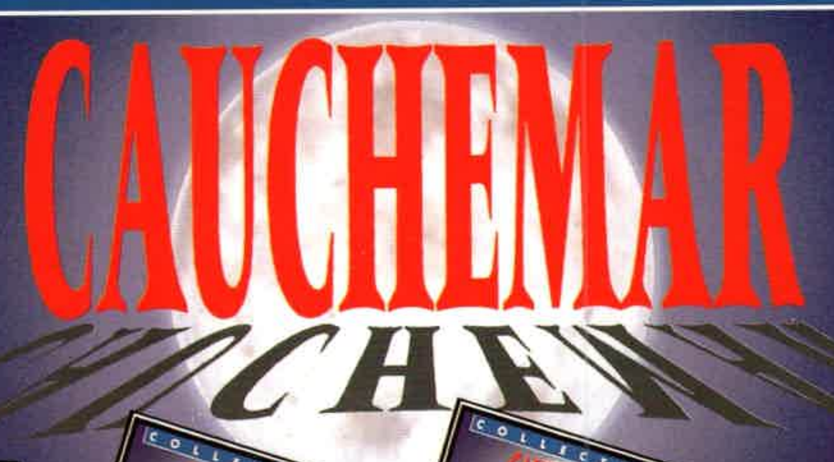
EN VENTE PARTOUT...







Tous les plus grands films fantastiques viennent hanter la...







Les chefs-d'œuvre de l'épouvante, enfin réunis dans la Collection CAUCHEMAR d'UGC :

FREDDY 5
l'enfant du cauchemar.

SANCTUAIRE
d'après Dario ARGENTO, en compétition à Avoriaz.

AUX FRONTIERES DE L'AUBE
de Kathryn BIGELOW *(Point Break, Blue Steel)*. Grand prix du festival fantastique de Paris.

BAD TASTE
prix gore du festival fantastique de Paris.

PHANTASM
prix spécial du jury au festival d'Avoriaz.

BEAU-PERE
de Joseph RUBEN *(Les nuits avec mon ennemi)*. Grand prix de la critique du festival policier de Cognac.

DEMONS I et II
les terrifiantes créatures imaginées par Dario ARGENTO, en compétition à Avoriaz.